Illinois U Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LES NOUVEAUX MAITRES DE L'ALLEMAGNE
RAYMOND LŒWY LE MAGICIEN
PÊCHE EN HAUTE MER

MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
Everglaze
"Royal"
FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON
MARQUE DEPOSEE ★★★ EXIGEZ LA MARQUE ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ SUR LISIERES ★★★ MARQUE DEPOSEE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e^

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er^ de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

SEPTEMBRE... C'en est fini de la paix dans laquelle vivait la faune à poil et à plume de nos bois et de nos plaines. Encore que, cette année, l' « ouverture » doive se ressentir du lourd tribut payé par les « garennes » à la myxomatose, les chasseurs n'en fourbissent pas moins leurs armes. Les chiens aussi seront de la fête. Sauf, cependant, ces deux magnifiques setters irlandais au poil fauve et luisant, les deux seuls spécimens que l'on rencontre autour du pavillon de chasse, à la ferme de la Cense. Et leur maître, Raymond Lœwy, aime trop à voir les bêtes dites sauvages s'ébattre librement pour sacrifier à la passion qui anime les fervents de la chasse.

CES DEUX JEUNES femmes ont porté les premières robes « révolutionnaires ».

N° 402 SEPTEMBRE 1953

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL 9
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 10
AUX QUATRE COINS DU MONDE 12

LA BATAILLE DES VIVRES
Les Réalisations agricoles de l'U. R. S. S. visent à la conquête des sous-alimentés, qui représentent plus de la moitié des peuples du globe. Yves DELBARS 17

UN MAGICIEN
A la Cense, pavillon de chasse où l'on ne chasse pas, qui fut la demeure de Gabrielle d'Estrées, vit Raymond Lœwy, le magicien qui donne à notre vie quotidienne un cadre nouveau. Claude YELNICK 25

MOULIN-ROUGE
Dans ce film en couleurs revit, de façon saisissante, le nabot génial que fut Toulouse-Lautrec. Denis MARION 37

SPORT DE HAUTE MER
La Pêche des monstres marins. Tony BURNAND 40

ALLEMAGNE 1953 Maurice FAURE, agrégé de l'Université, député du Lot. 46

LES NOUVEAUX MAITRES DE L'ALLEMAGNE René BRANELLEC 48

LE LOUVRE SE MODERNISE Michel FLORISOONE 58

LE MEXIQUE NOUVEAU
Un Village témoin chez les Indiens Tarasques. Henri VIGNES 70

L'HOMME N'EST PAS UNE MACHINE Edmond NESSLER 76

EN TENNIS, REPRENDRONS-NOUS LA PREMIÈRE PLACE ? A. GENTIEN 82

VILLÉGIATURES D'ÉTÉ Michel GEORGES-MICHEL, dessins de RÉGIS MANSET 88

RÉVOLUTION DANS LA MODE René CLAUDE 94

LA VIE LITTÉRAIRE
Les Livres, les Spectacles à Paris et en province. 100

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément deux fascicules :
LA ROSE TATOUÉE, de Tennessee Williams ;
LE ROI DE L'OMBRE, de Jean Loisy.

Boldoflorine

BONNE TISANE POUR LE FOIE

Agit sur le FOIE
Rafraîchit l'INTESTIN
Combat la CONSTIPATION

CED

VISA N° 1039 - P 9367

ÉDITORIAL

HEURES DIFFICILES

De tradition, le mois d'août est celui du « serpent de mer ». Tel n'aura pas été le cas cette fois ! Sans parler des accès de fièvre chaude qui secouent le monde asiatique, une agitation sociale prolongée et les graves événements du Maroc auront fourni à l'information une ample matière !

L'évidente complicité du sultan avec l'Istiqlal a provoqué un schisme dont les suites étaient prévisibles. Les pachas et les caïds rassemblés par le Glaoui ayant rompu avec Sidi Mohammed ben Youssef, qu'ils estimaient indigne, les éléments de choc nationalistes ont fait couler le sang à Rabat, à Casablanca et à Oujda. La France n'avait pas à s'immiscer dans cette querelle religieuse, mais elle a charge de maintenir le calme dans le Protectorat, ce dont s'est acquitté le général Guillaume. Et à l'heure où le nouveau chef spirituel et temporel du Maroc, Sidi Mohammed ben Arafa, était investi par le Maghzen au palais de Rabat, nous ne pouvions oublier que les amis véritables de la France sont à ses côtés et à ceux d'El Glaoui, alors qu'autour de l'ex-sultan déchu gravitaient les pires adversaires de la présence française.

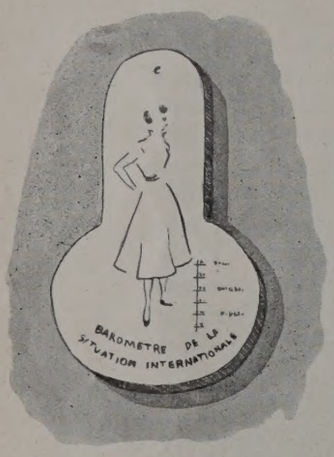
En même temps la grève des Services publics, surgie inopinément en pleine période de congés payés, posait au gouvernement un problème dont la gravité ne peut échapper. Des groupements d'agents de l'État se sont insurgés — avant même leur parution — contre des décrets pris par le gouvernement en vertu de pouvoirs spéciaux accordés, à une grosse majorité, par l'Assemblée nationale, expression légale de la souveraineté du peuple. Ils ont décrété la suspension du travail dans les services les plus essentiels avec le dessein avoué de contraindre les parlementaires à revenir sur leur décision.

Il était impossible au gouvernement de céder à un pareil chantage. Il ne pouvait, sans porter un coup funeste à l'autorité de l'État, discuter sous la menace et dans le désordre... D'autant qu'au mobile primitivement invoqué : l'âge de la retraite, s'ajoutait tout un chapelet de revendications dont l'acceptation, en provoquant une nouvelle flambée des prix, nous eût entraînés dans une redoutable aventure inflationniste. Quels que soient les motifs invoqués — et on ne peut méconnaître la légitimité de certains des griefs formulés contre l'État-patron par les plus modestes de ses personnels — la grève était, en l'occurrence, une arme inadmissible, ruineuse et inutile. Le pays a d'ailleurs montré dans ces heures difficiles qu'il possédait plus de ressort que ne le prétendent volontiers ses détracteurs. Grâce à l'énergie des Pouvoirs publics, à la bonne volonté des Français et à leur entr'aide mutuelle les dispositifs de remplacement installés auront permis de parer aux effets de cette paralysie de la vie nationale sur laquelle spéculaient les promoteurs de ce mouvement.

Mais des questions restent posées qui touchent à la structure même du régime. Sera-t-il permis à des groupements corporatifs — au nom d'un droit de grève dont les Assemblées n'ont pas eu le courage de réglementer l'usage ainsi que la Constitution leur en faisait le devoir — d'imposer leur volonté au Parlement? Qu'on y prenne garde. Bafouer la loi de la majorité, substituer la notion d'on ne sait quel « pays réel » à celle du « pays légal », marquerait la fin de nos institutions et de nos libertés. La démocratie ne signifie pas qu'au patronat de droit divin, représenté jadis par les grandes compagnies et les trusts, doive se substituer un prolétariat de droit divin exerçant sa dictature sur les plus humbles des usagers — les seules victimes de la grève — et cela aux frais des contribuables, tenus de combler, avec leurs deniers, le déficit devenu chronique des services nationalisés. Les meneurs du jeu ont-ils réfléchi que leurs méthodes font admirablement l'affaire des communistes car elles risquent de nous mener tout droit à cette « dictature du prolétariat » dont on sait qu'elle se traduit, pour la classe ouvrière, par la suppression radicale du droit de grève. Qu'on demande plutôt ce qu'ils en pensent aux travailleurs allemands de l'Est qui réclamaient du pain et à qui les autorités soviétiques ont envoyé... des tanks.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

L'ENCRE de la convention d'armistice était à peine sèche, en Corée, que l'hémisphère occidental a failli sombrer dans les convulsions d'une guerre impie. Il s'en fallut de peu que de vieilles alliances ne se rompissent, que des amitiés héréditaires ne succombassent et que le différend ne précipitât aux frontières des bataillons affamés de vengeance. Pour nous



autres, troupiers d'active ou de réserve, la consigne eût été dans ce cas de vaincre ou de mourir sur la ligne Christian Dior que ses avantages, prétendent les connaisseurs, placent bien au-dessus des lignes Maginot, Siegfried et Tutti Quanti.

La querelle, à dire vrai, passait en gravité la plupart des conflits planétaires. Il s'agissait de savoir si les jupes de nos contemporaines devaient s'arrêter à quelque trente-cinq centimètres du sol ou si elles ne devaient pas franchir le quarantième parallèle. L'Angleterre se voila la face, protestant qu'on attentait à la pudeur insulaire. L'Amérique, qui inventa le *Strip Tease*, joignit ses clameurs aux remontrances d'Albion. En France même, une cinquième colonne entreprit une campagne propre à affaiblir la résistance nationale. Bref le monde libre, discutant sur des pointes d'aiguille, ne fut, des semaines durant, séparé de la conflagration générale que par la largeur d'un ourlet. L'ourlet tint bon.

Dans une conjoncture aussi dramatique les patriotes ne peuvent évidemment balancer. S'il est démontré que l'honneur du pays de Jeanne d'Arc, de Bayard et de Du Guesclin se trouve valablement engagé par les décisions de M. Christian Dior, agissant par décret en vertu de ses pouvoirs spéciaux, tous ceux dont la « fibre morale » a résisté aux intempéries de ces dernières années se retrouveront unis pour le bon combat. Qui, au demeurant, soutiendrait la nécessité d'une telle démonstration quand un homme de réputation universelle, M. Broby-Johansen, peintre et poète danois, tranche catégoriquement la question au bénéfice de notre camp ?

Prié par un journaliste de dire où, dans cette affaire, étaient le droit et le bon sens, la science et la logique, M. Broby-Johansen, dont les avis font autorité au sud et au nord de Copenhague, a déclaré :

« Si vous m'aviez demandé, quand fut signé l'armistice de Corée, en quoi cet événement pourrait influencer la marche de la mode, je vous aurais répondu : « Les robes » seront plus courtes. » Il existe en effet un rapport très étroit entre la mode et la situation mondiale. Les robes longues se portent dans les périodes de dépression. Elles sont la manifestation de la retenue qui s'impose dans des temps difficiles. Les robes courtes, en revanche, révèlent de l'optimisme. Lorsqu'elles firent leur apparition vers 1920, elles reflétaient l'euphorie qui suivit la première guerre mondiale. »

Et M. Broby-Johansen a ajouté :

« Les jupes furent allongées en 1929... Moins d'un mois plus tard se produisait à la bourse de New-York le krach retentissant qui annonçait la grande crise économique des années 1930. »

Il semble qu'après cela il n'y ait plus matière à controverse. Mais si les vêtements de l'humanité moderne se raccourcissent dans la mesure où la « situation mondiale » s'améliore, on ne se sentira pleinement rassuré que le jour où, selon le vœu du regretté Paul Poiret, les mâles du XX^e^ siècle se culotteront enfin à la française.

■

AYANT constaté que les lycées fabriquaient un nombre toujours croissant de bacheliers destinés à encombrer, pour leur malheur, le circuit des professions libérales ou prétendues telles, ceux qui veillent sur notre enseignement public ont résolu de rationaliser la distribution des peaux d'âne et de multiplier les examens d'orientation. Ils espèrent ainsi répartir plus judicieusement les jeunes intelligences françaises entre les différentes corporations. On a signalé que l'industrie du cor de chasse périclitait faute d'apprentis à former. Ses sonneries d'alarme ont été entendues. Les méthodes pédagogiques nouvelles permettront sans doute de la tirer d'affaire. Question de tests...

On a beaucoup médit des tests. Pourtant on en use couramment aujourd'hui dans toutes sortes d'entreprises, et si leurs résultats sont parfois cruels ils n'en sont pas moins édifiants. Je songe à ce directeur de grande maison qui soumit ses employés à une épreuve graphologique, qui s'y soumit lui-même mais qui suspendit brutalement son enquête lorsque sa propre fiche revint de l'expertise avec cette mention : « Individu de moralité douteuse et de caractère instable, à écarter des postes de responsabilité ».

■

MONSIEUR Edgar Faure s'est récemment trouvé immobilisé entre deux étages du ministère des Finances par suite d'une panne d'ascenseur. Ce sont des mésaventures assez fréquentes dans la vie d'un homme politique. Tantôt on se fait coincer entre deux portes, tantôt entre deux électeurs et tantôt entre deux étages. On finit toujours, remarquez bien, par se dégager d'une manière ou d'une autre. Il arrive même qu'on tire parti de l'incident. Ainsi en fut-il pour notre grand argentier, qui, ayant sous la main un compagnon d'infortune, choisit incontinent comme sujet de conversation le prodigieux développement de la paperasse officielle et privée.

« Je suis en train de déménager, dit-il. Oui... J'ai pu échanger mon appartement. J'en ai pris un beaucoup plus vaste. Eh bien ! j'ai eu tort. Ma femme a passé trois jours à détruire les vieux papiers qui nous submergeaient. Quand ç'a été fini nous nous sommes aperçus qu'en réalité nous avions toujours eu beaucoup trop de place ! »

Le mal est ancien. A l'époque de l'affaire Stavisky, un ministre déclarait déjà : « La France est noyée sous la paperasse ». Depuis ? Mon Dieu ! depuis : les circulaires s'entassent sur les arrêtés, les arrêtés sur les décrets, les décrets sur les lois, les lois sur les constitutions tandis qu'au Palais-Bourbon les rapports s'ajoutent aux avant-rapports, les contre-projets aux projets et les amendements aux propositions. Rien n'échappe à l'attention du législateur. Tout doit être consigné noir sur blanc, paraphé, scellé, imprimé, classé, qu'il s'agisse du statut des rubanniers à domicile, de l'utilisation et du fonctionnement des pompes à bière ou de la longueur réglementaire des écrevisses.

Papiers par-ci, papiers par-là...

Se sentant fatigué par un demi-siècle de marches funèbres et nuptiales, l'organiste d'une église parisienne se présente aux bureaux de la Sécurité sociale. Poliment et chapeau bas.

« Je crois avoir droit, dit l'artiste à l'employé *ad hoc*, aux prestations de l'assurance-vieillesse. Auriez-vous la bonté... ?

— Vos papiers !

— Parfaitement, monsieur.

Et de produire un dossier « gros comme ça », truffé de certificats, d'attestations, de copies conformes, de duplicata, de récépissés.

— C'est tout ?

— Mais oui, monsieur.

Un bref ricanement.

— Si c'est tout, ce n'est pas assez. Revenez me voir quand vous pourrez me fournir le montant de vos appointements en 1913 et en 1914.

— Voyons, monsieur, c'est impossible. J'étais payé au cachet.

— Et alors ? Votre employeur n'a pas de papiers ?

— Des papiers ? Il y a peut-être les registres de la paroisse... Il faudra donc que je dresse la liste des mariages, des baptêmes, des enterrements, des messes, de toutes les cérémonies auxquelles j'ai participé en 1913 et 1914 ? Vous êtes sûr au moins que l'année 1912 ne vous intéresse pas ?

— Je n'ai pas de conseils à vous donner. Mais si vous remontez jusqu'à 1910, ça n'en vaudra que mieux... Au suivant !

Voilà comment les choses se passent à l'échelon du simple citoyen. Aux étages supérieurs de l'adminis-

tration, c'est plus admirable encore, car nous entrons dans le domaine de la planification à outrance. Coiffant les plans de détail, il existe d'ailleurs un plan majuscule, œuvre d'un Comité quasi divin, dont les bienfaits s'étendent à toute la nature. Modernisation, équipement, normalisation, le Comité n'en sort pas ! Mais quel travail ou, si vous préférez, que de papier ! Imaginez la somme de littérature qu'est capable de *produire* un organisme dont les vingt-deux commissions expressément affectées au problème de la construction dissèquent trois cents propositions au cours de soixante-dix séances d'étude...

Conclusion ?

« Pendant la Révolution, écrit un humoriste méridional, un scribe du Comité de Salut public sauvait des condamnés à mort en mangeant les pièces compromettantes de leurs dossiers. » Ce papyrophage est un symbole autant qu'un héros. La République aurait dû lui élever une statue et le proposer en exemple à ses dévoués serviteurs.

■

C'ÉTAIT inévitable. A partir du moment où l'homme créait pour ses semblables des camps de travail forcé l'idée devait lui venir de soumettre ses « frères inférieurs » au régime concentrationnaire. L'idée lui en est donc venue. Mieux : il l'applique et choisit pour terrain d'expérience le royaume de Grande-Bretagne, patrie incontestée de la liberté individuelle. Si, après cela, je précise qu'il a abattu sa main de fer sur l'une des catégories les plus faibles du règne animal — les poules, pour ne rien vous cacher — on jugera de la barbarie de ses mœurs.

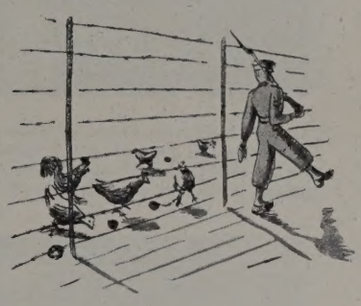
Pourquoi des industriels sans scrupules s'en prennent-ils aux poules britanniques ? Pour une raison sordide qui est d'augmenter la production des œufs. Les spécialistes de l'aviculture ont constaté qu'une poule soigneusement isolée du monde extérieur par des galeries de treillage de 60 centimètres sur 60 centimètres accroissait sa ponte de trois œufs par mois et qu'en conséquence tout sujet de Sa Majesté accroissait sa consommation de trois œufs par an.

Le jeu en vaut-il la chandelle ? Pour la Société protectrice des animaux la question ne se pose même pas. On a beau lui faire ressortir les avantages qui découleraient pour le consommateur d'une répartition supplémentaire de 150 millions d'œufs chaque année, elle n'en démord pas : l'élévation du niveau de production demeure pour elle incompatible avec l'abaissement du niveau de vie de la volaille.

Intervenant dans ce grave débat, le *Daily Mail* pose la question préalable en ces termes :

« La liberté des poules vaut-elle 150 millions d'œufs ? Et ces 150 millions d'œufs valent-ils la liberté des poules ? Avant de nous prononcer, nous aimerions que ce problème fît l'objet d'une enquête sérieuse et approfondie. »

Mais l'éditorialiste du *Daily Mail* ne cache pas le trouble de sa conscience lorsqu'il décrit les « batteries » assignées comme résidence aux innocents volatiles. « La poule, révèle-t-il, n'a plus de place pour se mouvoir. Elle est souvent nourrie mécaniquement, et son alimentation est calculée de façon à faciliter la



ponte. Enfin le local où les cages sont installées est généralement éclairé à la lumière artificielle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de manière que — déloyauté inconcevable ! — l'oiseau, croyant qu'il fait jour, ponde davantage. »

Accusé de complicité parce qu'il tolère que des procédés esclavagistes ramènent à sept ou huit mois la longévité moyenne des gallinacées — les pauvrettes meurent exténuées à la fleur de l'âge — le ministre de l'Agriculture se défend comme il peut. Il assure que ni l'évolution intellectuelle ni la culture philosophique des poules ne leur permettent d'établir une relation quelconque entre l'indépendance et le bonheur, qu'au surplus elles cesseraient de pondre si elles se sentaient malheureuses, et patati et patata.

Tels sont les faits qui scandalisent l'Angleterre. Certains regretteront que cent soixante ans après la proclamation solennelle des Droits de l'Homme aucune conférence internationale n'ait inscrit les Droits de l'Animal à son ordre du jour.

Pour ma part, et sans vouloir m'immiscer dans les affaires intérieures d'une nation amie et alliée, je me bornerai à déplorer que dans cette émouvante discussion sur le statut des poulaillers les éventuelles mais légitimes revendications des coqs aient été totalement perdues de vue.

■

LE dérèglement des écluses célestes a, d'autre part, provoqué de profondes perturbations dans les milieux hygrométriques d'Europe occidentale.

« Je n'ai plus le temps de lire de romans, a confessé le professeur Esclangon, ancien directeur de l'Observatoire de Paris. Les seuls ouvrages d'imagination que je parcours sont les bulletins météorologiques. »

On en serait resté à cet aveu d'impuissance si Mme Simone Téry, la distinguée chroniqueuse de l'organe officiel du communisme, n'avait pris sur elle de dissiper les ténèbres de l'incertitude en rallumant le flambeau de la Vérité aux éventaires de la rue Mouffetard. Que pense-t-on de la pluie et du beau temps en ce haut lieu de la recherche scientifique ?

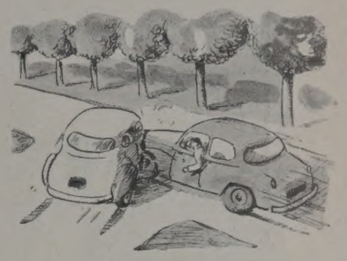
« Tout ça n'est pas normal, a dit une ménagère anonyme à notre consœur. Nous sommes tous atomisés. Du reste n'a-t-on pas découvert des radiations atomiques insolites au-dessus du Puy-de-Dôme ? Si l'on analysait les nuages dans le reste de la France, vous verriez... »

Commentaire de Mme Téry :

« Oui, mais on ne le fait pas. Si l'on allait découvrir qu'avant même une guerre atomique les expériences du *Nevada* empoisonnent déjà l'humanité tout entière, ce n'est pas ça, vous pensez, qui augmenterait la popularité de la politique atlantique ! »

Diable ! Aurait-on saisi le bon bout de l'écheveau ? Les événements bizarres dont nous sommes témoins ne se dépouilleraient-ils pas de leur mystère si on les interprétait à la lumière du marxisme-léninisme ? Les explosions atomiques, tout compte fait, n'expliqueraient-elles pas aussi clairement la croissance subite de la barbe chez les jeunes Italiens que l'indiscipline des saisons ?

Je vous laisse méditer là-dessus. Je me souviens toutefois que, depuis M. Thiers, le télégraphe et le chemin de fer, le téléphone et la lumière électrique ont été tour à tour ou simultanément accusés de troubler l'ordre naturel de la création. C'est pourquoi j'estime que les bouleversements actuels tiennent à des causes plus subtiles. Et je vous pose cette question : « Est-il possible que Mme Téry lance chaque matin dans la circulation un de ses bijoux de finesse et d'érudition sans que la divine ordonnance de l'univers en soit altérée ? » La sagesse populaire qualifie certains propos de « bêtes à faire pleurer ». Il y en a assurément qui sont bêtes à faire pleuvoir.



L'ENNUI naquit un jour de l'uniformité. On comprend donc que nos secrétaires de rédaction aient résolu de bloquer le récit fastidieux des accidents d'automobile sous cette rubrique nette comme une pierre tombale : « la Route sanglante ». Pour avoir les honneurs de la « une », le chauffeur soucieux de publicité doit désormais inscrire d'un seul coup dix ou vingt victimes à son tableau de bord. Au-dessous de cette performance, zéro pointé, route sanglante et situation militaire.

N'empêche que sur les routes les cadavres s'ajoutent aux cadavres et les infirmes aux éclopés. Comment arrêter le massacre ? Peut-être faudrait-il d'abord contrôler plus rigoureusement l'attribution du permis de conduire. On éviterait de la sorte des incidents du genre de celui-ci :

Naviguant à allure modérée sur une chaussée nationale de bonne largeur, un de nos amis fut surpris par la manœuvre intempestive d'une charmante chauffeuse. Accrochage sans gravité.

« Madame, observa cependant notre ami, cela ne se serait pas produit si vous m'aviez prévenu de vos intentions.

— Sans doute, répliqua la belle. Mais il n'y avait pas de geste pour ce que je voulais faire. »

Peut-être faudrait-il ensuite inculquer aux fanatiques de l'accélérateur les élémentaires notions de prudence dont le mépris systématique a brisé tant de carrières et abrégé tant d'existences. J'entends bien que l'imprudence est régulièrement le fait des « autres », qu'au demeurant « les autres » ne peuvent être confondus ni avec moi, ni avec vous, ni avec quiconque, et qu'en définitive leur éducation est aussi impossible que leur identification. Mais puisque la clameur publique les désigne comme les uniques responsables et puisque, de surcroît, la prudence figure au nombre des vertus cardinales que toutes les classes sociales s'honorent de pratiquer, méditons un instant, les uns... et les autres, sur une histoire qui, sans rapport avec les drames de l'automobile, nous incitera néanmoins à respecter ces règles d'or : ne jamais faire que ce qu'on sait faire, ne jamais dire que ce qu'on peut dire, connaître ses limites et, les connaissant, se méfier de soi-même comme de son pire ennemi.

LE SCEPTIQUE.

★

LA LANGUE D'ARMANDE

TOUT comme Mélanie, Armande est un prénom sympathique aux fins becs qui estivent sur les côtes bretonnes. Pourtant ce cordon bleu qui officie à Concarneau a ses têtes. Que des clients lui plaisent, elle arbore son plus beau sourire et de sa bouche sortent des phrases suaves où abondent les gracieuses voyelles. Mais gare à ceux qui ne lui reviennent pas ! Ses propos alors se font revêches, et ce sont les consonnes qui se bousculent en foule sur ses lèvres. Arthur Rimbaud mettait les voyelles en couleur. Armande en fait de la musique.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 JUILLET AU 20 AOUT

TIEN-YEN, 20 JUILLET. A l'issue du raid sur Langson, dans lequel ils jouèrent un rôle capital, les parachutistes, après une marche forcée de 70 kilomètres pour rejoindre leur base, sont accueillis par le général Cogny, qui, inaugurant une stratégie nouvelle, avait monté « l'opération Hirondelle ».

LE BOURGET, 22 JUILLET. Maurice Herzog, le héros de l'Annapurna, accueille à leur descente d'avion le colonel Hunt, vainqueur des 8.840 mètres de l'Everest (à droite), et ses camarades d'expédition, Hillary et Gregory (à gauche), qui vont être reçus à l'Elysée par le président Vincent Auriol.

PARIS, 24 JUILLET. Au sortir de la cérémonie de présentation de ses lettres de créance à l'Elysée, M. Serge Vinogradov, qui succède à M. Pavlov comme ambassadeur de l'U. R. S. S. en France, échange d'aimables propos avec le président Vincent Auriol. Sera-t-il le messager de la « détente » ?

LES CHEQUERS, 24 JUILLET. Quittant le manoir de Chartwell, où il était en convalescence après le malaise qui l'avait terrassé, sir Winston Churchill va s'installer dans la résidence d'été des « Premiers » britanniques, où il commence à reprendre progressivement la direction du gouvernement.

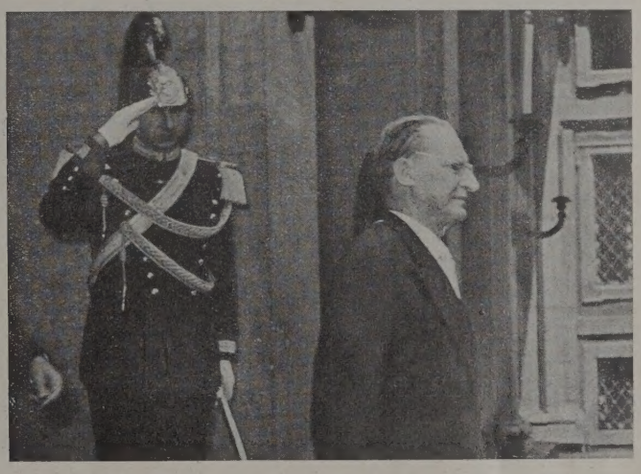
TULLE, 26 JUILLET. A Neuvic d'Ussel, dont il est maire depuis quarante-deux ans, le président Queuille fait à ses hôtes, dont notre consœur Carmen Tessier (à sa droite), les honneurs du lac artificiel et de ses dernières installations, qu'il allait inaugurer devant de nombreuses personnalités.

LONDRES, 26 JUILLET. De retour des Etats-Unis, où il a de nouveau subi une douloureuse opération, M. Anthony Eden, que l'on voit avec Mrs. Eden et lord Salisbury sur l'aéroport londonien, va achever sa convalescence sur la Côte d'Azur. Il reprendra dès septembre la direction du Foreign Office.

BERLIN, 27 juillet. Dès les premières heures de la répartition des vivres américains, les Allemands de l'Est affluent vers la zone occidentale, d'où ils ramènent en deux jours 250.000 « colis Eisenhower ». Dans la zone soviétique, les autorités s'efforcent en vain d'endiguer ce rush de la faim.

PAN MUN JOM, 27 JUILLET. Le général Harrison (à gauche) pour les Nations Unies et le général Nam Il (à droite) pour les Sino-Coréens signent l'armistice, qui a exigé deux ans de négociations. Le « cessez le feu » met fin à la guerre déclenchée voilà trois ans par les communistes nord-coréens.

PARIS, 27 JUILLET. Vainqueur aisé du quarantième Tour de France, après l'abandon par accident de Koblet et de Robic, ses dangereux rivaux, Louis Bobet retrouve son épouse et sa fillette dans la tribune d'honneur d'un Parc des Princes bondé à craquer par 40.000 spectateurs enthousiastes.



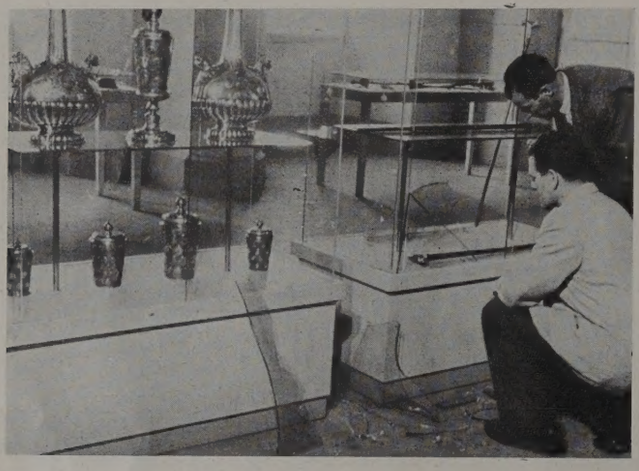
ROME, 28 JUILLET. M. de Gasperi est renversé à la Chambre par 282 voix contre 263. Sa chute ne plonge pas seulement l'Italie dans une crise politique difficile : les milieux « européens » sont consternés de cette mise au repos d'un des plus brillants supporters de la politique atlantique.

BEZIERS, 28 JUILLET. Pour protester contre le refus du gouvernement d'acheter sous forme d'alcool les excédents de la dernière récolte, le « Comité régional de salut viticole » fait barricader les routes du Midi par les vignerons durant quatre heures « à titre de premier avertissement ».

LACQ, 28 JUILLET. Le sondage opéré au puits 102 par les techniciens de la Société des pétroles d'Aquitaine a atteint, à près de 4.000 mètres, une nappe d'où le pétrole jaillit à une pression de 750 kilos au centimètre carré, ce qui laisse espérer un heureux développement de l'exploitation entreprise.

LONDRES, 30 JUILLET. Les chefs noirs et les leaders des partis indigènes de la Nigeria britannique venus participer à la conférence qui doit établir la nouvelle Constitution de ce territoire africain se rendent à la réception qui leur est offerte par M. Olivier Lyttleton, secrétaire aux Colonies.

ATHENES, 31 JUILLET. Le cercueil du général Plastiras, leader de l'E. P. E. K., ancien président du Conseil, mort le 26 d'une crise cardiaque, est transporté à la cathédrale, où le roi Paul, le maréchal Papagos, ses ministres et les autorités grecques vont assister à la cérémonie funèbre.



FRANCFORT, 31 JUILLET. A Hechingen, dans la zone d'occupation française, le château des Hohenzollern, transformé en musée, reçoit la visite d'audacieux cambrioleurs, qui, brisant une vitrine, s'emparent des joyaux de la couronne impériale, estimés à plus de 80 millions de francs.

KARACHI, 1er AOUT. Mohamed Ali, premier ministre du Pakistan, et la Bégum accueillent à l'aéroport de Mauripur le pandit Nehru, chef du gouvernement de l'Inde, et sa sœur Vijaya, dont la visite est interprétée comme l'indice d'une détente dans les relations entre les deux Etats.

NICE, 2 AOUT. Arrivant de Saïgon avec l'impératrice, S. M. Bao Daï, qu'est venu accueillir à l'aéroport M. Marc Jacquet, secrétaire d'Etat, se rend à Paris, où il prendra part aux prochaines négociations d'où doit découler l'indépendance du Viet-Nam dans le cadre de l'Union française.

WASHINGTON, 3 AOUT. Le cercueil de Robert Taft, sénateur de l'Ohio, leader du parti républicain, fils du vingt-sixième président des Etats-Unis, mort d'un cancer à New-York, à soixante-trois ans, quitte le Capitole, où ses funérailles nationales ont été célébrées en présence du général Eisenhower.

BRUXELLES, 3 AOUT. Un héliport est inauguré où, pour la première fois au monde, fonctionne un service international de voyageurs par hélicoptère. Trois fois par jour un Sikorski relie déjà Bruxelles à Rotterdam. D'autres liaisons du même ordre vont être assurées avec Lille, Cologne et Bonn.

LURS, 5 AOUT. Une pieuse cérémonie se déroule au cimetière de Forcalquier. Le consul britannique à Marseille dépose une couronne sur la tombe où reposent Sir Jack Drummond, sa femme et sa fille, victimes voilà un an d'un crime sauvage dont on veut croire qu'il ne restera pas impuni.

PARIS, 5 AOUT. Avant même que soient connus les décrets visant l'âge de la retraite, la Fédération F. O. des P. T. T. lance un ordre de grève. A la poste centrale, déserte, les sacs postaux restent en souffrance et, pour de longs jours, les relations postales sont interrompues à travers le pays.

ORLY, 7 AOUT. Le pilote Raymond Terry, qui, grâce à sa maîtrise, parvint à poser en mer près des côtes turques l'avion Paris-Téhéran, en panne avec quarante-deux personnes à bord, arrive à l'aéroport avec l'hôtesse de l'air Simone Rospars, le radio René Debiais et le steward Yvon Hazera, blessé.

PARIS, 7 AOUT. Le cartel F. O. des Services publics décrète une grève de vingt-quatre heures, que la C. G. T. va s'efforcer de prolonger. Les transports en commun vont être paralysés. A la gare de Lyon les « congés payés » espèrent qu'un train les emportera vers le grand air.

OTTAWA, 10 AOUT. Aux élections canadiennes le parti libéral conserve la majorité absolue : 172 sièges sur 265. Les conservateurs ont 50 élus et les socialistes, 23. M. Saint-Laurent, premier ministre, s'est félicité de ce nouveau succès des libéraux, qui exercent le pouvoir depuis 1935.

ZANTE, 14 AOUT. Depuis six jours de violentes secousses sismiques jettent le deuil et la ruine dans les îles Ioniennes, que les habitants évacuent. On compte près d'un millier de morts. D'Argostoli et de Zante (ci-dessus), la « Fleur du Levant », il ne subsiste plus qu'un triste amas de décombres.

TOULON, 14 AOUT. Monté par le commandant Houot et l'ingénieur Willm, le bathyscaphe de la marine française descend à 1.500, puis à 2.100 mètres, battant le record du monde de plongée. Les deux savants ont constaté une vie intense dans les grands fonds, fourmillant d'animalcules.

PARIS, 15 AOUT. La grève des cheminots se prolongeant, la route va suppléer le rail pour assurer les gros départs. Devant le Grand Palais transformé en gare routière, les voyageurs se pressent en foule autour des cars qui desserviront, des jours durant, les grands itinéraires de vacances.

SAINTE-ENGRACE, 17 AOUT. En difficultés avec leur treuil, les spéléologues de la Pierre-Saint-Martin ont terminé leur exploration, après avoir découvert quatre immenses cavernes. Ils ont battu, avec 700 mètres, le record mondial de descente, mais le corps de Marcel Loubens n'a pu être remonté.

TEHERAN, 20 AOUT. Les événements se bousculent. Mossadegh avait gagné une première manche en matant un complot ourdi par les officiers du shah. Mais le général Zahedi, à son tour, chasse Mossadegh, dont la résidence est prise d'assaut. Et le shah, réfugié à Rome, rejoint l'Iran.

RABAT, 20 AOUT. Déjà proclamé Iman de l'Islam marocain à Marrakech, Sidi Mohammed ben Arafa, au centre (à sa droite El Glaoui), est proclamé souverain du Maroc par le Maghzen. Pour éviter des troubles le général Guillaume éloigne l'ex-sultan et ses fils, qui gagnent la Corse en avion.

"LA CENSE"

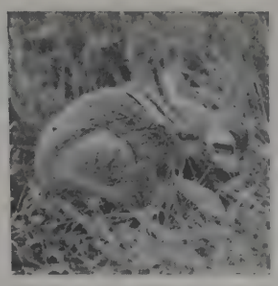
PAVILLON DE CHASSE DE RAYMOND LŒWY, A APPARTENU A HENRI IV

SUR LA ROUTE DE RAMBOUILLET, à gauche avant Rochefort-en-Yvelines, le domaine de La Cense abrite, derrière un « no man's land » de verdure, un trésor historique et artistique dont l'automobiliste pressé ne connaîtra jamais sans doute l'incroyable richesse : Raymond Lœwy reçoit peu, rarement, mais il reçoit fastueusement... nous l'allons montrer tout à l'heure.

LA COUR INTERIEURE de La Cense, harmonieusement classique, plonge d'entrée le visiteur dans cette atmosphère paisible où le passé revit dans le présent.

CE pavillon de chasse où l'on ne chasse pas est l'un des secrets de Raymond Lœwy. Bien entendu, nul ne peut se vanter de l'avoir entendu justifier ce luxe apparemment inutile. Non que Lœwy soit un homme renfermé, mystérieux, difficile d'abord. Mais simplement parce qu'il lui semble évident qu'on doit, quand on est ce qu'il est, toucher à la terre de tout près, et parce que la chasse était, dans le passé, l'un des points par où l'homme heureux touchait le plus à la terre. Mais si l'on aime voir le gibier s'ébattre en liberté, faut-il le sacrifier à une fausse passion cynégétique qui cacherait mal un méchant snobisme ? Raymond Lœwy n'est pas snob : là est le secret de La Cense.

LE PETIT « JARDIN DE CURE », où les choux se mêlent fraternellement aux lis, est interdit, par ce portillon rustique, aux canards et aux paons, habitants de la grande cour et usagers de ce bassin ombragé de saules (ci-dessous).



LE MASSACRE DES « GARENNES »

L'épidémie de myxomatose a plongé les milieux cynégétiques dans la consternation. Et, à la veille de l'ouverture, c'est un spectacle pénible pour nos chasseurs de voir les léporidés promis à leur fusil joncher bois et guérets. D'où vient ce massacre ?

En Australie, que l'invasion lapine risquait de transformer en un désert total, l'utilisation d'un virus filtrant a permis, en propageant la myxomatose, d'exterminer ces destructeurs de récoltes. Or l'importation d'une ampoule de ce super virus a permis l'an dernier à une personnalité du monde médical français d'inoculer la maladie aux lapins sauvages qui causaient de grands dégâts sur ses terres.

Les précautions nécessaires avaient-elles été prises pour que l'expérience se déroulât en champ clos ? Il ne le semble pas, car les effets de cette expérimentation locale se traduisent aujourd'hui par des centaines de millions de dommages causés. Aux chasseurs, tout d'abord, qui se voient frustrés d'un gibier sur lequel ils ont acquis le droit — payé assez cher — d'exercer leur adresse. A ceux aussi, armuriers, munitionnaires, fourreurs, chapeliers, commerçants, hôteliers, pour qui l'industrie de la chasse est une source de revenus. A l'Etat, enfin, à qui la destruction massive du lapin de garenne fera délivrer moins de permis.

... Sans compter que dans les zones où sévit la myxomatose il aura fallu mobiliser les services vétérinaires pour combattre le fléau, tandis que les autorités locales ont charge de faire enfouir les cadavres.

Ces efforts conjugués permettront sans doute de limiter les dégâts. Et la race des léporidés proliférant avec abondance, les bêtes immunisées auront tôt fait de remplacer les terriers dévastés.

Reste le problème de droit. Les pouvoirs publics ont demandé l'ouverture d'une information judiciaire contre ceux qui seraient reconnus coupables d'avoir organisé ou propagé l'épidémie en question. Et le Comité de défense des corporations intéressées entend, de son côté, obtenir réparation des préjudices causés. Les plaignants devront prouver que les importateurs de la myxomatose tombent sous le coup de l'article 1382 du Code civil : « Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer. »

LA CENSE avait tenté le bon roi Henri IV, à une époque de sa vie où deux soucis occupaient tout son temps : Paris et Gabrielle d'Estrées. En attendant la messe légendaire, qui devait lui ouvrir les portes (et le cœur...) du premier, il avait voulu garder près de lui celle qu'il aimait, et c'est ainsi que le domaine où Raymond Lœwy se repose actuellement des fatigues de la vie moderne devint le pied-à-terre des amours du Vert-Galant... Cette chambre garde pieusement ce souvenir léger, ce climat de poésie tendre que vient seul rompre, comme une dissonance subtile, un gant de fer auprès des fleurs...

CE QU'ON NE VOIT PAS sur ce cliché de la pièce à vivre de La Cense, c'est le téléphone blanc caché derrière la cheminée. On ne voit pas non plus le bar, d'où les verres sortent remplis, inlassablement, en direction de l'invité comblé : le confort n'exclut pas la discrétion.

TROMPE DE CHASSE, vêtements de chasse, chapeau de chasse, cor de chasse, fusil de chasse, carnier... Tout à La Cense évoque saint Hubert, et même l'allure générale du domaine, campé en pleine région giboyeuse pour la plus grande joie des chasseurs d'alentour. Mais chez Lœwy on ne chasse pas. Comprenne qui pourra...

HENRI IV

PRINCE PAUVRE DE TOUT OFFRIT LA CENSE A GABRIELLE D'ESTRÉES

LE BON ROI HENRI surveille le tableau noir où Lœwy, chaque jour, fixe son menu de gastronome.

DE prime abord, le nom d'Henri IV éveille des souvenirs galants ou gastronomiques : charmante Gabrielle, le vin de Jurançon, la poule au pot... Puis il fait penser à la pacification de notre pays et à l'édit de tolérance que le roi imposa aux Français. Mais sait-on ce que la littérature doit à Henri IV ?

En mettant fin aux guerres civiles il facilita la restauration des études et le développement des lettres. Aussi d'Urfé lui offrit-il le premier tome de l'Astrée, **comme un** enfant que la paix a fait naître. **Et l'un des premiers recueils de poésies qui furent publiés après ces guerres reçut ce titre :** les Muses françoises ralliées.

Ses succès militaires et les bienfaits de son règne ont inspiré de nombreux poètes du temps. Du Bartas, compagnon d'armes du Béarnais, appliquait à son chef cette belle formule :

Prince pauvre de tout, si ce n'est d'espérance.

Du Perron trouvait de fiers accents pour célébrer la victoire d'Arques :

Tes ennemis alors enivrés d'espérance
Pensaient bien être à bout du destin de la France,
Te laissant pour tout choix ou la fuite ou la mort.
Ils observaient des vents l'inconstance opportune,
Croyant que tes vaisseaux s'appareillaient au port
Pour embarquer sur l'eau le bris de ta fortune.

Mais, dans ce concert de justes louanges, la postérité n'a retenu que la grande voix de Malherbe. Au reste, personne n'a mieux caractérisé que lui le rétablissement en France de la paix et de la prospérité :

Tu nous rendras alors nos douces destinées...
La moisson de nos champs lassera les faucilles
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Enfin, ce roi dont l'instruction avait été interrompue par nos guerres — dès l'âge de quatorze ans il avait pris les armes — composa, sans le faire exprès, une œuvre immortelle : ses lettres. De tous les épistoliers français qui ont précédé M^me^ de Sévigné, il est le seul dont on publie encore des choix de lettres, le seul dont la correspondance soit goûtée de tous.

La principale qualité de cette correspondance, c'est le naturel. Il s'y peint tout au vif, avec ses indélicatesses, son éternelle sensualité, sa bonne humeur, son courage héroïque. Dans les nombreuses lettres d'amour que l'on a conservées, il apparaît trop souvent sous les traits d'un barbon asservi à ses sens et inconstant. A vingt-quatre heures de distance, il baise un million de fois **les yeux et les belles mains de Corisande de Gramont et ceux de Gabrielle d'Estrées. Le même jour il écrit à Marie de Médicis et à Henriette d'Entragues :** Mon cœur, je t'embrasse un million de fois. **Quelle que soit la destinataire, le chiffre reste invariable. Alors que l'une et l'autre sont enceintes, il écrit en 1601 à sa maîtresse :** Mon cher cœur, je pense que ma femme est grosse. Dépêchez-vous de faire ce fils, afin que je vous fasse une fille. **Ses lettres à la perfide Henriette révèlent de vils marchandages et d'incurables faiblesses.**

En revanche, celles que le Béarnais envoyait à ses lieutenants et à la femme de tête et de cœur qui mérita d'être appelée par Montaigne « cette grande Corisande » nous découvrent les beaux côtés de son caractère. Elles datent des années les plus dramatiques de sa vie : avec peu d'argent et des troupes inférieures en nombre, il doit combattre les soldats de son beau-frère et ensuite ceux de Mayenne et du roi d'Espagne. Ces billets qu'il griffonne entre deux combats, souvent sans quitter son harnois, peignent la situation en quelques phrases saisissantes :

Le diable est déchaîné. Je suis à plaindre, et est merveilles que je ne succombe sous le faix... Nous sommes jour et nuit à cheval... J'ai failli être tué trente fois... C'est pitié de voir comme le peuple meurt de faim... Il n'est pas croyable les gens que l'on met après moi pour me tuer.

Mais Henri ne cède pas à l'adversité. C'est surtout quand il convoque ses lieutenants à la bataille que sa bonne humeur et sa verve gasconne font merveille ; personne ne sait mieux que lui trouver le ton à la fois familier et pressant, le surnom plaisant (l'enfant, crapaud, grand pendu, grand damné, **etc.), la formule élogieuse qui les décideront à mettre leurs biens et leur vie à son service. Ainsi, à d'Antraigues :**

... Ne faites faute de m'apporter tout ce que vous pourrez, car de ma vie je ne fus en pareille disconvenue ; et je ne sais quand, ni d'où, si jamais je pourrai vous le rendre. Mais je vous promets force honneur et gloire ; et cet argent n'est pas pâture pour des gentilshommes comme vous et moi.

A Miossens :

... J'aurai trop de regret si vous n'êtes de cette partie, ayant toujours été près de moi aux occasions plus périlleuses et importantes.

A Harambure :

Borgne... Hâtez-vous si vous voulez être à la bataille, car les ennemis marchent droit à nous. Je monte à cheval pour les aller reconnaître. Usez de diligence si vous m'aimez...

A Fervaques :

Fervaques, à cheval. Car je veux voir à ce coup-ci de quel poil sont les oisons de Normandie. Venez droit à Alençon.

A Crillon :

Brave Crillon, pendez-vous de n'avoir été ici près de moi lundi dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui peut-être se verra jamais.

Dans les lettres politiques et les discours qu'il rédigea, étant roi de France, la vivacité joyeuse est remplacée par un mélange inimitable d'amicale bonhomie, d'habileté diplomatique et de royale fermeté ; par exemple, sa réponse à l'orgueilleux duc d'Epernon :

Votre lettre est d'homme en colère, je n'y suis pas encore : je vous prie, ne m'y mettez pas.

Ces traits de caractère sont bien connus. On sait moins que, dans mainte lettre, Henri IV exprime un amour de la nature que nous constatons sans surprise dans les vers d'un Ronsard, mais qui ne laisse pas d'étonner chez un guerrier et un homme d'Etat. Il trouve les champs bien plus gais que la ville. **Dans son parc de Saint-Germain il fait planter des milliers d'arbres et il aménage dans sa résidence parisienne** un vivier et force belles fontaines ; **en 1598, il envoie à Gabrielle d'Estrées une lettre** de nos délicieux déserts de Fontainebleau. **C'est au cours d'une campagne militaire qu'il adressa, de Saintonge, à Corisande de Gramont une lettre dont les critiques littéraires, de Sainte-Beuve à Raymond Ritter, ont célébré à l'envi les qualités descriptives et sentimentales. L'autographe de ce chef-d'œuvre, écrit de premier jet, est conservé à l'Arsenal. En voici les principaux passages :**

C'est une île **(Marans)** renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante, les canaux de toutes largeurs, les bateaux de toutes grandeurs. Parmi ces déserts, mille jardins où l'on ne va que par bateau... Infinis moulins et métairies insulées, tant de sortes

« LA LAIDEUR SE VEND MAL... », affirme Lœwy. Quel meilleur éclairage pourrait-on rêver pour ce livre d'avenir que la tendre lumière des lampes du passé ?

d'oiseaux qui chantent, de toute sorte de ceux de mer... L'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ha ! qu'il y fait bon chanter !...

Henri IV avait une orthographe si bizarre qu'aucun éditeur ne l'a respectée. Sa langue est mêlée de gasconismes et d'incorrections. Mais qu'importe ! Il se distingue des épistoliers de son temps par son style simple, concis, expressif. Il ne s'empêtre pas dans des formules cérémonieuses. En campagne, les bulletins qu'il adresse à Corisande ou à ses capitaines disent tout l'essentiel en quelques phrases :

... La victoire **(à Ivry)** nous a été absolue : l'ennemi tout rompu, les reîtres en partie défaits, l'infanterie rendue, les Bourguignons mal menés, la cornette blanche et le canon pris, la poursuite jusqu'aux portes de Mantes.

Non seulement il emploie les mots les plus expressifs, mais il s'amuse à en forger : Demain, **écrit-il à Gabrielle,** vous dépolluerez ma bouche. **A sa tante, l'abbesse de Fontevrault :** Le bonhomme est bien enjobeliné, mais j'espère que nous le déjobelinerons **(déniaiserons). Ce mot** insulées, **qu'il applique aux métairies entourées d'eau, paraît inventé par lui. Peut-être se souvenait-il de l'épître du** Lion et du Rat **quand il rapprochait si plaisamment ces deux adverbes :** le cardinal **(Albert d'Autriche)** nous vint voir fort furieusement, mais il s'en est retourné fort honteusement.

Les images familières et pittoresques viennent naturellement sous sa plume.

La célèbre formule de Buffon : le style est l'homme même **s'applique exactement aux lettres d'Henri IV. Et il n'y a pas eu d'écrivain plus français que le petit-fils du roi de Navarre et de l'auteur de** l'Heptaméron.

Raymond LEBEGUE.

AU FOND D'UN VIEUX GRENIER rempli de dépouilles de toutes sortes, nous avons découvert un portrait de Gabrielle d'Estrées, qui fut la « mie », la muse et l'égérie du Vert-Galant, à la Cense.

Raymond Lœwy, magicien du progrès

Dans un salon parisien, quelqu'un a proposé de jouer au portrait. Vous êtes sorti. A votre retour, vous avez posé des questions. Voilà une demi-heure que vous « y » êtes, et vous pataugez de plus belle.

C'est un homme, Français et Américain à la fois, ingénieur, artiste et homme d'affaires, qui habite à New-York, à Paris, à La Cense, près de Rambouillet, à Palm Springs (Californie) et sur la Côte d'Azur. Il est assez grand, marié, bronzé ; il porte une petite moustache brune, ses cheveux grisonnent et il vient d'être père. Son âge ? L'état civil dit soixante ans. Riche ? Très. Célèbre ? En Amérique surtout.

Vous vous y perdez. Vous voudriez savoir à quelle époque il aurait dû vivre. Quelqu'un vous répond :

« Dans le Sud, avant la guerre de Sécession. »

Et il est vrai — les autres joueurs l'affirment — qu'on l'imagine aisément sautant de son cheval pour boire le punch avec le père de Scarlett.

Mais l'un des joueurs proteste :

« Non. Vous n'êtes pas honnête. Gentleman sudiste ? Oui, pour le physique, peut-être. Mais, moralement, c'est un homme du XXIIIe ou du XXIVe siècle.

— Vous y êtes ? Non ? Allons, vous avez perdu. C'est Raymond Lœwy.

— Raymond comment ? »

LA VILLA « URIANE », à Saint-Tropez, est un contraste saisissant avec La Cense. Là, Lœwy a voulu donner libre cours à son génie de la synthèse : l'eau, l'air et la lumière jouent harmonieusement parmi des lignes dont le style, inspiré de l'art japonais, s'est plié naturellement aux meilleures traditions provençales.

Tant il est vrai que nul n'est prophète en son pays. Vous ne connaissez pas Lœwy, mais vous vivez dans son univers. Lœwy est l'homme qui rend vivable le monde où nous vivons, l'homme qui coule le progrès dans un moule à l'échelle humaine.

L'HISTOIRE commence vraiment le jour où Gestetner entre chez lui pour savoir s'il est possible d'améliorer la machine à polycopier. Rien qu'à la contempler, Lœwy frissonne.

« Quelque quatre cent mille petits « zinzins », dit-il, ressorts, leviers, engrenages, capuchons, vis, écrous et verrous, étaient recouverts d'un mystérieux duvet bleuâtre, telle la moisissure d'un gorgonzola fatigué. Ce n'était qu'un mélange de poussière de papier et de vapeur d'encre. C'était vraiment une triste machine, malgré quelques filets dorés qui ne réussissaient pas à lui remonter le moral... »

Quelques jours plus tard la Ronéo est enveloppée dans une carrosserie aimable, aux courbes plaisantes. Protégée de la poussière, toujours aussi efficace, mais ayant désormais droit de cité parmi nous.

L'épisode du paquet de « Lucky » est plus caractéristique encore de l'activité de Raymond Lœwy.

George Washington Hill, le roi du tabac, entra lui aussi chez Lœwy, mais beaucoup plus tard.

« On me dit, expliqua cet homme redoutable, que vous n'aimez pas l'empaquetage des « Lucky Strike ». Je ne vois rien à lui reprocher, mais je vous donnerai volontiers 50.000 dollars si vous pouvez faire vraiment mieux. Quand le projet sera-t-il prêt ?

— Je n'en sais rien. Par un beau matin de printemps, je me sentirai dans l'esprit qu'il faut, et vous l'aurez en quelques heures. Je vous ferai signe à ce moment-là... »

Le paquet de « Lucky » était vert. D'un vert épinard jusqu'alors considéré comme intangible : le vert lucky, précisément. Il coûtait très cher et sentait fort. Lœwy s'en débarrassa joyeusement, ainsi que des textes de lois imprimés au verso, qu'il reporta en petits caractères sur la tranche. Au verso il repro-

duisit le cartouche rond qui se trouvait au recto. Pour la couleur, il s'en tint au blanc. Il gagna ses 50.000 dollars (en 1942...) et Washington Hill n'y perdit rien !

Maintenant qu'il a réussi, il vient en France cinq mois par an faire sa cure d'anachronisme. A La Cense, près de Rambouillet, il possède une propriété où jadis Henri IV installa Gabrielle d'Estrées pendant le siège de Paris. Ainsi, quittant cette ruche futuriste où il modèle, avec plus de trois cents employés (dont nombre de jolies filles), notre univers de demain, peut-il tromper sa faim de voyages dans le temps. Mais ce n'est là qu'un ersatz.

Lœwy affirme qu'il travaille dur pour dessiner un modèle. Qu'il s'agisse d'une locomotive, d'un autocar, d'un grand magasin, d'un rasoir, d'un réfrigérateur ou d'une boîte de conserves, il est certain qu'il n'a pas en tête le dessin final, parfait, achevé. Consciemment du moins. Son subconscient, au contraire, tient probablement en réserve le trait définitif. Mais Lœwy est amnésique, il a oublié l'avenir. Dans le brouillard de ce xx[e] siècle où il est en exil, il lui faut bien attendre une éclaircie pour y voir clair.

Si nous conservons la fiction commode de l'homme de demain revenu parmi nous, le portrait de Lœwy paraît aisé dans la mesure où aucun homme n'est jamais simple. Il est arrivé en plein xx[e] siècle, au moment où les hommes sont ivres de machinisme. La Ronéo Gestetner n'est qu'un des « chefs-d'œuvre » de mauvais goût auxquels aboutissait alors ce prurit infantile. Les contemporains se partageaient en deux clans :

« C'est peut-être très commode, votre machin, mais c'est affreux !

— Ce n'est pas affreux, puisque c'est commode. »

Dans ce cercle vicieux, dans cette stérile querelle des anciens et des modernes où l'on somme l'usager de choisir entre l'ampoule de 25 watts (nue au bout du fil) et la bougie de cire rouge dans son chandelier de cuivre, Lœwy apporte un message venu d'ailleurs : un œuf, comme Christophe Colomb.

Il pose cet œuf sur la table et dit :

« La forme parfaitement adaptée à la fonction. Profilage idéal. La coquille, en dépit de sa minceur, peut supporter une pression graduellement appliquée de 18 livres environ sans se casser. La forme est de nature à causer un minimum de frictions dans les entrailles de l'animal. Merveilleux exemple d'aérodynamisme pour un objet à déplacement lent. Toute autre forme (cubique, par exemple) rendrait la vie des poules impossible. »

A ce stade de sa vie, il n'est connu de personne. Il n'a montré son œuf à personne, car il est trop commode, une fois la cause entendue, de trouver ingénieuse et cocasse l'idée d'un œuf cubique déchirant la poule au passage. En 1920, dans le déchaînement hystérique du « modern' style », un objet quelconque (fût-ce un œuf) adapté à l'usager (homme ou poule) était proprement révolutionnaire. L'homme subissait le progrès comme une tare nécessaire, un tribut payé au confort (dont il se demandait parfois, subrepticement, s'il valait vraiment le prix qu'on le lui faisait payer).

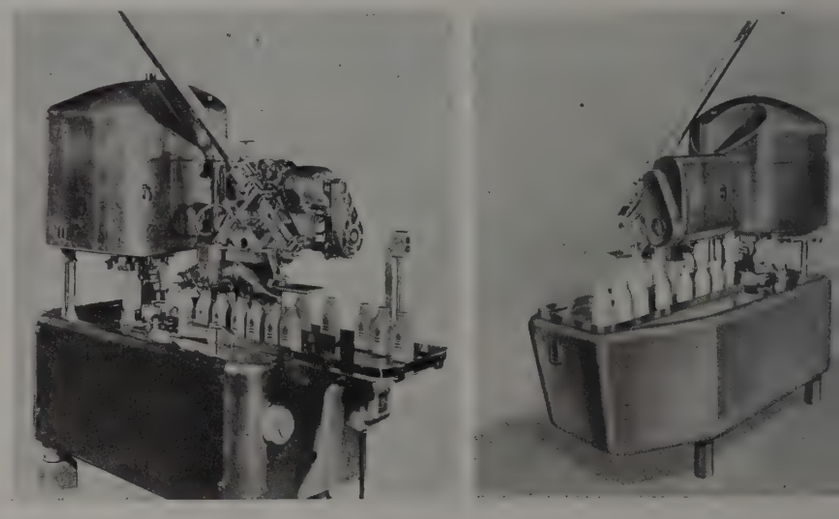
De ce qu'on pourrait appeler « le postulat de l'œuf » Lœwy tire des théorèmes. Il vient d'être démobilisé après une guerre héroïque dans l'armée française. Il est venu en Amérique parce qu'il faut vivre et qu'un de ses frères, collaborateur de Carrel, le lui a suggéré. Il n'a pas le sou. Quelque part dans New-York ses futurs clients continuent de vendre des machines à polycopier d'un autre âge, des paquets de « Lucky » vert épinard. Ils ne savent pas encore que Lœwy est parmi eux.

Lœwy contemple les hommes avec l'œil amusé d'un Jean Effel dessinant *la Création du Monde*. Il regarde passer les jolies filles, les déshabille par la pensée de leur vêtement de peau, examine d'un regard critique leur « joli » foie, leurs « adorables » reins.

« Je préfère les voir avec leur peau que sans, pense-t-il. On peut d'ailleurs admettre que leur peau n'est pas une carrosserie en tant que telle, mais un organe fonctionnel ayant pour but bien défini d'engendrer la beauté. »

CETTE TRISTE MACHINE (à gauche) recouverte d'un mystérieux duvet bleuâtre, c'est le duplicateur Gestetner « avant ». A droite, le même « après ». Toute la carrière de Lœwy tient dans ces deux formules, dans cette démonstration éclatante de son génie particulier. Pourquoi ces leviers, ces pieds biscornus, ces engrenages nus ? Puisque la laideur se vend mal...

LE PAQUET de « Lucky Strike » était vert, d'un vert épinard, considéré comme intangible, et il sentait mauvais. A droite, le même depuis Lœwy : et vous fumez plus de « Luckies ».



LES BOUTEILLES de lait sont remplies par une machine revue et corrigée par Lœwy, comme les bouteilles de Coca-Cola, comme le rasoir électrique dont vous vous servez. Tout ce que vous avez entre les mains sort des mains de Lœwy... sauf exceptions qui confirment la règle.

CE MAGASIN n'a pas de fenêtres, car elles ne sont pas utiles : l'air est fourni à profusion par des moyens plus modernes. Le soir, après le travail, puissent les vendeurs retrouver, dans la verdure, une muse aussi inspirante que Viola (à droite), sans qui Lœwy ne serait pas ce qu'il est !

Tout cela ne se précisera dans son esprit que peu à peu. Il finira par en tirer un livre intitulé *la Laideur se vend mal* (Gallimard, édit.), titre qui n'exprime du reste qu'un aspect du problème.

Peu à peu, donc, Lœwy formule ses théorèmes. L'un d'eux définit le facteur « maya ». Rien à voir avec les Indiens : M. A. Y. A. sont les initiales de « Most Advanced Yet Acceptable », soit en français : « Très osé, mais acceptable ».

Le facteur « maya » est l'expression de la résistance opposée par le xx[e] siècle à l'effort de Lœwy et de ses émules pour l'amener, par des raccourcis, au monde de demain.

Contre la tendance de Lœwy à anticiper au delà du goût de l'acheteur, le comptable du fabricant se dresse naturellement. Ou plus exactement l'ombre menaçante du comptable, car pour conserver ses clients fidèles Lœwy doit freiner la marche vers le monde de demain avant de heurter l'obstacle de la mévente. Pourtant, il faut faire violence au goût du public. C'est la condition même de l'évolution. Dans chaque domaine, dans chaque cas particulier, dans chaque secteur du marché mondial, où se trouve la limite entre « maya », très osé, mais acceptable, et « trop osé, donc inacceptable » ?

Chaque jour, aux Etats-Unis, en Angleterre (où Lœwy a une succursale) — bientôt en France, où il installe un bureau actuellement — des fabricants de produits variés viennent demander à l' « esthéticien industriel » — tel est le terme qu'il a forgé pour définir son activité — le moyen de faire de leur « chose » une chose de beauté. Enumérer les réussites de Lœwy serait fastidieux. Rien de ce qui se fabrique ne lui est étranger. Peu à peu, pourtant, il semble que Lœwy s'attaque à des problèmes plus vastes. Des ponts, par exemple. Et des hôpitaux.

Jusqu'ou n'ira-t-il pas ? Cet ambassadeur d'un autre âge connaît-il d'autres limites que la mort ? On pourrait en douter s'il ne perçait derrière le masque de l' « esthéticien industriel » au faîte du succès cette inquiétude sans quoi l'homme n'est jamais tout à fait un homme.

Partant d'une Ronéo, il a redessiné notre décor quotidien. A la façon d'un décorateur qui commencerait par nous vendre un bonheur-du-jour, après quoi tout serait peu à peu à refaire, le meuble trop réussi jurant avec la laideur ambiante. Grâce à Lœwy un jour viendra, rapidement, où personne n'osera plus mettre un produit sur le marché sans s'assurer qu'il est aussi parfait que possible.

Le cadre de notre existence en sera bouleversé.

Dans ce cadre parfaitement apte au bonheur serons-nous heureux ?

Autant qu'un homme puisse l'être, pour Raymond Lœwy la réponse est oui. Sa femme — sa seconde femme — arbore le sourire serein d'une mortelle aimée d'un dieu. Quand on la cerne au coin d'une porte, à La Cense, elle avoue avec naturel que son Raymond est un génie.

Un homme, en tout cas, dont la pensée actuelle anticipe sur les nôtres au point qu'elle ferait scandale plus encore que la ligne aérodynamique à son éclosion dans les bureaux d'études.

Claude Yelnick.

★

... ET PUIS, AUSSI, il y a le petit café 1900. Une reconstitution exacte, patiente, minutieuse, amoureuse de ces établissements où l'on servait l'absinthe aux futurs combattants de Verdun et du Chemin des Dames. Tout, entre ces quatre murs, est la négation même des idées de Raymond Lœwy à sa table de travail. Raymond Lœwy (de la firme Raymond Lœwy Associates) jetterait bas cet abus d'accessoires, cette débauche de petits trucs superflus pour bâtir un café vraiment, un café logiquement café. Mais il existe aussi un autre Raymond Lœwy, l'homme qui s'était construit, dans les tranchées de 1914, une cagna sentimentale et tendre. Le petit café de La Cense mérite qu'on le regarde de près. S'il existe chez Lœwy un reste de « refoulement » confortable, c'est là qu'on le verra à nu, autour du phonographe à rouleau, fils naturel des antiques boîtes à musique.

CETTE SEQUENCE TYPIQUE du film Moulin-Rouge, **présenté par John Huston au Festival de Venise, fait revivre Valentin le Désossé et une de ses partenaires du fameux quadrille qui excita la verve de Toulouse-Lautrec, ce nabot génial qu'incarne (ci-contre) José Ferrer avec une hallucinante ressemblance.**

LE VRAI LAUTREC

LA difformité physique de Lautrec tenait sans doute aux deux chutes successives qui, à quatorze et à quinze ans, lui cassèrent les deux jambes, mais surtout à ce qu'il était le produit de consanguinités répétées. Néanmoins, si les os manquaient de chaux, ce corps brisé et difforme possédait une surprenante résistance : pour mourir jeune, il a fallu qu'il se tue à force d'excès. L'esprit est resté lucide jusqu'au bout. Quand il a été interné dans une maison de santé de Neuilly pour une cure de désin-

toxication, il a démontré son équilibre mental aux docteurs qui en doutaient en exécutant de mémoire la célèbre série des trente-neuf dessins aux crayons de couleur sur le cirque. Quand, à bout de forces, il revint mourir au château paternel, il accueillit le curé qui était venu lui faire visite : « Monsieur le Curé, j'aime mieux vous voir aujourd'hui que dans quelques jours, quand vous viendrez avec votre petite sonnette. »

Vivant à Paris dans les milieux d'écrivains et d'artistes, il obtint parmi eux une certaine notoriété. Quand Degas vint voir sa première exposition, il lui dit : « Ça, Lautrec, on voit que vous êtes du bâtiment. » Mais il fut attaqué aussi violemment que ses grands contemporains par la critique officielle.

« On a enfermé hier Toulouse-Lautrec, écrit Alexandre Hepp dans « le Journal », et c'est la folie qui, à masque découvert, signera officiellement ces tableaux, ces dessins, ces affiches où elle était anonyme depuis longtemps. » « L'Echo de Paris » va plus loin : « Parmi les peintres de son époque il laissera la trace de son talent curieux, mauvais, le talent d'un être difforme qui autour de lui voit tout en laid et qui exagère les laideurs de la vie. » « Le Courrier Français » renchérit : « Il s'appliqua à déformer, caricaturer, avilir tout ce qu'il prit comme modèle... Grâce à sa situation de fortune et aux relations qu'il possédait, il put éditer la plupart de ses lithographies et les critiques « s'intéressèrent » à lui... Talent mauvais, d'une influence pernicieuse et attristante. »

Dans le « Journal » de Jules Renard, on lit à la date du 15 octobre 1901 (le peintre est mort le 9 septembre) : « Toulouse-Lautrec était sur son lit, mourant, quand son père, un vieil original, vient le voir et se met à attraper des mouches. Lautrec dit : « Vieil imbécile ! » et meurt. »

LA SCÈNE DU SOUPER chez Maxim's, dans l'étroit boyau baptisé « L'Omnibus », où s'attablèrent, à la « belle époque », avec les horizontales en renom, tant de princes, de grands-ducs et de célébrités parisiennes.

PAR
DENIS MARION

Moulin-Rouge

S'IL avait été tourné en noir et blanc, *Moulin-Rouge* appellerait les commentaires suivants : tiré d'une médiocre biographie romancée due à un certain Pierre La Mure, le scénario ne présente qu'une ressemblance fortuite avec la vie et la psychologie d'Henri de Toulouse-Lautrec et avec les mœurs et l'atmosphère de la période où il vécut. Constamment, certains détails précis sont travestis, gâtés, édulcorés par de sottes inventions, de lamentables poncifs, une complète confusion de valeurs ou une plate sentimentalité. Néanmoins, l'atroce tragédie que fut l'existence du grand peintre possède intrinsèquement une telle valeur dramatique que celle-ci perce par intervalles et provoque une émotion authentique, favorisée par la puissante interprétation de José Ferrer. Je ne m'étendrai pas sur la performance physique, renouvelée de celle de Lon Chaney incarnant un cul-de-jatte, qui a consisté, pour un acteur qui mesure 1 m. 80, à représenter un nabot de 1 m. 35 en jouant sur les genoux, les jambes repliées derrière les cuisses, ou bien les genoux presque complètement fléchis, pour les gros plans et les plans américains ; ni même sur la frappante ressemblance de traits, obtenue presque sans maquillage, en laissant simplement pousser barbe et moustaches et en grossissant quelque peu les lèvres : avec le lorgnon en plus, l'illusion est complète. Bien plus admirable est l'étonnante sobriété de l'expression, qui traduit les sentiments les plus variés avec une stricte économie de gestes et une quasi-impassibilité du masque. Il faut aussi souligner les éclatants débuts de Colette Marchand dans son rôle de pierreuse, alors qu'elle n'avait pas tourné un seul plan pendant toute la durée de son engagement précédent par un grand studio américain, et la révélation de Suzanne Flon dans un personnage dramatique, puisque personne ne paraît l'avoir remarquée dans *Rendez-vous avec la chance*, où elle était déjà si bien.

Mais *Moulin-Rouge* a été tourné en couleurs. Si l'on respecte la hiérarchie des valeurs, mieux vaut ne pas même tenir compte des blâmes et des éloges énoncés plus haut et se borner à cette simple constatation : *Moulin-Rouge* est le premier film où la couleur ait une valeur artistique. Ce disant, je n'oublie ni *Autant en emporte le vent*, ni *Henry V*, ni *la Fleur de pierre*, ni quelques autres dont je reconnais toujours les incontestables qualités. Simplement, ceux-ci, quels qu'aient été leur mérite technique et leur rôle historique, ne sont pas à la mesure de *Moulin-Rouge*, ou, plus précisément, du talent de Toulouse-Lautrec. Jusqu'ici les opérateurs s'étaient bornés à photographier des extérieurs de leur mieux — ce qui n'est pas mal du tout — ou des intérieurs de studio dus à des décorateurs dotés de beaucoup de goût (qui les poussait d'ailleurs parfois fort judicieusement à s'inspirer d'œuvres préexistantes : ainsi *les Riches Heures du duc de Berry* dans *Henry V*). Maintenant nous retrouvons à l'écran les teintes exactes qu'a choisies un homme qui s'en servait délibérément pour donner à une scène une intensité dramatique ou à un personnage un caractère psychologique : ce qui fait l'affaire du cinéma, qui aurait beaucoup plus de mal à exploiter l'œuvre d'un Matisse, par exemple, où la couleur est presque toujours uniquement décorative.

Bien entendu, les choses sont moins simples que je ne les présente ici. Le réalisateur John Huston ne s'est pas borné à animer quelques-unes des toiles ou des affiches de Toulouse-Lautrec, comme Jacques Feyder avait animé quelques chefs-d'œuvre de la peinture flamande dans *la Kermesse héroïque* pour insérer dans l'intervalle des scènes qui, plastiquement, n'avaient plus rien à voir avec Breughel, Jordaens ou Teniers. Grâce à la collaboration de Vertès, qui a bien mérité l'Oscar qu'il a reçu pour les costumes et les décors, il est parvenu à conserver dans les plans intermédiaires non seulement le même style, mais la même palette. Pas dans tous : ce serait trop beau ; mais dans la plupart. Certes les fautes ne manquent pas : la chasse à courre traverse un paysage qui n'est nullement du Midi. Nul ne demande la perfection à une œuvre qui opère une véritable révolution : *Moulin-Rouge* en est une.

Techniquement, nous demeurons d'ailleurs dans l'ère des tâtonnements et de l'expérimentation. Le Technicolor, on le sait, est trop brutal. Sans doute ce défaut est-il moins sensible dans les scènes inspirées par les affiches au pochoir, avec leurs teintes franches et plates. L'opérateur n'en a pas moins tenté d'y remédier en usant systématiquement de trames blanches placées devant l'objectif. Il élimine ainsi les tons criards. En revanche, certains plans d'ensemble ont l'air d'être pris à travers la fumée des cigarettes ; pour ceux du bal du Moulin-Rouge, c'est loin de gêner la vraisemblance.

Somme toute, se reproduit pour la couleur ce qui s'est passé pour le parlant. Le cinéma, incertain de ses propres forces, s'appuie sur l'épaule d'un art qui a de plus anciennes traditions. Comme les scénaristes et les dialoguistes ont fait appel aux œuvres des dramaturges, dont ils sont partis comme d'une base solide qui avait fait ses preuves, les opérateurs et les décorateurs, mis en face des problèmes neufs de la couleur, adoptent comme système de référence l'œuvre d'un grand peintre. Il convient de les en féliciter, d'autant plus que leur premier choix fut des plus heureux, pour les raisons que j'ai dites : il n'y a pas beaucoup de peintres dont l'existence se reflète dans leurs tableaux d'une manière aussi saisissante.

Ne généralisons pas non plus d'une manière abusive. Je ne veux nulle-

ment prétendre qu'il n'est possible d'utiliser la couleur qu'en partant de tableaux préexistants ou d'une biographie d'artiste. D'abord parce qu'elle peut jouer un rôle beaucoup plus modeste tout en demeurant efficace, ainsi en apportant une réalité accrue à des films d'action sans prétention plastique. Ensuite parce que la photographie peut chercher sa voie propre en dehors de la reproduction de la peinture. Mais, en attendant que se révèlent les artistes qui trouveront dans le film en couleurs leur mode d'expression naturel et qui y manifesteront un talent égal à celui des grands peintres, *Moulin-Rouge* marque une date importante dans l'histoire du cinéma.

LES EBATS CHOREGRAPHIQUES osés de Jane Avril, de la Goulue et de leurs rivales devaient connaître, sous le nom de « French Cancan », une popularité qui, après un demi-siècle, dure encore. Ils inspirèrent à Toulouse-Lautrec maintes lithographies murales dont il trouvait le temps, malgré sa vie turbulente de surveiller avec soin le tirage.

La pêche sportive des monstres marins

LE PLUS ATHLÉTIQUE DES SPORTS... PAR TONY BURNAND

J'AI compris qu'il était perdu quand il s'est engagé pour la première fois sous le filet chargé de poissons. Je n'ai jamais compris comment mes hommes avaient réussi à faire passer tout le bateau, et sa cabine, sous ce filet qui devait peser une tonne... Et ce démon nous a joué le même tour neuf fois de suite !

— Il faisait combien, à votre avis ?

— Entre 1.100 et 1.200 livres.

— Vous l'avez mené combien de temps ?

— Six heures. Quand il a cassé j'étais plutôt soulagé, je n'en pouvais plus. »

Cette conversation avait pour cadre un bateau spécial en Nouvelle-Ecosse, et j'avais pour interlocuteur un géant blond à lunettes, Hugo Rutherford, l'un des grands as américains du *Big Game Fishing*, qui a sur la conscience je ne sais combien de centaines de monstres de toutes espèces.

Deux jours plus tard, la chance — c'en est une malgré tout ! — devait me faire vivre pendant beaucoup moins de temps l'émotion ravageuse de tenir au bout de mon fil un thon dont mon guide acadien, pourtant blasé, me disait, lorsqu'il le vit dans notre sillage, tout en réglant mon moulinet : « Si vous l'avez, celui-là, vous serez recordman du monde ! » Et je demandai, la voix blanche : « How much ? — Plus de 1.000 livres. »

Mille livres de muscles rouge noir, étroitement gantés d'une couleur d'aubergine foncée, en forme de torpille ! 1.000 livres lancées, quand il eut pris mon appât, à 60 à l'heure, irrésistiblement, faisant vibrer mon moulinet, m'arrachant d'autorité 50 mètres de fil... et qui dut bien rire s'il me vit, au moment de la casse, tomber à la renverse au milieu de mes hommes !

Il est donc possible, me demandera un lecteur auquel certains films d'outre-Atlantique en ont donné un début d'idée, de maîtriser un poisson de ce poids avec une canne à pêche et un moulinet ? Il n'est donc pas possible, me demandera de son côté un ingénu intégral, de vaincre un poisson de 500 kilos ?

A tous deux je réponds : « C'est possible, et cela a été fait, puisque le record du monde toutes catégories pesait dans les 2.200 livres : un espadon marlin. » Encore n'est-ce là que le record homologué, c'est-à-dire un poisson pris par un pêcheur que personne n'aida jusqu'à la dernière minute, et sur un matériel strictement classique et conforme aux règlements internationaux. Il y eut mieux : un marlin de 2.400 et quelques livres, tenu pendant quatre heures par un Américain amputé de guerre, privé de son bras gauche, et qui, du seul droit, dut pomper à grands balancements de sa canne, tourner la manivelle du moulinet, desserrer le frein. Seulement, ce héros des armes et du sport s'évanouit avant que sa victime se décidât à mourir. Extrait de son fauteuil d'agonie, il y fut remplacé par son frère, qui, avec ses forces fraîches, vint à bout du monstre en un quart d'heure. Ils s'y étaient mis à deux, cela ne comptait pas !

Comment cela se fait ? Je n'ai pas à entrer ici dans des détails techniques. En gros, voici : le pêcheur a une canne, ultra-forte évidemment, et un moulinet merveilleusement perfectionné contenant de 600 à 800 mètres de fil ; cet engin a une roue libre et rend du fil quand le poisson tire trop fort ; un frein puissant et sensible permet de régler la résistance suivant la violence de l'animal, sa force et son poids. Le fil n'est pas gros : 2/3 d'allumette ; il est en lin d'Irlande ou en nylon tressé et casse sur une traction de 50 kilos ; mais il y a l'élasticité de la canne et du fil, la roue libre et aussi — et surtout ! — le fait que dans l'eau le poisson ne pèse pas les quelques centaines de kilos qu'il accuse sur la bascule. Lorsque l'hameçon est fixé dans sa gueule ou son estomac, l'homme le travaille en tirant rythmiquement sur son fil, passant de la position couchée en arrière à la position courbée en avant, tout en donnant un ou deux tours de manivelle ; il regagne ainsi peu à peu, en rapprochant le bateau du poisson — et non le contraire — la longueur de ligne qui lui a été arrachée. Le thon ou l'espadon, qui luttait sur place, repart alors à toute allure, puis, épuisé, s'arrête de nouveau. Et cela dure d'une demi-heure à... beaucoup plus, jusqu'à ce que ce lutteur, aux forces inépuisables, semble-t-il, se laisse amener, bascule et reçoive le coup de grâce.

Chose étonnante : ce ne sont pas seulement des hommes, des athlètes qui s'adonnent passionnément à ce jeu outre-Atlantique, en Amérique du Nord et du Sud, voire en Australie, ce sont aussi des femmes. J'en vis en Nouvelle-Ecosse qui, la quarantaine bien sonnée, semblaient plutôt vouées au tricot ou aux papotages et qui bataillaient gaillardement avec les quatre cents et cinq cents livres ; si elles ne les amenaient pas toujours, elles leur menaient la vie dure pendant des heures et en prenaient tout de même quelques-uns. Témoin cette Mrs. Crowinshield, qui détint deux ans le record du monde pour le thon, avec un poisson de tout près de 900 livres, vaincu après dix heures et demie de bataille !

Témoin aussi ce tout petit bout de femme qu'est Helen Lerner (femme du célèbre pêcheur milliardaire qui inaugura, après la guerre, sur l'invitation que nous lui en fîmes, mon ami Ritz et moi, la pêche du thon dans la baie de Lannion), cette gracile miniature aux muscles de rien, mais d'acier nitruré, qui se paya le luxe de sortir le même jour deux thons de 500 livres. Et la ravissante Mrs. Kip Farrington, dont le mari est un champion lui aussi de ce jeu dément, qui exhibe à son palmarès un ou deux poissons de 700 et des livres ; et elle est mince et fine comme un mannequin !

Je m'arrête ; on finirait par croire que la pêche du tout gros n'est pas plus difficile que le jeu de volant ! Or, je jure, après avoir pratiqué pas mal de déduits athlétiques, que celui-là les bat de loin, de par le nombre et la qualité des émotions qu'il nous réserve et de par les épuisants efforts qu'il nécessite dans la moyenne des cas.

Car les cas peuvent varier du tout au tout pour le même pêcheur, si averti soit-il, suivant les poissons, leur

L'INSTANT EMOUVANT : solidement accroché, le poisson, qui s'est débattu jusqu'à épuisement total, va être hissé à bord. Cette fois, la partie est gagnée.

A SPORT D'ATHLETES, matériel titanesque, comme on en peut juger par cette canne ultra-forte et ce moulinet merveilleusement perfectionné. Le siège du pêcheur est mobile et ses pieds sont solidement calés. Ci-contre, il faut régler l'allure du bateau pour fatiguer le poisson et l'amener doucement.

force de résistance, l'intelligence de leur défense. L'un de mes amis américains m'envoya, il y a peu, le récit du plus long combat entre homme et poisson. Connaissant le héros, je garantis l'exactitude du récit.

Deux pêcheurs prennent bord sur un bateau d'amateur, un mercredi matin ; à 10 heures ils ferrent un thon ; celui des deux qui occupe le fauteuil et tient la canne voit d'emblée que c'est un démon intraitable. Au bout d'un quart d'heure, essoufflé et les muscles contractés, il propose de couper le fil et d'attaquer un autre thon ; son ami l'encourage, il continue à batailler pendant quatre heures, jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Là, au seuil de la syncope, il renonce. Son ami prend aussitôt le fauteuil et la canne et bagarre jusqu'à 6 heures du soir, puis renonce à son tour et se déclare d'accord pour couper le fil. Mais le patron du bateau, qui veut voir à quel genre de « cherreur » on a affaire, prend à son tour la place et, plus entraîné, travaille jusqu'à minuit. Puis il cède la place à son second, qui lutte jusqu'à 6 heures du matin le jeudi. Le premier pêcheur, reposé, lui succède ; puis son ami, etc. Et la victoire survint, le samedi à 11 heures, après 63 heures de lutte avec un poisson qui ne battait aucun record : 800 et quelques livres, mais avait un « fond » exceptionnel.

LA FIN DU COMBAT engagé contre le thon approche après une lutte qui a duré plusieurs heures. On voit l'animal fendant l'eau non loin du bateau. L'énorme prise, ci-contre, a valu à l'équipe cubaine la victoire dans un match. Tête nue, à gauche, le champion Ramon del Collado, de La Havane.

Il va de soi que le thon n'est jamais seul dans les eaux où on le pêche ; des espadons, marlins ou broadbills, lui tiennent souvent compagnie, et des variétés nombreuses de requins, makos, queues-de-renard, requins blancs, mangeurs d'homme, etc. Sauf le mako, ce ne sont pas des combattants intéressants, et les Américains, qui les traitent de « vermines », hâtent volontiers l'heure du dénouement en leur tirant, pour en finir sans sacrifier la ligne, quelques balles de carabine.

A sa défense, beaucoup moins prolongée que celle du thon, l'espadon ajoute l'agrément infiniment impressionnant de sauts forcenés hors de l'eau, qui l'épuisent et qui permettent au pêcheur de jauger de l'œil, à l'avance, les qualités et le gabarit de son adversaire.

On me demandera sans doute s'il est obligatoire d'aller en Amérique pour connaître ces émotions épouvantables. Non, on trouve chez nous, en Bretagne, des thons, moins gros, en moyenne de 200 kilos et même un peu plus, tel celui que je perdis moi-même, à la gaffe, mort après deux heures quarante de corrida, de nuit noire, et que mes aides professionnels estimèrent à plus de 1.000 livres.

Il y en a d'énormes sur les côtes du Maroc, où une madrague en prit un, l'an dernier, de 520 kilos (soit à peu près 1.150 livres anglaises), qui battait de loin le record mondial de 972 livres. On trouve des espadons, également, en quantité.

Il y a des thons de 200 kilos dans le golfe de Fos, devant Martigues, et de plus gros encore certainement sur les côtes d'Espagne, près de Saint-Jean-de-Luz, et sur celles d'Afrique du Nord, entre Oran et Tunis. Seulement, il faut, pour les pêcher sportivement, des bateaux spéciaux et un matériel que seule l'assez forte consommation américaine permet de fabriquer en série en une qualité remarquable, mais à des prix américains malgré tout. On en construit en France, d'ailleurs, et qui marchent fort bien ; mais le nombre d'amateurs est encore trop réduit car, en plus des frais d'équipement — la ligne américaine seule coûte quelque 20.000 francs ! — il y a les frais de bateau, d'essence, d'équipage.

A l'heure où paraîtra cet aperçu déjà copieux, mes camarades et moi, constituant la première équipe française appelée à disputer le championnat du monde, serons sur le point de nous envoler vers la Nouvelle-Ecosse. La chance aidant — elle joue un grand rôle dans la rencontre de l'appât et du monumental vorace — nous arriverons peut-être à nous classer honorablement, bien que nous devions avoir affaire à forte partie, à des équipes de spécialistes — américains, anglais et cubains, en particulier — qui ne comptent plus leurs victimes. Il est vrai que l'an dernier la victoire revint à l'équipe de Cuba, grâce à un monstre de 700 livres qu'amena à la gaffe, à la dernière minute et sans faire de « perruque », un équipier, coiffeur de son métier, qui n'avait jamais pêché de thon de sa vie !

Nous ferons de notre mieux, avec l'aide de saint Pierre, dont la sympathie pour la France, patrie des pêcheurs, aurait là une belle occasion de se manifester...

ALLEMAGNE 1953

UN DES RELÈVEMENTS LES PLUS RAPIDES QUE L'HISTOIRE AIT CONNUS

Mais le vœu le plus cher des Allemands de l'Ouest demeure l'unité de leur pays. Ils attendent pour cela une « bonne occasion ».

PAR MAURICE FAURE,
agrégé de l'Université, député du Lot.

C'EST une chance relative de paix pour une nation de posséder un habitat naturel, à l'image de l'Espagne, de l'Italie, des îles Britanniques, et même de la France, si l'on excepte la frontière du Nord et du Nord-Est, par laquelle nous sont arrivés précisément tant d'ennuis.

Le destin du peuple allemand se ressentira toujours, au contraire, de l'absence d'habitat naturel. Depuis que les premières tribus germaniques s'installèrent sur les deux rives de l'Elbe, au cœur de la grande plaine nord-européenne, qui s'allonge sur 4.000 kilomètres de l'Oural à notre Armorique, s'adossant, au sud, à l'ensemble montagneux alpin et, au nord, à la nappe Baltique-mer du Nord, elles furent nécessairement en conflit avec leurs voisins immédiats, les Francs à l'ouest, les Slaves à l'est, dont aucune barrière naturelle ne les séparait.

Combien de pages sanglantes, toujours renouvelées et presque actuelles, sont résumées dans ces quelques lignes, que peut inspirer à tout esprit averti un simple coup d'œil sur la carte !

Ce destin guerrier a connu des succès et des revers — flux et reflux — à la faveur desquels le « pays » allemand s'enflait démesurément ou se rétrécissait à l'excès.

A l'ouest, la région rhénane se révéla assez vite comme la zone des « marches » entre nos deux peuples, sans qu'elle fût pour cela moins ardemment contestée. Mais les oscillations de frontières, d'ailleurs longtemps imprécises, furent beaucoup plus amples dans la direction de l'est, où l'implantation humaine était à la fois moins dense et moins continue.

La peau de chagrin s'est considérablement rétrécie en 1945, à la suite d'une défaite que l'Allemagne avait délibérément provoquée, au point de contenir aujourd'hui l'aire germanique entre les limites étroites de l'Oder et du Rhin. Rarement a été plus critique la situation de l'Allemagne, si l'on songe que, d'une part, des migrations radicales de population ont cette fois accompagné, sinon précédé, la nouvelle géopolitique et, d'autre part, qu'à l'intérieur même de ces limites le rideau de fer découpe deux Allemagnes dont le régime interne semble diverger de jour en jour davantage et dont le destin international ne fait qu'un avec celui de la guerre froide, avec les rapports des deux mondes.

Quarante-huit millions d'habitants d'un côté, dix-sept millions de l'autre, trois millions à Berlin dotés d'un statut spécial et, au fond, aberrant, tel est le bilan.

De Berlin à Bonn il y a plus qu'un simple transfert de capitale, mais le signe de temps nouveaux et de bouleversements profonds. Le Rhin, de marche, est devenu le cœur de l'Allemagne, du moins de l'Allemagne démocratique, la seule dont nous parlerons.

BATIE sur le charbon et l'acier, la Ruhr, un des grands foyers industriels du monde, a été la cible par excellence de l'aviation alliée et a beaucoup souffert du dernier conflit. Et si la capacité de production est redevenue ce qu'elle était avant la guerre, il y a encore des milliers de gens qui vivent dans les caves et les abris. La reconstruction a fait pourtant des progrès considérables, mais encore très inférieurs aux besoins.

Le climat social est parfaitement calme : il n'y a pas eu de grèves professionnelles depuis cinquante ans. Un paternalisme patronal, désuet à nos yeux, y a survécu de façon tenace, et, si les discussions sont souvent sévères, on peut dire que les rapports entre employeurs et employés sont en général excellents.

Toute la prospérité de la région est fondée sur le charbon, qui alimente les autres industries, sidérurgiques et chimiques essentiellement. Assaillie depuis sa défaite par de multiples tâches, l'Allemagne n'a pas pu accomplir dans ses houillères, infiniment plus endommagées que les nôtres, des investissements suffisants, à peine le quart à la tonne par rapport à la France. Il est vrai que la Ruhr, rééquipée à neuf après 1925, avait une avance considérable sur les charbonnages français, que la nationalisation a trouvés en 1945 à peu près dans l'état où ils étaient en 1913.

Quoi qu'il en soit, la Ruhr est sortie de ses ruines, elle a retrouvé son activité d'antan.

IL n'y a qu'une partie de la province historique du Hanovre dans l'Allemagne fédérale, où elle constitue le cœur de l'Etat de Basse-Saxe, auquel elle a fourni sa capitale.

C'est là qu'il faut aller si l'on veut saisir les liens étroits qui, en dépit des dénégations officielles, unissent profondément socialisme et protestantisme. On y sent revivre à l'égard du chancelier Adenauer la même rancune tenace qui animait jadis les princes protestants contre leur empereur, le Habsbourg catholique. C'est aussi le heurt de deux états d'esprit : le catholicisme, volontiers ultramontain, fait en théorie de l'Etat son auxiliaire et lui impose l'observance de ses normes morales en même temps qu'il participe à un esprit plus universel ; le protestantisme, depuis Luther, respectueux du pouvoir temporel et subordonné à lui, a un tempérament plus national et plus égalitaire.

Réfléchissons au fait qu'avant la guerre l'Allemagne était la seule grande puissance à prépondérance protestante en Europe continentale. Or, du fait de la séparation des territoires de l'Est, l'Allemagne fédérale est devenue une puissance en majorité catholique. Les protestants en conçoivent le sentiment que leur foi a perdu en quelque sorte son bras séculier, qui constituait la meilleure garantie de son libre exercice.

De là leur hostilité marquée à la formation de « la Petite Europe », qu'ils accusent d'être irrémédiablement vaticane. Ensuite, le désir passionné de retrouver l'unité allemande pour recouvrer ainsi les provinces protestantes et en majorité socialistes de l'Est.

On pense volontiers au Hanovre qu'il faudrait négocier avec la Russie puisque c'est elle qui tient la clé de cette unité ; les Russes ont d'ailleurs soigneusement entretenu cet espoir en tendant la main pendant longtemps aux protestants de leur zone dans le dessein évident d'empêcher l'Allemagne de « tomber à l'Ouest », en suscitant une puissante opposition au chancelier Adenauer.

LA visite de Berlin ne laisse pas d'être à la fois impressionnante, pittoresque et, par certains points, hallucinante.

L'accès de la ville par la seule route autorisée, l'autostrade de Helmstedt, dont il est défendu de s'écarter pour pénétrer dans le plat pays, sert de préface aux sensations qui vous attendent et rend manifeste le caractère artificiel de la vie de cette ancienne capitale, installée, en vertu des accords de Potsdam, comme une enclave au milieu d'un pays dont l'accès fut dès 1945 interdit à ses habitants aussi bien qu'aux forces alliées d'occupation.

Pratiquement, de l'immense chantier de ruines, deux villes ont surgi, séparées par une sorte de no man's land qui règne à l'endroit où s'élevait précisément le cœur du Berlin impérial : la ville communiste et la ville occidentale.

Théoriquement, la fiction du contrôle commun des quatre alliés demeure. Mais depuis 1945 les Alliés se sont divisés, et les vaincus aussi, forcés d'épouser leurs querelles... Des rapports nouveaux en sont sortis, source inépuisable d'incidents quotidiens.

Les problèmes que posent l'existence de Berlin et son statut spécial sont innombrables autant que délicats, surtout pour les Occidentaux et la République fédérale, obligés d'entretenir artificiellement la vie de leur secteur, privé de son arrière-pays naturel. Il faut tout apporter : des vivres pour plus de 2 millions d'habitants, les matières premières pour entretenir leur activité.

Berlin coûte très cher à l'Allemagne de l'Ouest. Mais c'est pour l'Occident un avant-poste de premier ordre, qui demeure le théâtre de sa plus grande victoire de propagande. Chaque jour, de deux mille à quatre mille personnes franchissent la limite des deux secteurs pour venir se réfugier à l'Ouest, ce qui présente aux autorités responsables une difficulté majeure.

Cet exode de population a des conséquences triples : il désorganise certes la vie économique des provinces agricoles qui subissent cette hémorragie, ce qui explique l'effroyable crise alimentaire de l'Allemagne de l'Est.

Mais il vide peu à peu d'Allemands la région entre l'Oder et l'Elbe, donnant ainsi au slavisme une nouvelle victoire.

Enfin, cet afflux permanent de population nouvelle accroît dangereusement la densité humaine de l'Allemagne de l'Ouest, déjà si forte et encore renforcée par les migrations massives de Germains fuyant, en 1944 et 1945, l'avance des armées soviétiques.

LA Bavière, au sud de l'Allemagne, forme, avec ses 70.000 kilomètres carrés et ses neuf millions d'habitants, un véritable petit Etat, dont le particularisme puise sa source à la fois dans son histoire, très individualisée, et dans une tradition catholique qui lui a toujours valu une place à part au sein de l'ancien Reich.

Certes, l'afflux de deux millions de réfugiés silésiens et sudètes, tous protestants, a légèrement modifié ce caractère, au point qu'aujourd'hui la prépondérance catholique n'est plus que de 62 %.

Mais la mentalité n'a point évolué radicalement pour autant, et si son particularisme ne constitue nullement une menace pour l'unité allemande, il n'en subsiste pas moins, très vivace.

A l'image du reste de l'Allemagne, la Bavière a opéré un remarquable redressement. L'agriculture y a gardé sa prédominance traditionnelle, mais l'industrie y est en progrès très nets.

La Bavière a déjà reconstruit plus d'appartements qu'elle n'en avait eu de détruits, soit deux cent vingt mille, presque autant que la France, mais il reste encore beaucoup à faire puisque la population s'est accrue de 20 %.

On construit, surtout à la périphérie des villes, d'immenses cités-jardins, qui d'ores et déjà donnent à Munich la superficie de Paris.

Avec son folklore particulier, sa foi religieuse très vive et son magnifique fond de décor alpin, la Bavière est l'une des régions les plus attachantes de l'Allemagne.

TELLE qu'elle est constituée aujourd'hui, repliée sur elle-même, mais ayant sauvegardé dans une diversité que nous venons de constater l'essentiel de ses forces vives, l'Allemagne fédérale est en proie à deux grandes catégories de problèmes, les uns politiques, la recherche de l'unité et la poursuite de l'intégration européenne — deux objectifs en partie antinomiques — les autres, économiques, qui ne sont pas les moins angoissants : retrouver un équilibre, indispensable à son existence, mais complètement désaxé par le dernier conflit.

Avant la guerre, l'Allemagne était la deuxième puissance économique du monde et tenait le troisième rang dans le commerce international. A elle seule, elle représentait 35 à 40 % du trafic intraeuropéen ; mais son désastre de 1945 la mettait soudain dans une situation catastrophique : toutes ses usines détruites ou fermées, son agriculture paralysée, sa main-d'œuvre dispersée, ses sources d'énergie en partie taries, son commerce complètement stoppé. Elle ne put vivre, au sens élémentaire du mot, que grâce aux secours des Alliés, anglais et surtout américains.

Peu à peu, l'Allemagne se remit au travail. Mais il apparut dès l'abord que sa structure était profondément bouleversée : elle était devenue un nouveau Japon, une nouvelle Angleterre, privée désormais des terres nourricières de l'Est.

Et, circonstance aggravante, elle se trouva très vite coupée par la conjoncture politique des régions complémentaires de la Mittel Europa. D'où son acharnement bien légitime à s'intégrer à l'Ouest, au sein d'un ensemble économique élargi, qui lui offre le ballon d'oxygène faute duquel elle est condamnée à périr.

L'aide américaine fut décisive dans son relèvement, aussi bien sous la forme de l'E. C. A. que du G. A. R. I. O. A. (Government and Relief in occupied areas).

Les progrès de son essor furent surtout décisifs après la réforme monétaire de 1948, qui opéra une véritable remise en ordre dans l'échelle des valeurs matérielles — prix et salaires — et jusque dans les esprits, désormais ouverts à l'initiative par la confiance que la stabilité monétaire retrouvée leur donnait dans l'avenir.

Son effort dépassait celui des autres pays européens. Le redressement de sa balance économique s'ensuivit : en 1949 le déficit atteignait 1.114 millions de dollars. En 1952, l'excédent était de 167 millions de dollars. Ainsi se trouvait reconstituée une réserve appréciable d'or et de devises en décembre 1952, alors qu'elle ne possédait encore rien en juin 1951.

Les budgets étaient en équilibre malgré les charges de Berlin, des réfugiés, des chômeurs, de l'occupation. Toute menace d'inflation était écartée, car l'accroissement de la circulation fiduciaire suivait — au lieu de précéder — celui de la production. Et les prix n'augmentaient pas de 2 % entre avril 1951 et décembre 1952.

Il y a certes à ce tableau quelques points noirs : le chômage touche encore 1.250.000 travailleurs, bien que le niveau de l'emploi (15.520.000) n'ait jamais été aussi élevé. Le marché des capitaux demeure très lent. Enfin la structure même de l'économie allemande ne laisse pas d'inquiéter ses dirigeants, pour le cas où certains débouchés se tariraient pour cause de récession générale.

Mais nous pouvons retenir dans l'ensemble que le relèvement de ce pays s'inscrit au rang des plus rapides que l'histoire ait enregistrés. Et ceci a rendu aux Allemands confiance en eux-mêmes ; c'était sans doute nécessaire. C'est incontestablement dangereux.

Il est à peu près impossible d'obtenir d'eux la reconnaissance d'une responsabilité collective dans les événements passés, ainsi que la condamnation brutale de l'hitlérisme, devant les horreurs duquel ils se voilent la face. Il est même, paraît-il, de mauvais goût d'essayer de le faire.

Ils ont, avec le temps qui efface le mauvais côté des choses et ne laisse en lumière que leur grandeur, conservé une pieuse pensée pour cette explosion de germanisme qui les conduisit à Bayonne et aux portes de Moscou, au cercle polaire et dans les sables de la Libye.

EST-CE à dire qu'ils souhaitent rééditer de pareils exploits ? Il ne le semble pas.

C'est un fait que si l'on demandait aujourd'hui aux Allemands s'ils désirent le réarmement de leur pays, ils répondraient non. Et qu'à tout prendre ils le préfèrent intégré que national. Nous ne pensons pas être contredits sur ce point par les élections de l'automne prochain. En tout cas, la décision avec laquelle le parlement a ratifié la C. E. D. prouve que nous avons incontestablement affaire à un pays qui sait ce qu'il veut.

Et si certains hésitent encore sur cette voie européenne, c'est parce qu'ils ont peur — nous l'avons vu — qu'elle contrarie la réalisation de l'unité.

Cette unité de leur pays demeure le vœu des Allemands. Il n'a rien en soi que de normal. Il ne semble pas cependant qu'ils envisagent, pour le moment du moins, une quelconque solution de force. Ils savent que seule la conjoncture mondiale pourra en décider. Et entre la résignation prudente du chancelier Adenauer et la résignation beaucoup plus impatiente de ses adversaires il y a surtout une nuance sentimentale, sinon la manifestation de l'éternelle distinction entre gouvernement et opposition. Mais les uns et les autres aspirent à la paix.

Nous dirons seulement pour conclure que l'Allemagne a opté sincèrement pour la formule d'intégration européenne. Mais ce serait une douce illusion de croire qu'elle l'a fait pour le culte de l'idée pure, comme nous serions encore, éternels idéalistes, capables de le faire nous-mêmes. Elle y voit certes le moyen d'établir une pacification définitive de l'Occident, qu'elle a si souvent troublé par ses initiatives guerrières, dont le solde lui est très dommageable en fin de compte. Et nous ne pouvons sur ce point-là que nous féliciter de son tardif et réaliste repentir. Mais elle y voit aussi le moyen de jouer plus efficacement son jeu propre.

Si nous sommes Européens, nous aussi, c'est que nous pensons en définitive que chacun y trouvera son compte. Mais un peuple averti en vaut deux. Et nous n'avons pas le droit d'ignorer en l'occurrence l'état d'esprit de notre principal partenaire.

Ainsi vont les rapports franco-allemands, vers de nouveaux destins. Souhaitons-les d'abord pacifiques.

★ DEPUIS LES ÉMEUTES DE **BERLIN**

POUR LA PREMIERE FOIS à l'Est, il y a quelques semaines, les ouvriers de Berlin se sont dressés, en masse et violemment, contre le régime d'oppression imposé par les dirigeants communistes.

LES ÉLECTIONS ALLEMANDES ONT PRIS UNE IMPORTANCE MONDIALE
VOICI LES HOMMES QUI VONT DIRIGER L'ALLEMAGNE

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
RENÉ BRANELLEC

UNE longue bâtisse de style moderne, en bordure du Rhin. A plus d'un kilomètre en aval s'élèvent les clochers d'une honnête ville provinciale, Bonn.

Le bâtiment est celui du Bundestag, où vont prendre place bientôt les quatre cent quatre-vingt-quatre députés qui remplaceront les quatre cent vingt et un de l'actuelle Chambre fédérale. Si l'on excepte le sinistre intermède hitlérien, la République de Bonn a pris la suite de la République de Weimar. Weimar est une ville de cinquante mille habitants, Bonn en compte une centaine de mille. Les Républiques allemandes sont modestes. Les Allemands, eux, ne le sont pas toujours.

« Nous n'allons pas seulement, m'a dit l'un d'eux, élire nos députés le 6 septembre. Nous orienterons en même temps la politique européenne et mondiale. »

Ce jugement ambitieux contient une bonne part de vérité. Depuis les émeutes de Berlin, Washington attend les élections allemandes pour définir son attitude à l'égard de l'Europe et, par contre-coup, sa stratégie dans le monde. Pourquoi cette consultation est-elle si importante ? Quels sont les partis et les hommes en présence ?

L'ART DU CHANCELIER

GRAND, la taille droite en dépit de ses soixante-dix-sept ans, le regard aigu dans un visage glabre de clergyman, le chancelier Adenauer, chef de la C. U. D. (Union chrétienne-démocrate), qui compte le plus de députés, domine le panorama politique de la République fédérale. L'ancien bourgmestre de Cologne s'est révélé en quelques années l'un des meilleurs hommes d'Etat d'Occident. Européen authentique, de surcroît.

Rhénan de bonne souche bourgeoise, cultivé et profondément catholique, il devait, par nature, s'opposer à la brutalité primaire du nazisme. La Gestapo tenta vainement de se défaire de ce témoin ironique et gênant. Sa réputation d'intégrité, le respect qui l'entourait, ses liens de parenté avec d'anciennes et puissantes familles le protégèrent contre tous les pièges. Au lendemain de la guerre, dans une Allemagne séparée des provinces de l'Est, qui avaient, pendant un siècle, fourni la plupart de ses éléments dirigeants au pays, sans que celui-ci ni l'Europe eussent à s'en féliciter, la vallée du Rhin apparaissait, avec sa puissance industrielle, l'esprit délié de ses habitants, leur goût, plus vif que dans les autres régions, pour les institutions démocratiques, comme la base du nouvel Etat qu'il s'agissait d'édifier. Et il était d'autant plus normal que Cologne, capitale intellectuelle et religieuse de Rhénanie, fournît l'architecte de cette Allemagne de l'année zéro qu'elle avait à sa tête une personnalité remarquable, autour de laquelle se fît une quasi-unanimité.

Doué d'une intelligence apte aux vastes constructions, formé dans l'étude et la pratique du droit, Adenauer a tiré les enseignements de l'échec de la République de Weimar. Elle s'était écroulée dans l'impuissance, et sa chute n'avait guère affecté la masse des Allemands, déçus de ne plus trouver une voie, où qu'elle allât, qui leur fût tracée d'avance par une main ferme dont il n'y eût pas à discuter les actes. Adenauer a fait voter une constitution qui interdit tout renversement du gouvernement, à moins que la coalition qui a refusé à l'exécutif sa confiance ne puisse former une majorité gouvernementale solide. Le résultat est celui que l'on connaît : une Allemagne qui s'est relevée avec une rapidité extraordinaire, grâce à une politique dont la stabilité et la continuité sont exceptionnelles dans les pays démocratiques libres.

L'ASSOCIATION FAMILIALE

L'ALLEMAGNE, m'a dit un social-démocrate, est dirigée par une association familiale. Les vrais conseillers d'Adenauer sont le cardinal Frings, le docteur Pferdmenges et le haut commissaire américain Mac Cloy, qui lui sont tous apparentés, de façon plus ou moins directe. »

Il convient de faire la part de l'exagération dans ce propos. Le cardinal est l'héritier spirituel des princes de l'Eglise qui se succédèrent à Cologne. L'archevêque de cette ville était l'un des trois électeurs ecclésiastiques qui, avec les quatre électeurs laïques, désignaient l'empereur d'Allemagne. Il était en outre archi-chancelier de l'Empire en Italie et le demeura

LE PROFESSEUR HEUSS, né le 31 janvier 1884, est président de la République fédérale depuis le 12 septembre 1949.

ADENAUER, né le 6 janvier 1876, est le chef de la C. D. U. et chancelier de la République fédérale depuis le 15 septembre 1949.

JACOB KAISER, né le 8 février 1888 ; cofondateur du parti chrétien démocrate, est ministre fédéral pour les questions allemandes.

ALTMEIER est inscrit au groupe chrétien démocrate ; il est président du Conseil de l'Etat de Rhénanie-Palatinat.

ZINN, ministre président de l'Etat de Hesse, appartient au groupe social-démocrate, dont Ollenhauer est actuellement le leader.

LUKASCHEK a une lourde tâche : il doit résoudre les problèmes que pose chaque jour l'arrivée des réfugiés en zone occidentale.

NIKLAS, ministre fédéral, est chargé des trois importants secteurs du Ravitaillement, de l'Agriculture et des Forêts.

DEHLER, né le 14 décembre 1897, est inscrit au parti libéral. Docteur en droit, il est devenu ministre fédéral de la Justice.

FRITZ NEUMAYER est ministre de la Reconstruction. Il poursuit activement la réparation des dommages de guerre.

jusqu'à la disparition du Saint-Empire romain germanique. Le cardinal Frings est donc un personnage considérable du catholicisme, et pour le catholique militant qu'est Adenauer ses conseils ont un poids que renforce la parenté. On accuse Adenauer d'être ultramontain. C'est le reproche que les protestants allemands font couramment aux catholiques. D'où les attaques du S. P. D. (parti des sociaux-démocrates) contre « l'Europe vaticane » que forme la communauté des six pays membres du plan Schuman, communauté dont Adenauer est le plus ardent défenseur et qu'ont faite les démocrates-chrétiens de France, d'Allemagne et d'Italie.

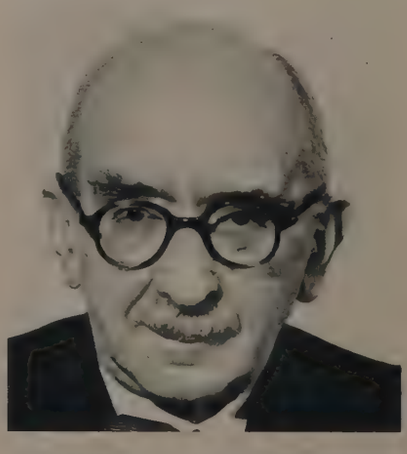
Le docteur Pferdmenges est un banquier de Cologne. Son établissement est modeste, mais ses attaches avec des banques étrangères lui valent une excellente réputation. Pferdmenges fuit la publicité. Membre du conseil d'administration des « Vereinigte Stahlwerke », l'ex-trust sidérurgique de la Ruhr, il est au courant des besoins, des difficultés, des appétits de l'industrie lourde, que le chancelier lui-même n'ignore pas, pour avoir été naguère le conseil juridique de grosses entreprises métallurgiques. Par le docteur Pferdmenges, Adenauer peut avoir une vue actuelle des affaires, des perspectives du marché, de la situation plus ou moins favorable de telle ou telle branche d'industrie, de ses besoins financiers, etc. Le banquier apporte, en somme, à l'homme d'Etat le bénéfice d'informations passées au crible de son expérience, avec le maximum de désintéressement et de sûreté. Mais Pferdmenges ne jouit pas d'un monopole. Le docteur Abst, président de la Banque pour la Reconstruction, est un des experts les plus écoutés du gouvernement fédéral et Vocke, directeur de la Banque des Pays allemands, qui correspond un peu à notre Banque de France, a également son mot à dire.

LE FLIRT AMERICAIN

PRÉSENTER Mac Cloy comme l'un des inspirateurs de la politique du chancelier est plus perfide. Il existe, par les femmes, une lointaine parenté entre l'ambassadeur américain et Adenauer. Les deux hommes ont l'un pour l'autre une estime qu'ils ne se donnent pas la peine de masquer. En déduire que Mac Cloy influence Adenauer ou Adenauer, Mac Cloy est hypothétique. Il est vrai que le chancelier cherche l'appui américain. Lorsque la France, en particulier, a donné, en écartant Robert Schuman des Affaires étrangères, des signes de méfiance à l'égard d'une politique européenne que la Maison Blanche voyait d'un très bon œil, Adenauer est allé à Washington affirmer que sa foi en l'Europe restait intacte et qu'il poursuivrait sans désemparer dans la voie de l'intégration. Il a ainsi marqué un point. Le président Eisenhower vient de lui rendre sa politesse en lui écrivant que, pour les Etats-Unis, l'intégration européenne et la réunification de l'Allemagne, loin d'être contradictoires, sont en quelque sorte complémentaires.

Les sociaux-démocrates ont protesté contre cette « manœuvre électorale » doublée d'une ingérence dans les affaires intérieures allemandes. Mais ce qui eût en effet indisposé l'opinion française a un

LE PROFESSEUR HALLSTEIN est un démocrate de carrière. Il assume les fonctions de secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.



SCHAEFFER, né le 12 mai 1888, appartient au parti chrétien social. Fonctionnaire de carrière, il est ministre fédéral des Finances.

EHLERS, né le 1er octobre 1904, est inscrit au parti chrétien démocrate. Fonctionnaire de carrière, il est président du Bundestag.

VON BRENTANO est né le 20 juin 1904. Cet avocat est président du groupe démocrate qui siège au Bundestag.

BLUCHER, banquier, est membre du parti libéral, vice-chancelier et ministre fédéral pour le plan Marshall depuis septembre 1949.

SEEBOHN, né le 4 août 1903, est membre du parti allemand. Ingénieur, il occupe les fonctions de ministre fédéral des Transports.

retentissement tout différent en Allemagne, où la susceptibilité nationale n'a jamais été très vive et s'efface devant les nécessités pratiques.

L'Allemagne 1953 éprouve une véritable faim de capitaux. Où les chercher sinon aux Etats-Unis ? Et l'on a suivi ici avec intérêt le voyage de M. Monnet en Amérique, car c'est en définitive par le biais de la Haute Autorité de la Communauté charbon-acier que les mines et la métallurgie allemandes peuvent obtenir les investissements qui favoriseront son expansion.

LE SORCIER DU « MIRACLE » ALLEMAND

Le chancelier, pour réaliser celle-ci, a trouvé au sein de la C. D. U. un bon collaborateur en la personne du professeur Ehrard, ministre de l'Economie. C'est un petit gros homme, jovial, qui défend sa politique avec une vigueur ne connaissant point d'obstacles, pas même celui, assez redoutable, que présente Mac Cloy. Bien que Bavarois, le professeur Ehrard appartient plutôt à l'aile droite de la C. D. U. et bénéficie de la sympathie des milieux industriels. Les trois grandes organisations patronales, la puissante Fédération de l'industrie, dirigée par Fritz Berg, l'Union fédérale des associations patronales, de Raimund, et la Fédération des Chambres de commerce et d'industrie, où l'on retrouve Fritz Berg, donnent leur appui au ministre. Celui-ci est au reste un dynamique partisan du libre-échangisme et un ennemi déclaré de l'ingérence de l'Etat en matière économique. Son opiniâtreté et son optimisme ont eu raison, dès 1950, des contraintes imposées par les gouvernements militaires alliés. En 1951 il parut avoir perdu la partie : le déficit allemand à l'Union européenne des paiements ne cessait de croître. Moins d'un an après la situation était complètement redressée.

Un des objectifs du ministre est la convertibilité des monnaies, car l'Allemagne, largement créditrice en Europe, a un gros déficit dans la zone dollar. Le « professeur » Ehrard — son titre est fantaisiste, ce qui n'empêche pas son talent d'être réel — croit à la vertu de l'unification européenne, non sous la forme d'intégrations partielles successives, mais sous celle d'une communauté dont les membres auraient le courage de ne pas se réserver de « chasses gardées », et il est évident que le jovial ministre vise, outre les multiples secteurs de l'industrie et de l'agriculture, non encore touchés par la grâce unifiante, les territoires africains belges et français.

Il est audacieux. « Je reste convaincu, a-t-il déclaré, que le

LES PROCHAINES ELECTIONS marqueront-elles une étape décisive vers la suppression du rideau de fer et la réunification ? C'est le vœu des sociaux-démocrates et c'est un des arguments majeurs de leur campagne électorale.

prix de l'acier doit être déterminé *suivant la conjoncture et non suivant le prix de revient et les besoins d'investissement...* Rien ne sert de travailler à 60 % de sa capacité avec des prix élevés. » Ce n'est pas forcer sa pensée d'en conclure : l'industrie doit marcher à 100 %, même et surtout en période de basse conjoncture. De cette façon, elle abaissera ses prix de revient et battra les concurrents internationaux qui n'auront pas surmonté la peur de la surproduction et de l'effondrement des cours. Conception terriblement aventurée. Elle s'apparente au tout ou rien et s'oppose à la sagesse petite-bourgeoise française, qui vit à demi repliée sur elle-même, dans la perpétuelle attente de la crise.

« Les Allemands, m'a fait remarquer un Français d'Allemagne, l'escomptent eux aussi... pour en tirer profit. Leur génie commercial s'exalte dans l'atmosphère d'une crise. Quand il n'y en a point à l'horizon, ils la provoquent. »

LES HASARDS DE LA GUERRE ET DES VOYAGES

Sous le grossissement de la boutade, il y a là une vérité qu'illustrent maints exemples. Dans tous les domaines et singulièrement dans la politique. On discutera encore longtemps sur les causes des émeutes de Berlin. La pénurie alimentaire en zone soviétique, la haine à l'égard d'un régime exécré, la volonté de s'affirmer Allemand, tout cela a joué sans doute. Mais le fait essentiel, c'est la création d'un état de crise, succédant à point nommé à une crise coréenne en voie d'apaisement. En mars 1950, plusieurs mois avant le déclenchement de la guerre de Corée, la sidérurgie allemande commençait à pousser au maximum sa production, alors que dans tous les autres pays les hauts fourneaux marchaient à cadence réduite. En juin 1953, tandis que l'industrie lourde de tous les pays se mettait en position de prudente expectative, celle de la Ruhr fonctionnait à plein.

Il serait absurde d'en déduire que les aciéristes allemands sont les responsables du conflit de Corée et que leurs hommes de main ont fomenté les troubles de la zone soviétique d'Allemagne. Je me borne à signaler des concomitances. Elles marquent à tout le moins le « flair » des industriels rhénans.

Ce merveilleux pressentiment, ils ne le prennent pas derrière leurs bureaux directoriaux.

Ce que l'on considérerait volontiers en France comme une sorte de manie ambulatoire les conduit de Dusseldorf à Detroit, au Caire, à Casablanca, à Dakar, à Tel-Aviv, à Sydney, à Tokio, à Bangkok, à Djakarta, à Bombay, à Pékin et Dieu sait où. Ces voyages ne leur permettent pas seulement de donner une impulsion énergique à leurs services commerciaux. Grâce aux contacts directs qu'ils établissent, ils recueillent une foule d'informations concrètes nourrissant une vue d'ensemble sur l'évolution probable de la conjoncture. Ils possèdent leur propre réseau de renseignements dans la plupart des démocraties populaires et s'attachent à détecter les « impondérables » qui, insignifiants en période normale, ont souvent une importance décisive dans les moments de trouble.

LE PRAGMATISME ALLEMAND

Les interférences du politique et de l'économique choquent en France. Elles sont constantes en Allemagne, où elles sont jugées sans défaveur. L'Allemand est un *homo economicus* type, ce qui le rapproche de l'Américain. Pour lui, la primauté de l'économie est indiscutable. Une bonne politique est celle qui lui donne la possibilité de produire davantage et d'exporter plus de produits.

Dans les journaux, les informations et les articles de pure politique sont généralement pauvres. En revanche, l'exposé et la discussion des problèmes économiques, avec les statistiques et tous détails aptes à les clarifier, sont incomparablement supérieurs à ce que l'on trouve d'analogue dans notre presse.

Comme il y a interaction de l'économique et du social, on accorde en Allemagne beaucoup plus d'attention réelle qu'en France aux problèmes sociaux, tant du côté des patrons qu'au sein du gouvernement et chez les ouvriers.

Le nouveau mouvement syndical allemand, sous l'influence d'hommes comme Fritz Tarnow, Hans Böckler et August Schmidt, a résolument abandonné aussi bien les utopistes annonçant l'installation imminente d'un paradis syndicaliste sur terre que les marxistes purs. Partisans, par exemple, de la nationalisation des industries-clés, les syndicalistes luttent pour l'obtenir. Mais, en attendant les conditions favorables à la réalisation de cette idée, ils travaillent au maximum dans le cadre existant.

WALTER FREYTAG ET SES SIX MILLIONS D'ELECTEURS

Avec ses six millions de membres, on imagine la force électorale du D. G. B., syndicat unique d'Allemagne fédérale, présidé par Walter Freytag, surnommé le « bull » (taureau). Son âpreté dans la défense des revendications syndicales lui a valu ce titre. Cet homme simple, d'esprit clair, connaissant à fond le syndicalisme, dont il est un militant depuis 1907, était inscrit au parti social-démocrate dès 1908. C'est dire que, pour lui, les deux vont de pair. Mais il a été élu président du D. G. B. en remplacement de Fette, auquel on reprochait son sectarisme politique, l'instabilité et l'obscurité de sa pensée. L'ancien ouvrier tourneur qu'est Freytag est net énergique; il sait ce qu'il veut et ce qu'il peut. Il juge que la grève est une arme trop redoutable pour que l'on en mésuse. Il a impitoyablement éliminé du syndicat un chef syndicaliste responsable du seul arrêt de travail qui se soit produit depuis quatre ans dans la Ruhr. Et Freytag, se souvenant des motifs de son élection, s'est interdit de subordonner le D. G. B. à quelque parti que ce soit, afin de ne pas gêner son épanouissement.

LES BRITANNIQUES ONT FOURNI UNE ARME AUX ALLEMANDS

Est-ce à dire qu'il ne jouera aucun rôle dans la consultation de septembre ? Certainement pas. Freytag obligera les différents partis à une surenchère pour gagner les voix de ses adhérents, et il est fort douteux que même une victoire sensationnelle des libéraux modifierait le régime de la cogestion, caractéristique dominante de la nouvelle armature économique et sociale.

Ce fut une ordonnance britannique qui réalisa, en 1947, le premier type de cogestion. Dans les entreprises métallurgiques de leur zone, issues de la loi alliée sur la décartellisation, les Britanniques, s'inspirant des vœux ouvriers, instaurèrent des conseils de contrôle comprenant un nombre égal de délégués patronaux et syndicaux, ainsi qu'un poste de directeur social. Ce n'était là qu'une organisation provisoire fondée sur les prérogatives de l'occupant. Une réglementation définitive ne pouvait s'établir qu'en conformité du droit allemand. Or celui-ci excluait les conseils de contrôle, tels au moins qu'ils étaient composés. Mais, quand il fut question d'« aménager » la réforme, les ouvriers du fer et de l'acier protestèrent en masse. Les mineurs, qui ne bénéficiaient pas encore de la cogestion, se joignirent aux métallurgistes. L'agitation fut si grande que, sur l'intervention du chancelier, le Parlement se décida à voter, en 1951, la loi de cogestion en faveur du personnel de la métallurgie et des mines. Tout dernièrement, les textes étendant la cogestion à l'ensemble des industries et des commerces ont été adoptés par le Bundestag, en sorte qu'il s'agit aujourd'hui d'une véritable institution nationale.

PLUS UN MOT SUR LA LUTTE DES CLASSES

Le conseil de contrôle remplit, en gros, les fonctions autrefois dévolues au conseil d'administration. L'organe exécutif est le conseil de direction, ou « Vorstand », qui comprend un directeur technique, un directeur commercial et un directeur social. C'est ce dernier qui représente, à l'instance de l'exécutif, les ouvriers. Les trois directeurs agissent collégialement et sont collectivement responsables devant le conseil de contrôle.

LES DEUX GRANDS RIVAUX : le chancelier Adenauer (à gauche) a derrière lui le bloc puissant des chrétiens démocrates ; Ollenhauer, plus jeune de quelque quinze ans, a succédé à Kurt Schumacher à la tête des sociaux-démocrates, adversaires de la politique du chancelier et partisans de la réunification allemande.

LES ANCIENS NAZIS, dont plusieurs partis allemands se disputent l'audience en vue des élections prochaines, redressent la tête. A Hanovre, ils ont revendiqué pour les S.S. détenus par les Anglais les mêmes compensations que celles accordées aux juifs et aux autres échappés des bagnes hitlériens.

Aucun n'a le pas sur l'autre. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : la cogestion se développe dans un climat de travail ardent, de redressement économique, d'expansion, celle-ci étant une « nécessité inéluctable », selon le mot du vice-chancelier Blücher. La cogestion est à coup sûr une conquête ouvrière ; mais elle apparaît plus encore comme l'aboutissement d'un effort pour faire coopérer, en vue d'une plus grande efficacité, les deux partenaires sociaux. Et c'est indéniablement une réussite. Dans les réunions électorales, on entend parler de maisons à construire, de tonnes d'acier ou de charbon à produire. Pas un mot sur la lutte des classes.

L'Allemand cherche à régler ses problèmes non sur le plan des entités et des grands principes, mais sur celui de l'entreprise où il travaille. Au cours de la célébration du centenaire de l'usine de Dortmund-Hörde, il y eut deux heures de discours. On n'y prononça pas une fois le mot « Allemagne » ; en revanche, le mot « das Werk » (le travail) revenait comme un leitmotiv.

La cogestion a considérablement atténué les tensions sociales. En ce qui concerne la productivité, en octobre 1952, chaque grande usine de la Ruhr a battu tous ses records de production, y compris ceux réalisés sous la férule de Hitler et sous la pression de la guerre, bien que le matériel soit aujourd'hui en bien plus mauvais état qu'alors.

Une chose est certaine : il n'y a aucun signe sérieux pouvant faire croire à un mouvement de mécontentement ouvrier lors des élections.

WALDEMAR KRAFT ET LES NEUF MILLIONS DE REFUGIES

Il y a pourtant un gros problème social en Allemagne fédérale, celui que pose le reclassement des neuf millions de réfugiés de l'Est. Et il est si réel qu'un homme a bâti sur lui sa fortune politique : Waldemar Kraft, ministre des Finances du Schleswig-Holstein et fondateur du bloc des réfugiés et spoliés (B. H. E.). C'est une étrange personnalité. L'excellent observateur suisse Alleman le définit comme un « opportuniste à principes ». Il opère surtout dans le Nord, où se trouve le plus fort contingent de réfugiés. Sa propagande n'est aucunement incendiaire. Il ne cherche pas à attiser les rancœurs, ce qui serait bien facile. Il veut seulement obtenir pour les réfugiés le maximum d'avantages pratiques. Solidement installé sur ce terrain, il mène une politique d'alliances qui va de l'extrême droite nationaliste et nazie aux sociaux-démocrates. S'il n'a point tenté de rapprochement avec les communistes, c'est que leur influence est quasi nulle... et que les réfugiés les considèrent en outre comme l'incarnation la plus proche du Malin. Kraft est, dans la compétition électorale, l'un des concurrents les plus redoutables et l'on s'attend à le voir revenir au Bundestag avec un groupe important (il compte actuellement quatorze députés), qui lui permettra de briguer un ou deux postes ministériels dans le futur gouvernement.

LE SUCCES REVELATEUR DE FRITZ DORLS

Que Kraft soit un ancien nazi ne lui confère pas une grande originalité : le Bundestag et l'administration sont truffés de personnages qui ont vaillamment soutenu Hitler. Et si l'Allemagne de l'Ouest et du Sud est gagnée à la démocratie, il n'en va pas de même dans le Nord. Le succès foudroyant d'un Fritz Dorls en témoigna éloquemment en 1950.

Dorls, qui avait milité dans les Jeunesses hitlériennes, se glissa dans les rangs de la C. D. U. après la défaite. Habile, séduisant, il se mit bientôt en devoir de diviser le parti qui l'avait accueilli pour reconstituer souterrainement des réseaux d'ex-nazis. En 1950, il dévoile ses batteries, fonde le Parti socialiste du Reich (S. R. P.), qui assume ouvertement la succession du N. S. D. A. P. Il utilise le général Otto Remer, ancien chef d'état-major de la Wehrmacht, comme porte-drapeau. En quelques réunions, il attire ainsi à lui 8 à 10 % des électeurs ! Il a montré sa force, cela lui suffit. En 1951, sentant venir les foudres du tribunal fédéral, il dissout lui-même le S. R. P. Mais l'alerte a été chaude ! Et chaque parti s'efforce à tirer les leçons de l'aventure.

ON SE DISPUTE LES ELECTEURS NAZIS

Certes, nul ne s'était dissimulé la puissance des anciens nazis. Dès la fin de la guerre, le frénétique leader de la Sozial-Demokratie, Kurt Schumacher, avait compris que c'étaient eux, en définitive, dont le ralliement à telle ou telle formation lui donnerait son poids, mesurerait son influence, la porterait au pouvoir.

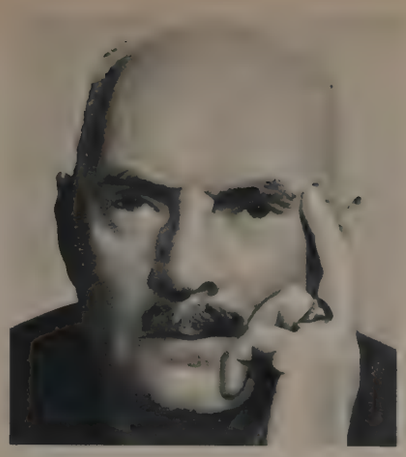
C'était une position réaliste. Elle a fait dire, en France et en Grande-Bretagne, que Schumacher était plus hitlérien que Hitler lui-même. La violence de ses discours, la passion qu'il provoquait dans ses auditoires rappelaient l'atmosphère d'hypnose qu'entretenait dans les foules allemandes le maître des Chemises brunes. Le tempérament de Schumacher, brûlé par la fièvre, dévoré de douleurs physiques, l'entraînait naturellement dans cette voie et il y était encore poussé par le sentiment mystique d'une mission. Il avait la certitude que l'échec de la Sozial-Demokratie, dans l'entre-deux-guerres, avait eu pour raison profonde la méconnaissance des courants nationalistes, l'estimation erronée de leur valeur réelle. Il ne voulait pas non plus que la Sozial-Demokratie s'identifiât à une notion étroite du marxisme. En un mot, il cherchait à élargir la clientèle du S. P. D. du côté de la bourgeoisie nationaliste en s'appuyant sur les protestants du Nord et de l'Est. Il s'en fallut de peu que cette tactique ne réussît; il s'en fallut d'un homme, Adenauer.

OTTO NUSCHKE est vice-président du Conseil d'Allemagne orientale et leader du parti chrétien démocrate de zone soviétique.

NIEMŒLLER, qui avait lutté contre Hitler, sympathise depuis 1945 avec le régime d'Allemagne orientale sous contrôle soviétique.

LE CARDINAL FRINGS, archevêque de Cologne, doit son influence au fait qu'il est à la tête des catholiques de l'Ouest.

SEMIONOV remplace depuis juin le général Tchouikov dans ses fonctions diplomatiques comme haut commissaire soviétique à Berlin.



LEHR, membre du parti chrétien démocrate, a pris part à la résistance contre Hitler. Il est ministre fédéral de l'Intérieur.

LE GENERAL TCHOUIKOV a été relevé par Moscou de toutes ses fonctions en Allemagne de l'Est après les émeutes de Berlin.

En évitant que la C. D. U. ne fût assimilée à un parti purement catholique, en s'assurant le concours de protestants d'envergure comme Ehlers, actuel président du Bundestag, le chancelier a su parer les attaques du redoutable Schumacher. Il ne l'a pas fait sans difficultés. Lorsque commença à se discuter le réarmement de l'Allemagne, le slogan socialiste « ohne uns » (sans nous) fit des ravages sur la droite et sur la gauche de la C. D. U. Un des leaders protestants, Gustav Heinemann, de l'Eglise confessante, quitta bruyamment la C. D. U. pour se ranger sous la bannière neutraliste du pasteur Niemöller et de frau Helen Wessel, ancienne présidente du « Zentrum ». Seule, l'autorité d'Adenauer eut raison de la débâcle qui menaça à ce moment le grand parti chrétien.

Mais la position du chancelier était singulièrement plus délicate que celle de Schumacher à l'égard des anciens hitlériens. Bien sûr, les choses ne se passaient pas en Allemagne comme elle se fussent déroulées en France. Le clergé allemand, dispensateur de certificats de « bonne vie et mœurs », put recruter fort tranquillement bon nombre de petits, voire de moyens nazis, dont les états de service au lendemain de la guerre brillaient d'un fâcheux éclat. Le pardon de l'Eglise venait le ternir fort à propos, moyennant les assurances d'un repentir chrétien au sein de la C. D. U. Cependant, il ne faut pas croire que ces pénitents blanchis forment le fond de la C. D. U. Celle-ci n'a guère prélevé que sa dîme. D'autres partis y ont trouvé meilleure mesure.

L'AFFAIRE NAUMANN ET L'ATTITUDE DE MIDDELHAUVE

Ici sont entrés en jeu, plus vigoureusement, les libéraux, le Parti allemand et le Bloc des réfugiés de Kraft, dont la clientèle comprend bon nombre de nazis de l'Est et du Nord, terres d'élection pour l'hitlérisme.

Le cas des libéraux est à la fois le plus éclatant et le plus mal connu. Lorsque la police britannique arrêta, il y a quelques mois, Naumann, ancien adjoint de Goebbels, et que l'on eut la révélation des liens existant entre ce nazi, point du tout disposé à battre sa coulpe, et les libéraux de droite, il y eut une certaine émotion à Bonn et dans les chancelleries occidentales.

L'aspect comique de l'aventure résidait en ceci que les Britanniques avaient eu surtout le dessein d'établir la collusion de Naumann et de son groupe avec les instructeurs allemands recrutés par le général Naguib, en Egypte. Ils souhaitaient d'alerter l'opinion américaine en lui démontrant que l'affaire égyptienne avait des tenants et aboutissants suspects. Ce fut à cet égard un échec.

En ce qui concerne les élections allemandes, il n'est pas non plus prouvé que l'arrestation de Naumann desserve finalement les libéraux.

A peine les Britanniques s'étaient-ils dessaisis de Werner Naumann et des cinq autres conspirateurs au profit de la justice allemande (en mars dernier) que la Cour fédérale suprême remettait successivement en liberté provisoire d'abord quatre des inculpés, puis Werner Naumann lui-même et son principal complice, Friedrich Karl Bornemann, ancien chef de la Jeunesse hitlérienne. Entre temps, les libéraux, dont l'attitude avait été au début fort embarrassée — un comité d'honneur, comprenant un certain Onnen, député au Bundestag et nazi des premiers jours, avait proposé l'expulsion du parti libéral de l'un de ses membres les plus compromis, l'ancien diplomate Achenbach — les libéraux avaient proclamé, au dernier congrès de Lubeck, qu'ils se sentaient l'âme en paix. Et Middelhauve, président de la toute-puissante fédération rhénano-westphalienne, après avoir pris le vent, avait couvert Achenbach, bien que celui-ci eût volé au secours de Naumann. Les libéraux de la tendance sociale, que préside Reinhold Maier, s'étaient cabrés à l'origine. Le président de la République fédérale, Theodor Heuss, représentant le plus distingué de la tendance sociale, n'avait probablement pas été étranger à la réaction contre la droite.

Mais les élections sont désormais toutes proches. Mais Middelhauve est le vrai grand animateur du parti libéral. Mais la fédération rhénano-westphalienne, qu'il dirige avec habileté, recueille... et redistribue les trois quarts des fonds de propagande du parti. Mais les anciens et néo-nazis continuent de former une masse d'électeurs qu'il serait inopportun d'indisposer. Mais le Parti allemand, le Bloc des réfugiés et — qui sait — le S. P. D. lui-même, à l'occasion, sont tout prêts à exploiter à leur profit le mécontentement des ex-nazis... Bref, Naumann et Bornemann ont été mis dans le cas d'aller chanter les louanges de leurs bienfaiteurs.

LES PERPLEXITES DES ALLEMANDS DE L'OUEST DEVANT LA REUNIFICATION

Il n'est pas du tout sûr qu'ils le fassent, au reste.

Les émeutes de la zone soviétique d'Allemagne ont transformé le paysage électoral. Elles ont placé le chancelier et ses amis (?) de la coalition gouvernementale, libéraux et Parti allemand, en posture malaisée. Nonobstant la lettre du président Eisenhower, j'ai pu constater les perplexités de maints Allemands. La mise en berne des drapeaux, en République fédérale, leur paraît une médiocre réponse à l'héroïque détermination de leurs frères de l'Est de refaire l'unité allemande. Ils savent que le chancelier n'a qu'un désir modéré de brusquer une réunification qui comporte tant de menaces pour son pays. Que l'Allemagne de l'Est rejoigne celle de l'Ouest et c'en est fait de l'actuel équilibre entre les catholiques et les protestants : ceux-ci forment à l'Est une majorité écrasante (80 %). Imagine-t-on, d'autre part, les innombrables problèmes que soulèvera l'ajuste-

LE BUNDESHAUS, siège du parlement de Bonn, où se réuniront les quatre cent quatre-vingt-quatre députés qui seront désignés aux prochaines élections.

ment de deux systèmes économiques et sociaux aussi éloignés l'un de l'autre que peuvent l'être ceux de la République fédérale et de la zone soviétique ? Lorsqu'il s'agira de coordonner — sinon d'unifier, ce que permettra peut-être d'éviter la structure fédérale — une économie libérale et une économie entièrement dirigée, on se heurtera à maintes difficultés pratiques. En 1952, les industries nationalisées de l'Allemagne de l'Est ont assuré 50 % de la production industrielle totale. Les industries socialisées (Volkseigene Betriebe) contrôlent la majorité des industries-clés. Les cinq banques d'Etat nationalisées détiennent 75 % des avoirs bancaires. 400.000 ouvriers travaillent dans d'autres entreprises, qui ont été russifiées. Les grandes propriétés agricoles des Junkers sont collectivisées. Cela laisse des traces.

Quelle sera la réaction des masses ouvrières de l'Est devant un régime économique occidental déjà en partie oublié ? Elles auront connu les excès inhumains du système soviétique, les absurdités de la planification à outrance, les bévues des « bureaux », les privilèges exorbitants de l'administration et des favoris du « parti », les prélèvements massifs des Russes. On peut donc penser qu'elles seront immunisées contre le virus bolchévique. Mais elles le seront aussi contre l'ancien conservatisme bourgeois. Elles peuvent constituer dès lors les éléments marchants d'une nouvelle révolution dont les principes s'inspireraient sans doute bien plus de l'action yougoslave que du libéralisme américain.

LES FUTURS GOUVERNEMENTS POSSIBLES

OLLENHAUER, successeur de Schumacher comme chef des sociaux-démocrates place tous ses espoirs dans une prochaine réunification. Cette perspective convient au S. P. D., qui n'a pas de chance d'accéder au pouvoir avant qu'elle se réalise. Sans avoir une personnalité aussi forte que son tyrannique prédécesseur, Ollenhauer n'en est pas moins très habile. Il ne paraît cependant pas de taille à « désintégrer » la C.D.U. Les chrétiens-démocrates enregistreront probablement un léger recul tandis que le S. P. D. consolidera ses positions aux dépens des communistes et de la C. D. U. Les libéraux gagneront quelques sièges, le Parti allemand aura du mal à conserver tous les siens et Kraft recueillera le bénéfice de son efficacité. Au total, il n'y aura pas de modifications essentielles, car le seul parti qui souhaite, dans la sincérité de son cœur, une prompte réunification, le S. P. D., ne semble pas en mesure de grouper les éléments d'une coalition gouvernementale.

L'hypothèse première est celle d'une reconduction de l'actuelle majorité chrétienne-démocrate-libérale-Parti allemand, à laquelle pourraient s'adjoindre les députés du Bloc des réfugiés. Dans la suite de la législature, il ne serait pas impossible qu'on assistât à un renversement de majorité, libéraux, socialistes et réfugiés formant masse contre la C. D. U. à la faveur d'une faillite de la politique européenne — en partie amorcée, en France, par le départ de Robert Schuman du ministère des Affaires étrangères et, en Italie, par la chute du premier cabinet de Gasperi. Si enfin, par suite d'une subtile manœuvre soviétique, la réunification de l'Allemagne se réalisait, ce serait, au contraire, à une coalition de l'aile gauche chrétienne-démocrate (sans Adenauer) et des socialistes qu'il faudrait s'attendre. En toute occurrence, les quatre années qui viennent seront décisives pour l'Allemagne et pour l'Europe.

RÉPARTITION ACTUELLE DES SIÈGES AU BUNDESTAG

Coalition gouvernementale :		
C. D. U. et S. C. U. (Chrétiens-démocrates)	151	
F. D. P. (Libéraux)	55	
D. P. (Parti allemand)	25	
	231	231
Opposition :		
S. D. P. (Sociaux-démocrates)	139	
Union fédérale et Parti du centre	21	
Communistes	14	
Indépendants	16	
	190	190
Total des sièges :		421

UN NOUVEL ASPECT DE LA « GUERRE FROIDE »

LA BATAILLE DES CALORIES

Les prodigieuses réalisations agricoles de l'U. R. S. S. visent-elles à la conquête des « sous-alimentés », qui représentent plus de la moitié de la population mondiale ?

PAR YVES DELBARS

LE monde va-t-il vers la famine ? Depuis quelques années déjà la question est posée. Aux dires des experts internationaux, la population de notre planète, qui de 2.140 millions en 1938 atteindra en 1960 2.800 millions d'âmes, pourrait dépasser les 4 milliards d'ici l'an 2000 ! Les ressources alimentaires dont disposent les deux continents sont loin de progresser sur le même rythme puisque, d'après les statistiques des Nations Unies, plus de la moitié des êtres humains ne mangent déjà pas à leur faim.

Or l'accroissement de cette triste armée des ventres creux risque de fournir un aliment nouveau à la guerre froide.

« Qui apporte des calories gagne des sympathies... » M. M.-Yves Delbars examine ci-dessous, en se fondant sur les études « onusiennes », les conséquences que peut avoir cette vérité sur les positions stratégiques actuelles des deux camps. Il en tire cette conclusion que les efforts gigantesques accomplis à travers les immenses territoires de l'U. R. S. S. en vue de développer les productions agricoles mettront entre les mains des dirigeants soviétiques un outil de propagande qui doit leur permettre, en Asie notamment, de s'attirer les sympathies actives des populations sous-alimentées, alors que les ressources alimentaires de l'Amérique et de l'Occident resteront limitées.

L'argument, certes, peut prêter à discussion. Les populations qui vivent sous l'égide de la faucille et du marteau ne sont pas tellement saturées de matières alimentaires que l'U. R. S. S. puisse déjà disposer de « surplus » pour les besoins de sa politique expansionniste. D'autre part, du fait des nouvelles techniques de rendement, les possibilités du Nouveau Monde en matière de productions agricoles réservent peut-être des surprises aux statisticiens ! La thèse vaut néanmoins d'être méditée, car elle montre l'irruption dans le grand conflit idéologique qui divise le monde d'une arme économique nouvelle et de poids ! Ravitailler les populations sous-alimentées est un problème de la solution duquel peut ainsi dépendre non pas seulement la paix sociale, mais la paix tout court.

SANS passer par le stade de la conflagration générale, la guerre froide, avec ce qui reste de ses quelques foyers incandescents, prend un nouvel aspect. Depuis des mois, à travers les discussions théoriques, stratégiques et politiques, une vérité s'est fait irrésistiblement jour. L'économie et ses lois fondamentales, que l'on a trop souvent négligées dans l'ardeur des discussions, prennent une revanche éclatante sur l'idéologie, dont les contours, d'ailleurs, deviennent de plus en plus flous.

Parmi les problèmes qui se posent devant l'univers en 1953, il en est un qui peuple de cauchemars les jours et les nuits des spécialistes de l'économie démographique et des experts en ravitaillement. C'est celui de la disette mondiale des vivres. Ce n'est pas une simple menace d'avenir. Un rapport présenté en juillet de cette année à la session du Conseil économique et social de l'O. N. U. en a révélé toute la gravité. Il suffit d'évoquer deux chiffres :

Le pourcentage de la population sous-alimentée du globe était en 1939 de 38,6 %. En 1953 il est passé à 59,5 %.

Le nombre des bouches à nourrir augmente continuellement et à une cadence de plus en plus rapide. En 1950 le nombre des « petits déjeuners » à servir, selon l'expression employée à l'O. N. U., augmentait journellement de 50.000. Cet accroissement est de 80.000 en 1953, année au cours de laquelle le chiffre des consommateurs de vivres s'agrandira de 30 millions d'unités. Ceci sans tenir complètement compte des résultats ni des progrès constants réalisés dans le domaine de l'hygiène et de la médecine sociale, ni de l'amélioration des conditions éventuelles de vie dans les parties arriérées du globe situées en Asie. La situation est telle que diverses organisations examinent avec une attention nouvelle la question épineuse du *birth control*.

Ainsi la question du ravitaillement en matières alimentaires devient une des préoccupations essentielles des dirigeants du monde. D'autant plus qu'elle est appelée à exercer une influence décisive sur l'apparentement idéologico-politique des régions sous-développées, qui représentent des marchés et des sources de matières premières souvent indispensables pour les économies occidentales. Dans un monde dont la population globale était environ de 2 milliards 600 millions d'individus en 1952 et pourrait se rapprocher de 4 milliards vers la fin du XX^e^ siècle la stratégie de la nouvelle guerre chaude économique, lutte pour la conquête des ventres creux, s'inscrit lisiblement sur la carte. Son premier et direct objectif est constitué par les régions économiquement arriérées de l'Asie.

LES YEUX DES LEADERS SONT OUVERTS

A L'ECHELON supérieur les dirigeants des deux camps — celui de l'Ouest et celui de l'Est — ne se laissent pas bercer d'illusions. Mais, ayant constaté les faits — Moscou le premier, Washington avec quelque retard — les deux métropoles ont réagi différemment.

Dans son discours électoral du 22 octobre 1952, le général Eisenhower situait le danger soviétique non plus dans le domaine idéologique, le « sex-appeal » politique du communisme étant en régression très nette, ni dans celui d'une agression militaire directe, devenue de moins en moins probable depuis la mise en action de l'organisation défensive de l'Occident, il le voyait sous la forme d'un dynamisme et d'un potentiel plus constants, parce que indépendants des concepts idéologiques et établis sur des impératifs éternels communs à tous les individus et à tous les peuples. « Mes yeux se sont ouverts, dit-il, sur un nouvel aspect des choses, la nouvelle puissance économique de l'U. R. S. S. Ayant opéré son redressement économique, celle-ci est en état de passer à la destruction de l'économie du monde occidental... »

La menace paraît d'autant plus sérieuse qu'elle s'exerce dans un domaine qui compte pour l'humanité plus que toutes les idéologies : celui des matières premières et de la faim.

La pérennité de ces vérités économiques n'avait pas échappé au réalisme implacable de Staline.

« Les lois économiques que l'on peut apprendre et utiliser ne dépendent pas de la volonté des hommes et ne sont pas leur création. Ce serait une erreur de prétendre que l'Etat soviétique a le pouvoir de détruire, de créer ou de simplement transformer ces lois. Elles sont d'une *objectivité absolue.* »

Sir Winston Churchill en s'engageant, dès son voyage de la fin de 1952 à Washington, dans la voie de l'élargissement d'une passerelle économique entre Est et Ouest ne faisait que tirer des conclusions de ces thèses. Il a décidé d'être présent dans les régions asiatiques dont les Etats-Unis, par désir d'y exercer leur influence, s'excluent avec obstination en réalisant ainsi un véritable paradoxe historique.

L'IMPORTANCE DE L'ASIE POUR LES U. S. A.

Les dirigeants des grandes forces en présence ont témoigné ainsi qu'ils se rendaient compte de réalités également valables pour tous et qu'aucune tactique ne saurait reléguer au second plan. Elles se révèlent de plus en plus impératives. De même que le terrain où doit s'exercer l'effort principal s'est précisé avec une netteté absolue : c'est l'Asie.

Pour les Etats-Unis, qui l'affirment constamment, les espaces asiatiques présentent une importance vitale. A la fois comme marché pour les exportations, comme sources de matières premières et comme régions stratégiques. Les ressources en pétrole du Proche et du Moyen-Orient les intéressent autant que le marché chinois, que le contrôle stratégique du Japon, de Formose et des Philippines. Malgré l'appoint recherché en Afrique, l'avenir de ce dernier domaine ne cesse d'inquiéter des experts nord-américains comme Baruch, Ickes, Warburg. Mais des participations dans l'exploitation des richesses minières du Tanganyika, des Rhodésies, du Congo belge et de l'Afrique Equatoriale française ne suffisent pas. D'autant que le continent noir a toujours été considéré avant tout comme un territoire de réserve pour l'Europe.

LES CONCLUSIONS DE LA COMMISSION PALEY

Le président Truman avait chargé une commission présidée par M. Paley d'une étude approfondie concernant l'avenir de l'économie américaine et, en particulier, de son ravitaillement en matières premières. La commission a déposé son rapport l'an dernier, et ses conclusions étaient pleines de signification pour l'avenir.

Vers 1975 la population des Etats-Unis pourrait atteindre environ 193 millions d'âmes. Or, selon le principe qui est à la base de toutes les conceptions théoriques et pratiques de l'économie politique américaine, son niveau de vie devra continuer à progresser. Ceci exigera donc des quantités accrues de matières premières. Les Etats-Unis seraient obligés à ce moment d'importer de 22 à 24 % de ces matières premières les plus indispensables et dont certaines leur font déjà défaut.

C'est pourquoi les intérêts vitaux, économiques et stratégiques, américains convergent vers les régions asiatiques. A aucun prix les U. S. A. ne sauraient accepter d'en être évincés. L'idée maîtresse de la stratégie mondiale américaine consiste donc à ne pas laisser passer sous une influence soviétique, directe ou exercée par le truchement de la Chine rouge, des régions arriérées de l'Asie en pleine transformation intérieure.

DU NOUVEAU EN ASIE

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale la situation alimentaire a particulièrement empiré en Asie. La population s'y est accrue de 14 % environ, tandis que la production locale vivrière baissait de 16 %. Une amélioration tant soit peu sensible de l'état sanitaire et une diminution de la mortalité infantile due à une modernisation même très limitée de l'hygiène seraient de nature à augmenter cette disproportion. Or il s'agit là d'une masse humaine qui, avec la Chine, approche 1 milliard 200 millions de sujets et qui ne demande qu'à proliférer et à prolonger la durée moyenne de la vie ! Songeons qu'aux Indes, où l'on recense 356 millions d'habitants, le pourcentage des plus de soixante ans n'est que de 14,5 %, alors qu'il atteint 76 % aux Pays-Bas et 63 % en France !

Un autre facteur a puissamment modifié la situation psychologique au sein du continent jaune. En même temps que les derniers conflits armés ont porté un coup irréparable au prestige des Blancs, les Asiatiques aspirent à une amélioration de leur condition et, avec une sorte de fétichisme, caractéristique du xx^e^ siècle, ils en aperçoivent la seule possibilité dans une modernisation de leurs techniques et de leur économie. Cela les amène à se libérer des cadres traditionnels. Cette grande transformation asiatique en marche a une particularité : elle ne s'accommode plus d'une tutelle quelconque des Blancs, *quels qu'ils soient.*

Staline, qui l'avait compris, s'était efforcé d'agir en conséquence. Face à l'Asie, ce n'est plus lui, mais Mao Tse Toung, son disciple, qui a pris figure de prophète des temps nouveaux. Le Kremlin s'est contenté, par calcul réaliste, d'accompagner le réveil asiatique dans la coulisse — à pas de loup, bien entendu. Encore qu'il n'hésite pas à donner, le cas échéant, un coup de pouce à la publicité chinoise !

C'est ainsi que dans des expositions industrielles et commerciales aux Indes, au Pakistan et en Birmanie les pavillons de la Chine nouvelle présentent depuis des années des machines à coudre, de l'outillage électrique et des machines-outils portant l'estampille *made in China* et qui, il y a encore peu de temps, étaient d'une origine incontestablement soviétique. Aux yeux du monde jaune elles symbolisaient néanmoins un progrès technique réalisé sans participation occidentale sauf une aide « fraternelle », discrète quoique efficiente.

L'intervention américaine s'est manifestée d'une tout autre manière. Les U. S. A. ont bien versé des fonds, conformément au point IV de l'assistance aux pays économiquement arriérés. Ainsi au 30 juin 1952 ils avaient distribué une somme globale de 323 millions de dollars. Mais l'île de Formose, avec ses 4 millions d'habitants, en a perçu pour sa seule part 173,5 millions. Les autres pays, groupant 150 millions d'hommes, n'ont bénéficié que de 149,5 millions à eux tous. Et la propagande antiaméricaine d'affirmer que la répartition du fonds de secours était conditionnée par des considérations de pure stratégie.

LES ARSENAUX ET LES MUNITIONS DE LA GUERRE DES VIVRES

Le véritable combat, en vue duquel les deux camps prennent position, va se dérouler, par la force des choses, dans le domaine de l'approvisionnement en vivres. Les populations sous-alimentées, vivant en grande partie au bord de la famine, en sont l'enjeu. Celui qui leur fournira le moyen de parer au manque de calories gagnera leur sympathie. C'est là sans doute que réside le véritable sens des appréhensions que le général Eisenhower exprimait le 22 octobre 1952 sur les menaces qui pèsent sur l'économie occidentale. Il ne s'agit évidemment pas d'une destruction directe par la force ni par la concurrence, mais bien plutôt de la menace de voir l'assiette économique des U. S. A. compromise, dans un avenir plus ou moins proche, par la mainmise de leurs adversaires sur leurs marchés et sur leurs bases de ravitaillement en matières premières situées en dehors de leur territoire.

Ainsi la « guerre froide » doit se transformer inévitablement en une bataille à coups de ravitaillement. Une première escarmouche a déjà éclaté en Europe. Il aura suffi que Washington propose de ravitailler gracieusement l'Allemagne orientale, en proie à d'incontestables difficultés alimentaires, pour que Moscou, contrevenant à sa tactique d'austérité envers sa zone européenne, fasse parvenir des trains de ravitaillement dans la partie de l'ancien Reich occupée par ses troupes.

L'initiative d'Eisenhower répond entièrement à ses constatations du 22 octobre 1952. L'opération « Vivres » a pour but de créer pour l'U. R. S. S. une sorte de second front en l'obligeant à distraire en faveur de ses satellites mal par-

tagés une partie de la masse de manœuvre des approvisionnements qu'elle est en train de constituer dans les régions agricoles en voie d'aménagement.

LES FORCES ALIMENTAIRES EN PRESENCE

Avec les 350 millions d'habitants qu'elle compte sur un territoire sensiblement inférieur à celui des Etats-Unis, l'Europe occidentale n'a rien à offrir ni à donner. Au contraire, elle-même est largement tributaire des autres continents, car elle doit importer près d'un tiers des vivres qu'elle consomme.

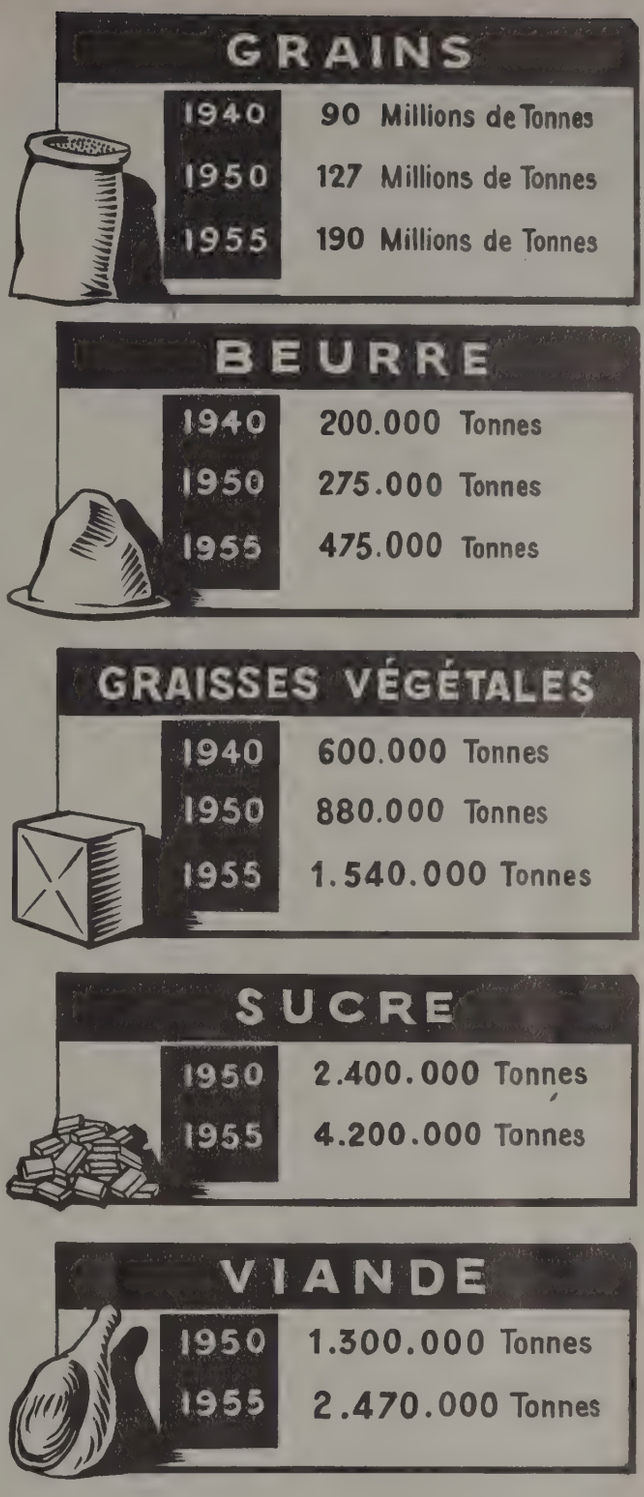
En même temps, des territoires africains, comme l'Algérie et le Maroc, dont les produits suffisaient autrefois à nourrir modestement leurs populations ont vu celles-ci croître dans une telle proportion, grâce aux organisations de salubrité et d'hygiène créées par la France, que la récolte locale de céréales ne suffit plus pour couvrir des besoins qui augmentent à une cadence rapide. A l'autre extrémité du continent noir, en Afrique du Sud, l'érosion due aux procédés irrationnels d'exploitation du sol et à la pénurie des engrais a amené une situation qui, selon les déclarations gouvernementales, mérite d'être considérée comme critique.

Les Etats-Unis et le Canada produisent des quantités considérables de produits agricoles et de produits d'élevage, ce qui leur permet de constituer des réserves et de venir en aide aux pays nécessiteux. Mais la production actuellement atteinte ne pourrait être dépassée que difficilement. Les conditions sociales et économiques dont bénéficient les producteurs de l'Amérique du Nord s'y opposent. Pour la mise en valeur des nouvelles étendues il serait nécessaire que les fermiers qui auraient à les remettre en exploitation se résignent aux conditions de la vie dite paysanne. Or, en dépit de l'amélioration de celles-ci, un courant irrésistible attire les habitants des campagnes vers le confort et vers les distractions des centres urbains, et, si l'on en croit les affirmations de la presse américaine, inverser ce courant est au-dessus des possibilités. En même temps l'érosion stérilise tous les ans près de 500.000 acres, et le rendement des pâturages, trop intensivement exploités, tend à diminuer dans beaucoup de régions. Dans l'ensemble, l'impressionnante production alimentaire américaine peut encore augmenter sensiblement, mais il faut mettre en regard l'accroissement de la population des Etats-Unis. Ceux-ci produisent, en somme, environ 14 à 16 % en plus des besoins de la population des U. S. A. et des armées américaines réparties actuellement à travers le monde. Mais depuis la fin de la guerre, d'après les statistiques des organisations spécialisées, le monde occidental pris dans son ensemble n'a augmenté sa production de matières alimentaires que de 2 % environ. Les nations de l'Amérique du Sud ambitionnent de se transformer de pays agricoles en pays d'industrie nationale.

LES GRANDIOSES AMENAGEMENTS DU SOL SOVIETIQUE LIVRENT LES SECRETS DES PLANS DE SES MAITRES

Depuis la fin de la guerre l'U. R. S. S., avec ses 200 millions d'habitants et ses 22 millions environ de kilomètres carrés, s'est appliquée à développer, parallèlement à son industrie lourde et légère et à son équipement industriel, ses communications fluviales et à aménager sa production agricole en consacrant à cet effort des moyens surprenants. Dans ce dessein elle a mis en route une transformation des terrains consacrés à la culture et à l'élevage, par des travaux d'irrigation liés à l'érection de centrales hydro-électriques destinées à fournir le courant à l'industrie, au pompage des eaux des canaux et des écluses, à l'électrification de l'agriculture dans les nouvelles régions de production. L'ensemble de ces travaux se poursuit encore.

Pour protéger le Sud de l'U. R. S. S. contre l'érosion et les vents de l'est, des bandes forestières d'une superficie totale de 7.238.000 hectares doivent être plantées. Plus de 3 millions d'hectares ont déjà été mis sur place. Tandis que la production industrielle progresse à une allure accélérée, celle des matières alimentaires suit un rythme qui semble bien

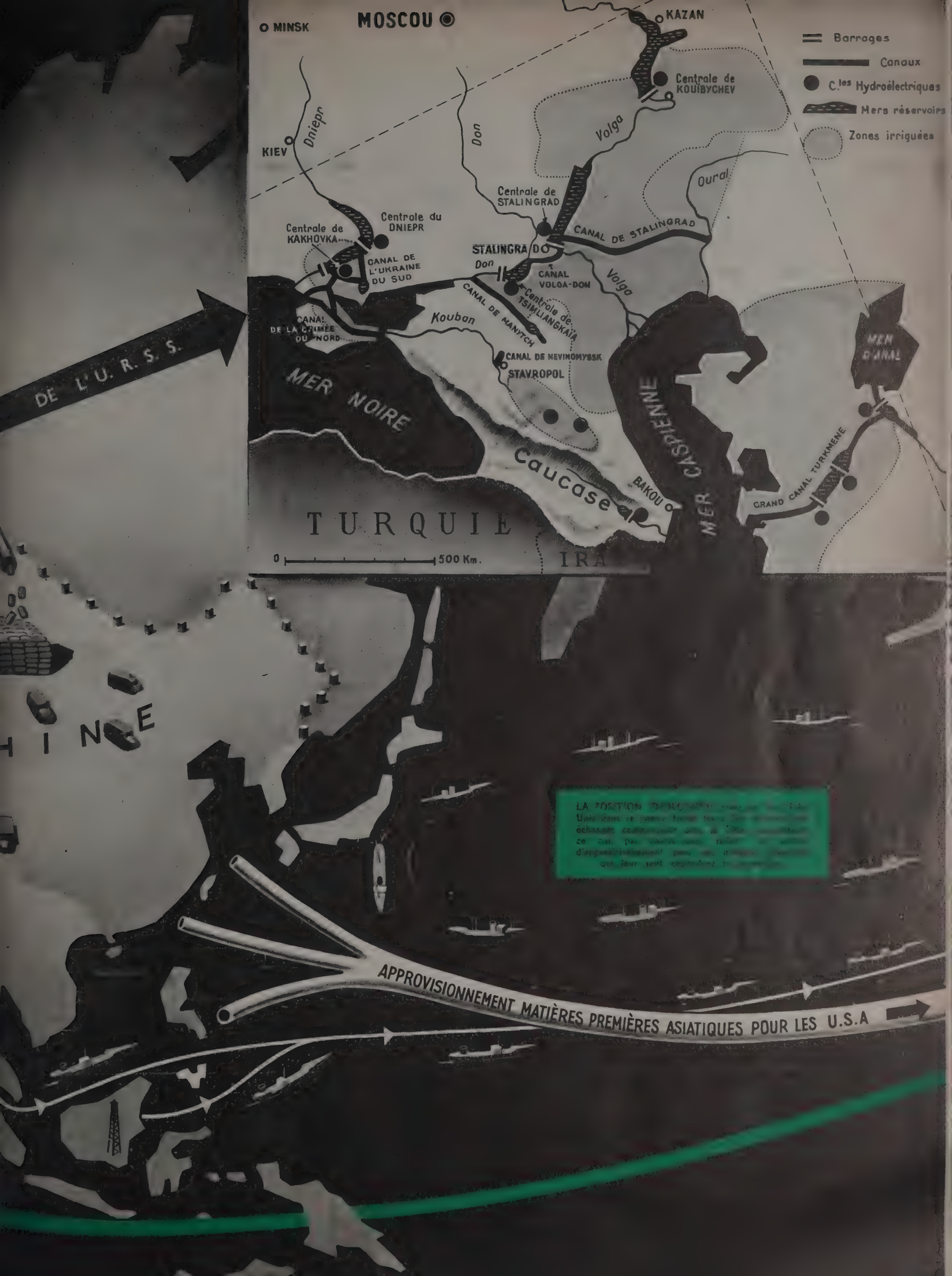


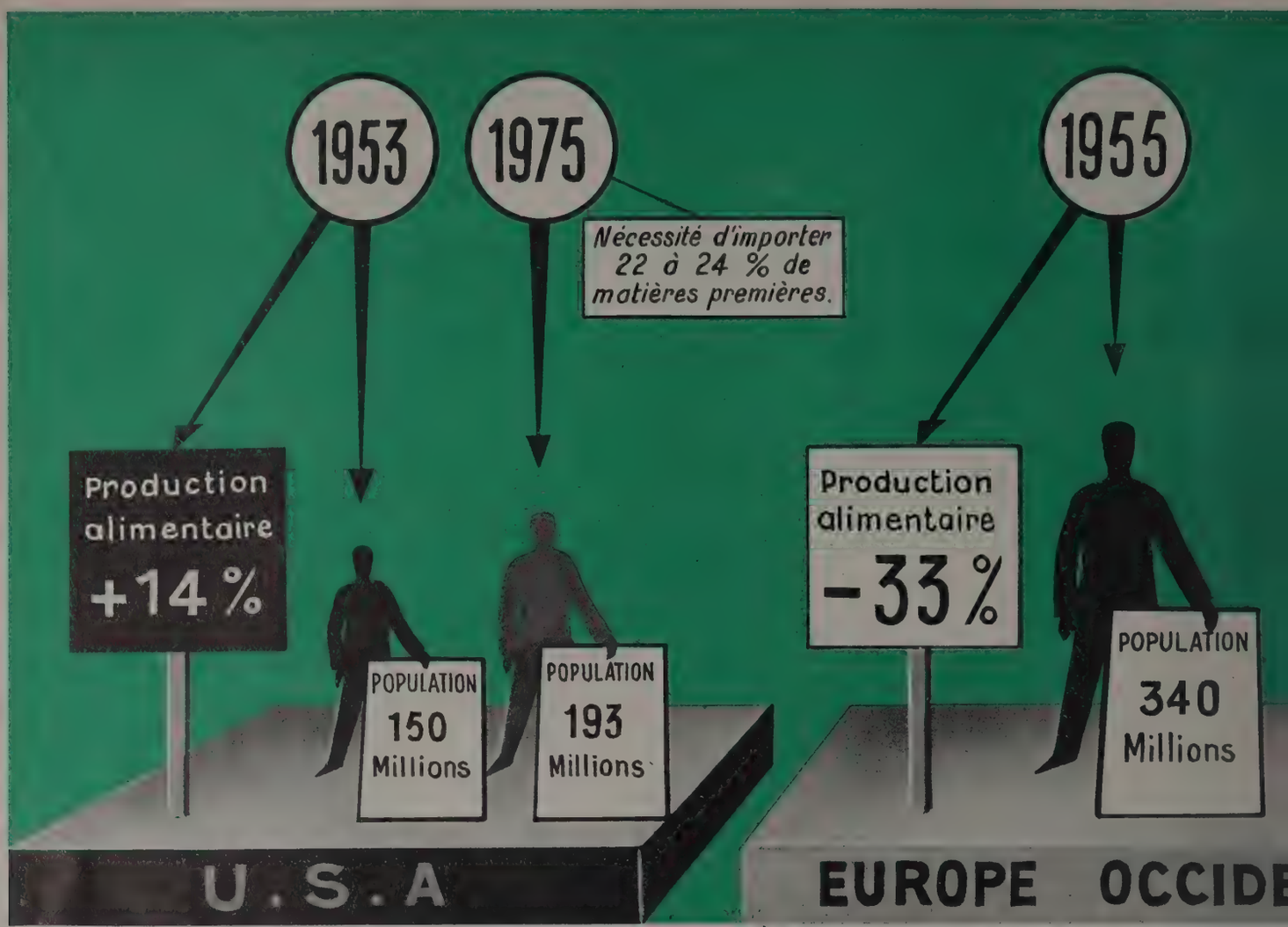
EN U. R. S. S., la production des vivres essentiels s'accroît à une cadence rapide, que les nouveaux aménagements prévus ou en cours d'exécution accéléreront encore. Dans le même temps doivent agir les allégements fiscaux et les achats officiels annoncés récemment par Malenkov.

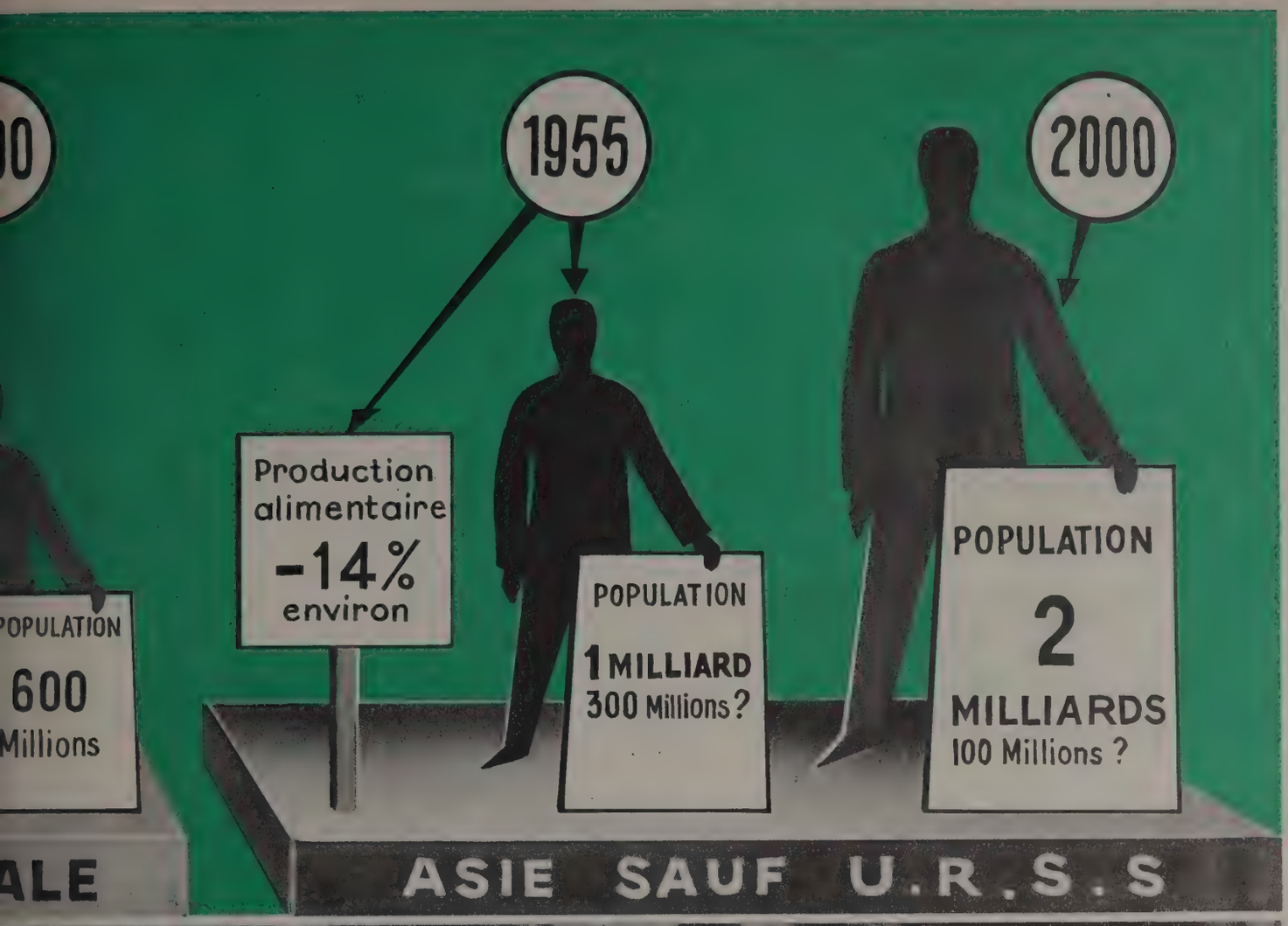
loin des besoins, même très largement satisfaits, des citoyens de l'U. R. S. S.

Parmi les réalisations agricoles gigantesques et celles qui sont projetées en Sibérie se place tout un ensemble dont l'achèvement est envisagé pour 1955 ou 1956 et dont les travaux seraient en avance sur l'horaire prévu. Il s'agit des aménagements qui, allant de la Crimée et du Dniepr jusqu'à Kouibychev, suivent le cours de l'Oural et, à l'est de la Caspienne, vont jusqu'à l'Amou-Daria, en rejoignant l'Ouzbekistan, où les aménagements précédents ont permis d'obtenir une récolte de coton dépassant les productions réunies de l'Egypte, de la Turquie, du Pakistan et de l'Afghanistan. L'ensemble des nouveaux territoires s'ouvrant

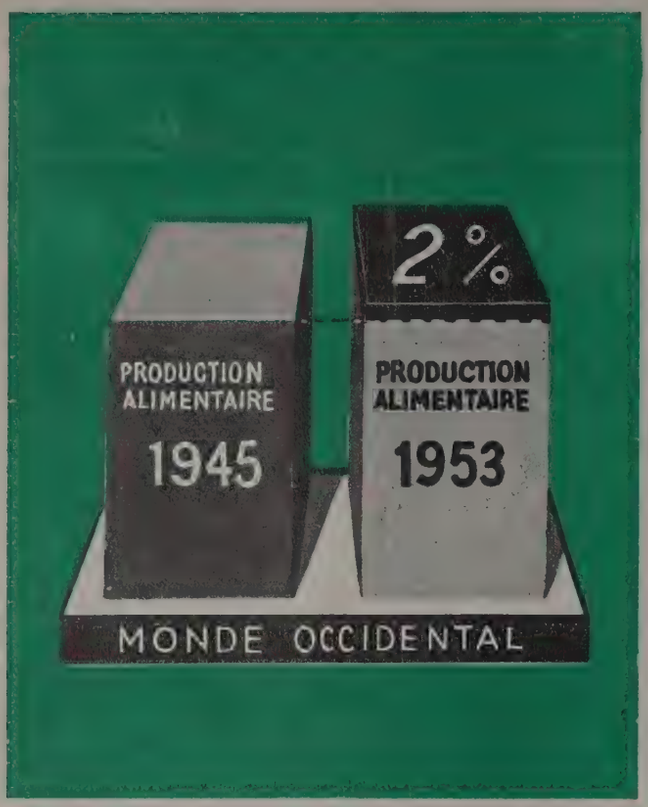
CARTE STRATÉGIQUE
DE LA GUERRE DES CALORIES
RAVITAILLEMENT
U.S.A
DOLLARS
ARMEMENTS
U.R.S.S.
ET SATELLITES
COMMONWEALTH
U.S.A
Ravitaillement soviétique
de l'Allemagne orientale.
VOICI LE GRENIER
PÉTROLE
ÉCHANGES EUROPÉO-AFRICAINS
AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE
A.E.F.
CONGO BELGE
TANGANIKA


MINSK
MOSCOU
KAZAN
Barrages
Canaux
Cles Hydroélectriques
Mers réservoirs
Zones irriguées
Centrale de KOUIBYCHEV
KIEV
Dniepr
Don
Volga
Oural
Centrale de STALINGRAD
CANAL DE STALINGRAD
Centrale du DNIEPR
Centrale de KAKHOVKA
CANAL DE L'UKRAINE DU SUD
STALINGRAD
Don
CANAL VOLGA-DON
Volga
Centrale de TSIMLIANGKAIA
CANAL DE MANYTCH
Kouban
CANAL DE LA CRIMÉE DU NORD
CANAL DE NEVINOMYSSK
STAVROPOL
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MER D'ARAL
Caucase
BAKOU
GRAND CANAL TURKMENE
TURQUIE
IRA
0
500 Km.
DE L'U.R.S.S.
H I N E
APPROVISIONNEMENT MATIÈRES PREMIÈRES ASIATIQUES POUR LES U.S.A


1953
1975
1955
Nécessité d'importer 22 à 24 % de matières premières.
Production alimentaire +14 %
POPULATION 150 Millions
POPULATION 193 Millions
Production alimentaire -33 %
POPULATION 340 Millions
U.S.A
EUROPE OCCIDE



PARTOUT les populations augmentent selon un rythme rapide. Mais si les Etats-Unis disposent, en vivres, d'un surplus de production de 14 %, l'Asie et l'Europe occidentale sont bien loin de suffire à leurs propres besoins alimentaires.



POUR L'ENSEMBLE du monde occidental les productions alimentaires n'ont progressé depuis 1945 que d'une façon infime eu égard aux besoins.

L'AUGMENTATION du nombre des sous-alimentés, dénoncée par l'U. N. E. S. C. O., a préparé le champ de bataille pour la guerre des calories.

— et déjà en partie ouverts — à l'agriculture et à l'élevage dépasse le double de la superficie de la France.

Sur la Volga, deux nouvelles centrales hydroélectriques sont en construction : celle de Kouibychev et celle de Stalingrad. Elles doivent produire, dès 1956, 20 milliards de kWh par an, ce qui égalerait la production totale de l'Italie. Les deux mers artificielles auront chacune plus de 5.000 kilomètres carrés de surface et donneront naissance à des canaux principaux navigables — celui de Stalingrad le sera sur 600 kilomètres — et à de vastes réseaux d'irrigation.

Le système, basé sur le canal de Stalingrad, irriguera, à l'est, 6 millions d'hectares jusqu'à présent inutilisables et, vers le sud-ouest, 14 millions d'hectares constitués par des déserts arides.

Sur le Dniepr, près de Kakhovka, un réservoir artificiel d'une contenance de 14 milliards de mètres cubes sera le point de départ d'une irrigation massive du Sud de l'Ukraine en rejoignant le nouveau système d'irrigation du Nord de la Crimée et en communiquant avec le système de Molotchnaia, avec son réservoir d'égales dimensions. Compte tenu des travaux déjà terminés du canal Don-Volga, avec la mer artificielle de Zymlianskoe, l'ensemble des nouvelles régions mettrait à la disposition des cultivateurs et des éleveurs de bétail des kolkhoses, si l'on y ajoute des régions dépendant du grand canal de Turkménie, près de 49.600.000 hectares, gagnés en majeure partie sur les sables des déserts et les steppes stériles. Ce dernier canal, le plus grand de l'U. R. S. S., qui va relier dès 1955 l'Amou-Daria, pris avant son entrée dans la mer d'Aral, avec la ville de Krasnovodsk, sur la Caspienne, aura une longueur de 1.100 kilomètres, soit la dimension approximative de la Vistule. Tout un système de stations de pompage, mues par le courant des centrales hydroélectriques auxiliaires érigées sur place, sera utilisé pour compenser les différences de niveau.

Une grande partie de ce système de canaux est navigable et assure une liaison fluviale entre les cinq mers pour des bateaux de gros tonnage. Le niveau de la Volga se trouve élevé de près de 25 mètres.

Il importe de tirer une conclusion de l'effort ainsi entrepris et des résultats obtenus.

Dans l'ensemble la production industrielle de l'U. R. S. S. a progressé dans d'énormes proportions. Si l'on prend pour base la production de 1940, celle de 1950 atteint 148 % et celle de 1955 doit atteindre 246 %.

Dans le domaine de l'alimentation, la progression des chiffres est encore plus impressionnante, et en 1955, grâce à l'aménagement des nouvelles régions productrices, le plan de production prévoit : 190 millions de tonnes de céréales, 475.000 tonnes de beurre, 1.540.000 tonnes d'huile végétale, 4.200.000 tonnes de sucre, 2.470.000 tonnes de viande.

Tout ceci présente une progression qui semble viser à dépasser l'accroissement de la population. L'élévation du rendement à l'hectare et les aménagements continuels de nouvelles régions productrices dans le Nord et en Sibérie démontrent que le *rythme de l'augmentation des ressources alimentaires de l'U. R. S. S.* n'est pas encore près de ralentir, selon les plans des dirigeants. Or les réserves obtenues ainsi, et dont l'accroissement est poursuivi avec une obstination qui ne faiblit à aucun moment, prouvent que les dirigeants de l'U. R. S. S., qui ne font jamais d'efforts gratuits, ont bien l'intention de les utiliser un jour, dans un dessein précis.

Selon une règle immuable établie par Staline, ils ne dévoilent jamais leurs intentions profondes, sauf après coup, ou si des raisons tactiques les y incitent.

Leur arsenal de lutte économique se trouvera ainsi abondamment fourni. A moins que le monde occidental ne trouve d'autres moyens techniques pour augmenter d'une manière décisive le rendement de ses productions alimentaires essentielles, l'U. R. S. S., si rien ne vient entraver la réalisation du plan laissé en héritage par Staline, disposera de l'arme la plus efficace correspondant aux exigences de la majorité des humains, de ces 59,5 % de sous-alimentés, dont le nombre est appelé, selon les prévisions des experts, à augmenter d'une façon alarmante.

Il n'a jamais été de grande utilité de fermer les yeux sur les réalités. Aussi vaut-il mieux examiner le plan des Soviétiques, tant qu'il n'existe qu'en partie, afin de pouvoir lui opposer à temps des mesures constructives, elles aussi.

SAVOIR CE QUE L'ON VEUT... ET CE QUE L'ON PEUT

Que devient l'« Europe » ?

La C.E.D. rencontre en France, qui l'a « inventée », ses pires détracteurs.

LA plus grave des attaques jamais portées contre l'Europe unie se développe actuellement et c'est en France même, où l'idée des Etats-Unis d'Europe a pris naissance, que cette attaque trouve les échos les plus complaisants et les plumes les plus habiles pour la nourrir.

Elle cherche son prétexte sur le terrain le plus capable de frapper la sensibilité française : l'Allemagne. C'est à propos de la réunification allemande qu'une campagne se déchaîne contre l'Europe et pour l'abandon de l'idée de la Communauté européenne de défense (C. E. D.).

Une première question se pose : le sort de l'Europe unie est-il lié à celui de la C. E. D. ? Et la seconde conduit à se demander si la C. E. D. exclut toute possibilité de réunification de l'Allemagne à moins de réaliser celle-ci par la force et précisément par la C. E. D.

★

IL est bon de se placer devant quelques faits. Les émeutes de Berlin sont venues rappeler que la réunification de l'Allemagne, si désagréable qu'elle puisse être pour nous, est inévitable à plus ou moins longue échéance. La plus longue nous convient à merveille. D'autre part, le réarmement allemand ne pourra être éludé indéfiniment, même pas dans la perspective d'un désarmement général, car celui-ci laissera subsister pendant longtemps encore des armées dites défensives (et ce ne seront pas les Etats de l'Est, dont la structure interne s'appuie sur l'armée, qui se révéleront les derniers à en exiger le maintien).

Le problème actuel consiste donc à réaliser la réunification et le réarmement de l'Allemagne aux moindres risques, compte tenu des possibilités existantes, de la réalité des choses et des hommes, et non sur le plan de l'idéologie pure. Notre volonté, si nous en avons une, n'est pas seule en cause. Il y a, face à la nôtre, celles des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, de l'U. R. S. S.

Or les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne veulent la réunification et le réarmement allemands sans l'abandon de la C. E. D.

Pourquoi faudrait-il, avant toute chose, abandonner la C. E. D., qui est, dans la réalité présente, notre seule garantie : 1° que le réarmement allemand ne s'accomplira pas sans notre contrôle ; 2° que l'Europe sera défendue contre une entreprise soviétique.

A cela nos neutralistes répondent : « L'U. R. S. S. ne quittera sa zone d'Allemagne que contre une monnaie d'échange, et la seule acceptable est la C. E. D. »

Si l'U. R. S. S. a montré en maintes occasions son hostilité à la C. E. D., jamais encore elle n'a fait savoir qu'elle n'entendait libérer l'Allemagne de l'Est qu'au seul prix d'un délaissement du traité de défense de l'Europe. « Au reste, ajoutent-ils, cette C. E. D. n'a aucune chance d'être ratifiée par notre Parlement. » S'il en est ainsi, on se perd en conjectures sur les raisons qui pourraient inciter l'U. R. S. S. à réclamer, contre son départ de l'Allemagne de l'Est, une rançon quasi mythique.

PEUT-ETRE conviendrait-il de se souvenir que c'est la France qui a « inventé » la C. E. D. Elle a eu toutes les peines du monde à la faire admettre par les Etats-Unis, qui ne voulaient entendre parler que d'un réarmement national de l'Allemagne. Si elle a déployé tant d'éloquence pour parvenir à ses fins, était-ce seulement pour gagner du temps ? Ne faut-il pas penser, dans ce cas, que nos plus fidèles alliés finiront par se lasser de nos subtilités et de nos incertitudes ? A supposer, ce qui est plus honorable, que la France ait fait une proposition constructive, n'était-ce pas effectivement parce qu'elle représentait un moindre mal ? Sans la C. E. D. nous nous fussions trouvés devant un réarmement allemand inéluctable que nous n'aurions pu contrôler. Au sein de la C. E. D., au contraire, et selon les termes mêmes du projet signé par les gouvernements de Bonn et de Paris, l'Allemagne est dans l'impossibilité matérielle (par suite de l'européanisation des services essentiels : logistique, intendance, armements, etc.) d'entreprendre des aventures militaires d'intérêt allemand.

« Nous ne voulons pas de la C. E. D., disent ses détracteurs, parce que l'Allemagne lui imposera sa loi. » Peut-on croire que la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg et la France, qui ont terriblement souffert de l'expansionnisme allemand, et l'Italie se laisseront mener comme d'obéissants élèves par l'Allemagne ? S'il en était ainsi, cela signifierait que les cinq Etats auraient perdu tout amour-propre, toute initiative, toute volonté. C'est une hypothèse bien injurieuse et gratuite. Au surplus, dans cette C. E. D. il existe deux pôles d'attraction, sinon trois : la France, l'Allemagne et l'Italie. Il dépend de nous de continuer à jouer ce rôle. L'exercerions-nous mieux si la C. E. D. ne se faisait pas ?

« Les soviétiques, poursuivent les adversaires de la C. E. D., nous font actuellement des avances. Ne les décourageons pas. »

Ce serait en effet une folie de refuser le dialogue avec Moscou. Le Kremlin semble avoir répudié les méthodes purement négatives qui ont longtemps illustré son action aux Nations Unies. On peut se demander pourquoi il l'a fait. Est-ce parce qu'il aurait été touché par les innombrables preuves de « compréhension » fournies par nos neutralistes ou parce qu'il a désormais la certitude que l'Occident n'est plus décidé à tout accepter de lui et qu'il a acquis les moyens de refuser les « diktats » soviétiques ? La réponse est-elle même discutable ?

★

AUJOURD'HUI la C. E. D. fait partie d'une construction d'ensemble : l'Europe, qu'il s'agit de réaliser sous peine de voir recommencer les erreurs de l'entre-deux-guerres. L'Europe est une nécessité économique, politique et militaire. Economiquement, elle nous donne la seule possibilité d'améliorer notre niveau de vie en créant le vaste marché qui permettra l'abaissement des prix de revient, fouettera les échanges et placera les pays d'Europe en position concurrentielle à l'égard des vastes espaces économiques américain, soviétique et, plus tard, chinois et indien.

Nécessité politique : la plupart des problèmes, du fait du développement des solidarités internationales, ne pouvant plus être résolus dans des cadres nationaux. Nécessité militaire, enfin, parce qu'elle est le seul moyen de concilier les impératifs de défense à l'égard d'un expansionnisme soviétique qui a donné maintes preuves de sa réalité : en Europe orientale, en Corée, dans l'Asie du Sud-Est, en Afrique, en Finlande, etc., et les craintes légitimes que suscite un réarmement autonome de l'Allemagne.

La politique européenne subit en ce moment des attaques sévères. Des inquiétudes se manifestent : le vieil homme reparaît. Or les hésitations françaises sont honorables pendant un temps : celui de la réflexion. Mais celle-ci ne peut se prolonger indéfiniment. Elle est excellente, en politique, dans la mesure où elle prépare l'action. Lorsqu'elle aboutit à la critique systématique et à la destruction de tout projet, elle devient la marque irréfragable de la décadence.

★

DANS l'attitude française transparaît la peur du dynamisme américain et allemand. N'y aurait-il pas lieu de s'émouvoir également du dynamisme soviétique, dont nous savons, en toute certitude, qu'il vise à démolir l'édifice économique, moral, intellectuel, religieux auquel nous sommes attachés et qui est l'essence de notre civilisation ?

Il est, en tout cas, urgent de savoir ce que l'on veut et ce que l'on peut. Nous avons voulu la C. E. D. Notre gouvernement l'a signée. Notre Parlement refusera-t-il sa ratification ? L'étrange est que ceux-là mêmes qui combattent la C. E. D. lui reconnaissent implicitement une vertu : celle d'être une monnaie d'échange à l'égard de Moscou et cela avant même qu'elle existe. Si le projet n'en avait pas été établi, quelle autre monnaie d'échange eût-il fallu trouver pour obtenir la réunification de l'Allemagne sans recours à la force ?

Nous voulons la paix. Acceptons de croire que nous ne détenons pas le privilège d'être les seuls à la vouloir et que l'Amérique elle-même peut la souhaiter. Elle a fait la paix en Corée, presque coûte que coûte et contre la volonté de Synghman Rhee. Est-ce pour mieux bouter le feu au reste du monde ?

Nous voulons l'entente avec l'Allemagne, parce que c'est le fondement réel de l'Europe unie. Considérons le partenaire allemand, non pas tel que nous l'avons connu, mais avec l'espoir qu'après la sévère punition que lui a value sa participation aux crimes et aux horreurs déchaînés sur le monde par l'hitlérisme il saura enfin tirer la leçon de ses défauts. Et jouons notre jeu vigoureusement, avec les précautions qu'impose, certes, l'expérience du passé, mais avec un minimum d'esprit de suite. Le seul point du monde où nous avons eu quelque satisfaction est la Sarre. Il se trouve que c'est également le seul endroit au monde où nous avons pratiqué une politique suivie. C'est un exemple à méditer. — René TANGUY.

★

DE L'AMÉNAGEMENT DES NOUVELLES SALLES DU LOUVRE

★

DE LA PRÉSENTATION DE LA COLLECTION LÉGUÉE PAR BEISTÉGUI

★

DE LA POSE DU PLAFOND DE BRAQUE

PAR MICHEL FLORISOONE

JAN GOSSART VAN MABUSE. Diptyque de Jehan Carondelet avec dispositif de miroirs permettant de voir les revers des volets : une tête de mort et les armes des Carondelets.

De toutes les recherches qu'elle entreprend, de toutes les inventions qu'elle a tirées de ses mains et de sa tête, innombrables, ce à quoi sans doute, au fond, tient surtout et le plus l'humanité, c'est le sentiment tangible dans le passé, gage de son maintien dans l'avenir, de la permanence de la vie et de son libre exercice. En ce sens, le musée est le plus éloquent témoignage de cette présence qu'elle veut croire éternelle, et la mission humaine du musée est dans la preuve séculairement administrée de la pérennité glorieuse de la vie. Cette mission, le Louvre, entre la dernière œuvre de Braque, dominant dans un vol céleste les antiques vases grecs au centre d'un décor de la Renaissance, et le plus vieux tableau français qu'est le visage si modernement psychologique de Jean le Bon, à la tête de nos toujours si frais Primitifs, vient de nous assurer qu'elle est mieux que jamais remplie. La vingtaine de salles de peintures qu'il a rouvertes cet été, et le réaménagement de toutes les autres, non seulement nous confirment dans la vérité de l'intégrité de la vie, mais nous délivrent de la fallacieuse notion du temps. La leçon qui peu à peu se dégage de cette prodigieuse juxtaposition de l'œuvre diverse et poétique de l'homme, c'est la stabilité sans eesse renouvelée de son génie, c'est l'homogénéité dans la complexité de son esprit, d'abord à travers les peuples considérés durant les grandes étapes de la civilisation, puis entre les siècles fraternellement regroupés.

Cette notion de la contemporanéité des âges qui apparaît ainsi n'a pas été provoquée par un systématisme artificiel ; elle naît tout simplement des faits et de l'expérience. Elle vient directement du désir qu'on a eu au Louvre de présenter les œuvres avec la seule idée de les mettre chacune en valeur pour elle-même sans aucune sollicitation préconçue. Cela a consisté à replacer le tableau dans une ambiance évoquant, avec autant de discrétion que d'authenticité, son milieu, son époque, son climat. Paradoxalement, cette individualisation a recréé l'humanité, ce qui n'était point pour étonner le philosophe. Qu'on entende bien qu'il ne s'est pas agi de procéder à des reconstitutions historiques qui ne sont jamais que de fausses imitations. Mais remettre d'abord le tableau dans son volume architectural (c'est ainsi que le XVIII^e siècle a été retiré de la Grande Galerie pour être exposé dans des salles plus intimes, que la salle des Sept-Mètres a

LA PRESENTATION « EN PAVOIS » des chefs-d'œuvre du legs Beistegui a suscité parmi les critiques d'art et les familiers du Louvre des réactions diverses. Louée par certains, elle est blâmée par ceux qui regrettent l'accrochage direct et la traditionnelle cimaise. Sur le triptyque ci-dessus, centre d'un ensemble de huit tableaux, figurent, présentés comme le legs Beistegui, les portraits de « Monsieur Seriziat », par J.-L. David, de « Mademoiselle Rivière » et de « Monsieur Ph. Rivière », par Dominique Ingres.

LE DECOR CENTRAL, par Braque, du plafond de la salle Henri-II : de grands oiseaux noir et blanc, dans un ciel bleu intense, et des étoiles, dominant dans un vol céleste les antiques vases grecs.

expulsé de ses cimaises *la Bataille* de Paolo Ucello, que les Espagnols ont abandonné le Salon Carré, trop ostentatoire, pour le laisser au maniérisme international), lui redonner ensuite son apparence réelle actuelle (ce qui est la seule façon de rappeler son apparence réelle originelle) en le débarrassant des vernis mensongers, et de ceux-là seuls, l'encadrer dans une bordure de son époque et de son pays, le faire voisiner avec d'autres productions de son temps (voire même avec des photographies) et enfin le déposer non pas dans le milieu anonyme d'une galerie vidée d'âme, mais dans la suggestion de sa propre signification : ainsi se réinsuffle sa vraie vie à une œuvre sortie du cœur et des mains d'un homme depuis des siècles disparu.

UN OVALE du plafond Henri-II, décoré par Georges Braque.

C'est dans cet esprit qu'ont été conçus plus particulièrement ces petits cabinets où, pour la première fois, sans doute, les données habituelles du Louvre ont pu être inversées. Dans le vieux palais historique aux murs intangibles, c'est obligatoirement l'écrin qui est d'abord imposé, et les bijoux doivent s'en accommoder : aujourd'hui, le contraire a pu être fait. Chacun de ces quatorze petits cabinets et leurs rotondes ont été ainsi, grâce à des constructions intérieures adventices, spécialement installés pour accueillir un ou plusieurs tableaux choisis à l'avance : disposition des murs selon l'angle de la meilleure lumière, matière du revêtement (ascétique, luxueux, rigide, en libre tombé, velours, pierre, bois, jute encollé, flexwood), couleurs des plafonds, des murs supérieurs, du support direct, des plinthes, aménagement de présentations particulières par vitrines ou miroirs : l'ensemble comme le détail ont répondu aux exigences énoncées par l'œuvre ou aux propositions qui en émanaient pour parfaire son intelligence. Le *Parement de Narbonne*, au-dessus des marches de l'autel, à sa place exacte d'antipendium ; la *Pietà d'Avignon*, dans sa monastique cellule, reposant sur une pierre taillée comme celles de la Sainte-Chapelle, les portraits de Juste de Gand et de Berreguete, étagés au-dessus d'un

LA PRESENTATION des œuvres d'art a été étudiée avec un soin scrupuleux, sous la direction de Germain Bazin, par M. J.-Charles Moreux, à qui le Louvre doit l'exécution de l'aménagement de ses nouvelles salles. C'est ainsi que de la pierre avignonnaise fut amenée spécialement pour supporter et encadrer la Pietà d'Avignon (ci-dessus), de l'école française du XV^{e} siècle. A droite, cette statue de pierre représente saint Jean. Ci-contre, le cabinet des petits portraits français (école du XVI^{e} siècle), tous encadrés dans le style de leur époque, est d'une réussite parfaite. Les petits chefs-d'œuvre sont rangés, comme autant de joyaux, dans un riche écrin de bois précieux et de velours émeraude.

LA GALERIE MEDICIS abrite maintenant les vingt et un Rubens, disposés selon l'ordre de placement original et présentés dans des cadres noir et or qui se détachent sur un somptueux velours rouge.

décor de marqueterie évoquant le Studiolo d'Urbin, leur lieu d'origine, recouvrent les raisons de leur naissance, tandis que le *Philosophe* de Rembrandt et ses *Pèlerins d'Emmaüs* dans la quotidienne atmosphère du Bourgmestre Six, *la Dentellière* de Vermeer, perle accompagnée d'une princière suite d'écailles blondes et rouges nées avec elle, les petits portraits de Corneille de Lyon, de Clouet et de son école, serrés précieusement sur le velours bordé de bois, les cruelles mains de Dürer sur un fond vert comme le chardon qu'elles tiennent entre leurs doigts, se retrouvent chez eux comme poissons dans la mer incorruptible, sans âge et toujours actuelle.

L'œuvre et son service exclusif, c'est bien aussi le principe qui a

J.-L. DAVID. — « Madame de Verninac. »

★

DE LA NOUVELLE ORDONNANCE DES PEINTURES

ON peut toujours critiquer quelque chose. La nouvelle ordonnance des peintures du Louvre substitue à un strict classement par école nationale, qui nous paraît maintenant assez arbitraire, un classement qui tient surtout compte de la chronologie, des influences et des affinités. Carrache voisine avec Zurbaran, Georges de La Tour n'est pas loin du Greco et l'on a pu placer un portrait de Goya à côté d'un portrait de David pour témoigner qu'ils sont d'un esprit très proche. Ceci amène quelques morcellements, et nous ne trouvons pas toujours l'œuvre d'un même peintre groupé en un même panneau. Au vrai, il y a, là aussi, bien de l'arbitraire, mais cela nous importe moins que de voir s'exprimer en subtiles harmonies les accords de quelques génies répandus à la même époque dans les pays de grande tradition de l'Occident.

GOYA. — « La comtesse del Carpio, marquise de la Solana. »
(Donation Carlos de Beistégui.)

commandé la nouvelle présentation des Rubens de la galerie Médicis. Il obligeait d'abord à rétablir l'intégralité de la suite et à montrer les vingt et un tableaux du palais du Luxembourg, et non seulement dix-sept, comme il avait été fait jusqu'ici. Ensuite, à respecter l'ordre de placement décidé par le royal client et son non moins royal peintre, et donc à retrouver la disposition du placement original, expliquant les dimensions différentes des œuvres. Une impossibilité cependant — je dirais, heureusement — empêchait la reconstitution complète, car dans la galerie du Luxembourg les toiles étaient séparées par des fenêtres. Il était donc nécessaire de les présenter d'une façon différente, et il était aussi évident que les « pâtisseries » encombrantes et fantaisistes qui les avaient, durant de longues années, dans cette même salle du Louvre, si lourdement et arbitrairement gênées, devaient être détruites. Les œuvres dictèrent la solution, et c'est en s'inspirant des cadres qui entourent dans les églises d'Anvers les tableaux de Rubens qu'ont été confectionnés ceux qui, noir et or, restituent sur le somptueux velours rouge la splendeur retrouvée à la gloire de Marie de Médicis.

Il est hors de doute que, pour avoir pu ainsi réintroduire un passé, considéré respectueusement comme mort, dans le circuit de la vie immédiate jusqu'à nous le rendre plus présent que tant d'actualités temporaires, il a fallu le concours d'hommes en qui, à une haute science, s'alliaient sans doute une connaissance profonde de l'humanité, mais aussi un goût frémissant pour le vivant et une foi audacieuse en lui. Ce sont sans aucun doute ces qualités mêmes qui déterminent les actes de M. Germain Bazin, conservateur en chef du Département des peintures, et qui ont conduit ici sa volonté. Mais toute action d'envergure, ne peut s'accomplir qu'au sein d'une équipe où chacun joue son rôle. Le soutien que M. Georges Salles, directeur des musées de France, a constamment apporté au conservateur des peintures, a été un des facteurs essentiels de la réussite. Mais la collaboration d'un réalisateur de haute classe, M. Jean-Charles Moreux, architecte de grande culture et d'inépuisables ressources, a permis l'exécution, dans une étroite collaboration de chaque instant, d'un plan dont l'ambition rigoureuse s'est transformée dans ses mains en décors plastiques. Entre Germain Bazin et Jean-Charles Moreux, la science muséographique est une réalité quotidienne ; elle est mise à chaque pas en application pratique et artistique ; elle est un jeu aux multiples solutions. Telle, cette solution donnée au problème qu'offraient les salles où sont aujourd'hui dos à dos, du côté cour, une collection de portraits du XIX^e siècle, et de l'autre, côté jardin des Tuileries, la collection Beistégui : la contrariété des jours et l'orientation des murs rendaient à peu près inutilisables ces salles où les tableaux ne pouvaient se trouver que sous des reflets ou sous une lumière rasante. Il aurait fallu pouvoir assumer à chacun une disposition différente, calculée pour éliminer au maximum ces effets désastreux, et la combiner avec des modifications qu'il aurait été nécessaire d'apporter à certaines directions de la lumière : c'est-à-dire poser les tableaux sur des panneaux mobiles et installer des sortes de volets intérieurs réglables sur le côté des fenêtres : magnifiquement habillés de rouge, montés sur des tringles courbes en fer, vissés au plancher par le pied de hampes noir et or mat, ces panneaux, ces chevalets sont devenus des pavois brandissant au-dessus de salles étroites et ingrates la splendeur de l'art, sous l'œil satisfait du dernier grand donateur du Louvre, encore présent, grâce à Zuloaga, parmi les chefs-d'œuvre de sa collection. Comme à côté, au bout de la Grande Galerie, Louis XIV contemple les siennes, longuement étalées, du haut de son portrait peint par Rigaud.

LES QUATORZE PORTRAITS, provenant du studiolo de Frédéric de Montefeltre dans le palais ducal d'Urbin et acquis en 1862 par le Louvre avec la collection du marquis Campana, ont été replacés dans leur atmosphère originale grâce à un revêtement qui rappelle la marqueterie du studio.

M^me Treuttel et Emile Lahner.

ÉMILE LAHNER

Dans notre numéro d'août, nous rendions compte de l'intéressante exposition d'Emile Lahner chez M^me Treuttel.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des documents photographiés lors de notre reportage à cette exposition et que le manque de place ne nous avait pas permis de faire figurer dans notre rubrique artistique.

« Le cubisme d'Emile Lahner, disions-nous, est dépouillé de tout artifice, et, si nous prenons un terme de comparaison, c'est à Jacques Villon qu'il faut songer » ; on en pourra juger par le dessin ci-dessous.

Dessin au crayon. Paysage de Provence.

Portrait de jeune fille (peinture).

D'UNE EXPOSITION A L'AUTRE

PAR MAURICE SÉRULLAZ

RAOUL DUFY OU LA JOIE DE VIVRE

CERTAINS artistes créent dans la douleur, d'autres dans la joie. Raoul Dufy est de ces derniers. Il aimait la peinture, il aimait la vie, il aimait la fantaisie et répugnait à mêler la moindre littérature dans son œuvre, sachant rester dans le seul domaine de la peinture. Jamais Dufy ne chercha le compliqué, le monstrueux, l'extravagant, trop sensible pour être séduit par le jeu creux des théories pseudo-scientifiques ou pseudo-intellectuelles. Romain Rolland a pu écrire à propos de l'école bolonaise, qui se développait après la mort de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange, « que l'art italien sombrait dans un excès d'intellectualité ». Certains génies, tels que Delacroix, ont su réaliser la synthèse entre leurs aspirations intellectuelles et la forme plastique et leur art : cela tient à leur haute culture, à l'intelligence pure de leur esprit, qui a su assimiler les choses lues ou vues. Combien d'artistes aujourd'hui se laissent prendre au piège d'idées et de phraséologies qui relèvent du primaire ! L'art, n'est-ce point une des formes de l'amour ? et l'amour, c'est la sincérité, l'élévation, la sublimation, l'exaltation des sentiments à travers une sensibilité. Or tout l'art de Raoul Dufy n'est qu'amour. Amour de son métier, qui lui fait rechercher la pratique des anciens. Il entre en relation, vers 1935, avec Jacques Maroger, inventeur d'un « médium » dont il se servira désormais pour peindre la plupart de ses toiles, car il sait que ses illustres devanciers étaient des artisans. « Il y a des artisans dont l'esprit est aussi vaste que l'art qu'ils professent », a pu écrire La Bruyère. C'est le cas de Dufy. Epris de toutes les formes de son art, il n'abandonne aucune des possibilités qui lui sont données : dessinateur, aquarelliste, peintre, décorateur de grandes murailles, il est aussi attiré par la décoration des papiers peints, des étoffes ou par l'illustration d'ouvrages. Créateur, Raoul Dufy a recours à ce prestigieux répertoire de formes

RAOUL DUFY. « La Fée Electricité » (fragment).

qu'il s'est inventé : coloriste, il a su imaginer des harmonies et des rapports de tons d'une exceptionnelle rareté ; dessinateur, il conçut tout un monde de signes, de lignes simplifiées et expressives, d'arabesques dont les accords relèvent de la mélodie et de la musique ; enfin, poète, Dufy recrée un monde merveilleux, monde où seule la joie a sa part.

La vaste rétrospective de l'œuvre de Raoul Dufy, qui a lieu actuellement au musée d'Art moderne et que complète une exposition à la Galerie Carré, affirme l'exceptionnel talent de ce maître essentiellement français dont l'œuvre peinte semble être une apologie de la musique.

L'art de Raoul Dufy est celui d'un enchanteur dont le plus sûr moyen d'expression, la couleur, lui permet d'animer un monde transfiguré par son rêve. « Mais la singularité de Raoul Dufy fut, comme l'eût dit Paul Valéry, de vivre sa peinture et de peindre sa vie, comme si ce lui fut une fonction naturelle et nécessaire, liée à son régime vital, que cet échange d'observation contre action, de volonté créatrice contre lumière. »

Enfin, signalons que *la Fée Electricité*, composition de 600 mètres carrés que Dufy avait peinte pour l'Exposition de 1937, vient d'être publiée par Pierre Berès en réduction lithographique. Cette gravure en couleurs a été exécutée en deux ans par Mourlot, sous la direction de l'artiste ; elle a nécessité plus de deux cents pierres lithographiques et constitue la plus grande estampe jamais publiée. Elle mesure 6 mètres carrés, se divise en plusieurs compositions et est exposée à la Galerie Charpentier. D'autre part, Bernard Dorival publie aux éditions La Palme, *la Belle Histoire de la fée Electricité*, de Raoul Dufy ; ce volume retrace l'histoire de cette composition monumentale et de sa métamorphose en estampe.

SOUTINE. « Nature morte. »

UNE exposition Soutine a été inaugurée à la Galerie André Weil au profit de la « Société des Amis de Soutine ». La carrière de ce « peintre maudit » fut sans joie et sa peinture accuse une désespérance qui vous fait frémir dans votre chair comme dans votre cœur et dans votre âme.

Ce déchirement ressenti vient sans doute de ce cri d'angoisse, de ces formes tordues, de ces visions hallucinantes, de ce pathétique dramatique que hurle, dans son expressionnisme intensément baroque, toute l'œuvre de Soutine. La pâte semble couler en lave, qu'accentuent les rouges violents se tordant comme des flammes incandescentes.

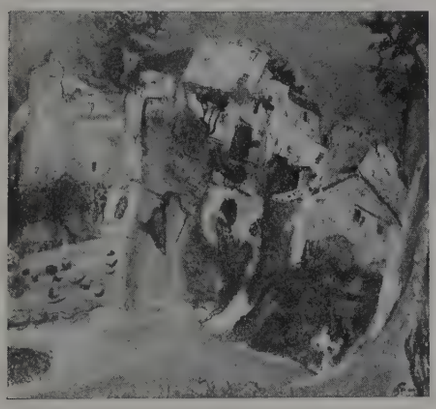
L'art de Soutine, comme celui de tous les grands maîtres, est lié au passé ; il fait partie de ce groupe d'artistes au baroquisme exalté dont le Greco fut un des plus extraordinaires représentants. Cette tradition baroque apparaît

dans la torsion des formes, dans le lyrisme exacerbé, dans le caractère morbide intentionnel, dans le dynamisme, comme dans le style flamboyant de la technique.

A l'exemple de Géricault, conservant, jusqu'à la putréfaction, des pieds, des mains ou des têtes de cadavres, il advint à Chaïen Soutine de garder un demi-bœuf dix jours dans sa chambre pour le peindre !

Ses natures mortes, notamment ses poulets plumés et pendus à un clou, sont dépouillées de tout artifice et font peser lourdement le drame de la mort dans ses toiles imprégnées d'un matérialisme auquel se mêlent des hallucinations mystiques. Ce Lithuanien a des attaches spirituelles avec l'Espagne, car on retrouve ce mélange de réalisme brutal et de mysticisme angoissé de l'époque de sainte Thérèse d'Avila.

L'art de Soutine témoignera vraiment du drame d'instabilité et d'appréhension de notre époque, placée sous le signe de l'inquiétude.



SOUTINE. « Cagnes-sur-Mer. »

ALORS que certains sculpteurs contemporains semblent parfois s'éloigner du domaine propre de la sculpture, il est réconfortant de voir de jeunes talents s'affirmer dans la pleine possession de leur art. Tel est le cas de Noor-Zadé Brener, élève de Zadkine, qui apprit de son maître la technique même de son métier et qui sut conserver et accuser une personnalité évidente et saine. Cette artiste s'exprime avec une sensibilité raffinée, et ses œuvres sont toujours harmonieusement conçues. Son buste de *Jeune Fille,* récemment exposé à la Galerie Simone Badinier, est une œuvre de valeur de laquelle se dégage une originalité incontestable. D'autres portraits sculptés, de grandes figures nues, aux corps allongés, à l'arabesque rythmée, séduisent pleinement, ainsi que sa *Caryatide,* monumentale d'esprit.

Nous apprécions les dessins de sculptures, faits de volumes simples, de masses et de lignes harmonieuses ; et les sanguines de M. L. Brener sont aussi toutes frémissantes de volupté, de lumière et de vie.

FILS du compositeur Raoul Laparra, Jules Pagès, dit « le Citoyen Laparra », est né à Los Angeles en 1914, mais fut élevé dès l'âge de six ans à Paris, où il étudia dans l'atelier de Devambez à l'école des Beaux-Arts. Initié aussi à la peinture par Zuloaga, il s'orienta plus tard vers le néo-impressionnisme après avoir regardé la toile de Signec, *le Palais des Papes à Avignon ;* il exposa au Salon des Artistes français et au Salon d'Automne. Récemment, « le citoyen » Laparra vient de faire un long séjour en Amérique du Sud, où il adapta la technique néo-impressionniste à la vie tropicale. Il passa cinq années au Venezuela et en Colombie, où, pour gagner sa vie, il dut faire des travaux de fresques pour « boîtes de nuit » et dancings. Il se mit à la littérature et commence un roman, intitulé *un Artiste émigré.* Il rapporte de ce séjour une série de toiles exposées à la Galerie Raymond Duncan, *Vues de Caracas* et de *Colombie,* œuvres aux couleurs claires, paysages ensoleillés...

Noor-Zadé BRENER. « Jeune Fille aux perles. »

DANS LA " SUISSE MEXICAINE "

l'Unesco cherche à élever à une vie meilleure une population misérable

PAR HENRI VIGNES

CE MARCHE MEXICAIN est une vision plaisante et colorée. Mais l'aspect avenant de Patzcuaro, la bourgade la plus importante de cette Suisse mexicaine, ne doit pas faire illusion. En un quart d'heure, le voyageur passe brutalement du confort de la civilisation à la plus extrême misère.

Des expériences atomiques ébranlent périodiquement les déserts du Nouveau-Mexique. On leur fait une énorme publicité.

Une expérience dont le succès et l'extension illustreraient mieux les qualités morales de notre civilisation se poursuit depuis deux ans au cœur de l'autre Mexique, à Patzcuaro. On n'en parle guère.

Patzcuaro est une petite ville du Michoacan qui connut le 9 mai 1951 son heure de gloire : on y inaugurait un centre d'éducation de base, premier des grands centres que des novateurs ambitieux ont rêvé d'installer dans les continents dits « sous-développés » du monde.

DANS CETTE MISERABLE DEMEURE, une famille de pêcheurs fabrique ses filets. Ci-dessous, quelques élèves du Centre régional d'éducation de base visitent une famille indigène : bêtes et gens vivent là dans une dangereuse promiscuité.

ON appelle « continents sous-développés » d'immenses régions, telles certaines contrées de l'Amérique latine, l'Afrique noire, le monde islamique, la péninsule indienne, l'archipel indonésien, où grouillent des masses insatisfaites et dangereusement influençables. Un milliard deux cent millions d'êtres humains qui ne savent ni lire ni écrire et qui vivent dans un abaissement matériel, et parfois moral, tout à fait indigne de leur condition d'êtres humains !

Quelques-uns, de plus en plus nombreux, secouant le terrible abrutissement que font peser sur leur corps et leur esprit d'insolubles soucis quotidiens, cherchent une issue, un moyen de sortir de cette effroyable désespérance. Que voient-ils dans le monde ? D'un côté, un ensemble de nations trop égoïstes à leur gré, quoique riches et chrétiennes, de l'autre, le mystérieux monde communiste, d'où leur viennent des promesses, des appels et des chefs.

De quoi pourraient rêver de tels hommes sinon de chasser l'étranger, dont les apports ne sauraient, selon eux, compenser les erreurs et les spoliations, sinon d'entraîner leurs peuples rejoindre la Chine de Mao Tse Tung dans le camp qui fait figure à leurs yeux de camp de l'espoir ?

Que faire pour apaiser ces vertiges de quelque douze cent millions d'êtres humains ?

L'U. N. E. S. C. O., pour sa part, a lancé une campagne mondiale d'éducation de base, campagne qui n'en est encore qu'à ses débuts. Il s'agit essentiellement d'aider les masses déshéritées du monde à accéder à des formes de vie plus satisfaisantes. Non en leur apportant de l'extérieur tout ce dont elles auraient besoin — les excédents des peuples qui en disposent n'y suffiraient pas et rien ne serait résolu car les pays non préparés moralement et intellectuellement à la vie moderne ne seraient que des tonneaux des Danaïdes — mais en aidant ces masses déshéritées à s'élever d'elles-mêmes, à produire elles-mêmes ce dont elles ont besoin, en même temps qu'elles prendront conscience de ce besoin et qu'elles apprendront à utiliser la machinerie et les idées-dynamite de l'Occident. Œuvre complexe, délicate, titanesque et de longue haleine, comme on peut l'imaginer. Œuvre d'une qualité et d'une portée qui surprennent au premier abord, qui font ricaner les sceptiques et les cyniques, comme les idées saugrenues et les agissements déraisonnables des premiers chrétiens faisaient ricaner les patriciens de la Rome impériale.

L'œuvre a été entreprise. On peut trouver ses raisons, ses justifications, des

récits de ses tentatives, des premiers succès et des premiers échecs dans une documentation abondante — et souvent rébarbative — publiée par l'U.N.E.S.C.O. Cette œuvre sera ce que les hommes la feront, et, parmi ces hommes, non seulement ceux qui lui consacrent les forces de leur intelligence et de leurs bras, mais encore ceux qui en décident le financement.

Mais l'U. N. E. S. C. O., à qui l'on chipote ses crédits, est contrainte souvent aux demi-mesures et aux plans fractionnés. On l'accuse de mal employer les millions mis à sa disposition, sans vouloir comprendre que c'est par milliards qu'il faudrait compter et que des millions ne permettent que des ébauches.

A 2.000 kilomètres au sud de Las Vegas, moins de 300.000 dollars sont affectés depuis deux ans au C. R. E. F. A. L. (Centro Regional de Educacion fundamental para la America Latina).

Les photographies ci-contre donnent une idée de la région de Patzcuaro, où se trouve le C. R. E. F. A. L. Pays pittoresque, « Suisse mexicaine », comme l'appellent les touristes. Mais ce que les photographies ne montrent pas ou montrent mal, c'est l'angoissante misère dans laquelle vivent les Indiens Tarasques qui la peuplent. Il faut être allé, comme je l'ai fait chaque jour du mois d'avril dernier, dans les villages du lac ou de la sierra pour en imaginer les aspects et en classer les raisons.

Passer de Patzcuaro, charmante bourgade de 8.000 habitants, où quelques magasins s'éclairent au néon et où l'eau captée dans les montagnes est soigneusement aseptisée, au village de Cucuchucho, par exemple, c'est, en un quart d'heure, remonter jusqu'au plus obscur du XVI[e] siècle espagnol si ce n'est plus avant, dans l'histoire préhispanique du pays. A Cucuchucho, pas d'électricité et pour toute eau (jusqu'à l'an dernier), celle, polluée, du lac. Des maisons basses, sans ouvertures ni mobilier, où bétail et enfants vivent dans une infecte promiscuité. Pour tout espoir, celui d'une pêche médiocre, d'une maigre récolte de maïs et les promesses réticentes d'un curé à la rude parole. Pour tout oubli, celui que dispense la « tequila » (alcool de sève de cactus). On naît, on vit, on aime, on souffre, on meurt aujourd'hui à Cucuchucho comme on le faisait avant l'arrivée du conquistador Cristobal de Olid.

CE décalage entre la vie médiévale de Cucuchucho et celle, déjà moderne, de Patzcuaro se retrouve à des degrés plus ou moins angoissants dans toute l'Amérique du Sud. Pour aider à le résorber dans les meilleures conditions l'U. N. E. S. C. O. et certains gouvernements ont donc fondé le C. R. E. F. A. L. Pendant dix-neuf mois, des « élèves » venus de la plupart des pays participants, où ils étaient éducateurs, médecins, agronomes, architectes, infirmières, etc., s'exercent à étudier et à résoudre les problèmes que posent le réveil des populations attardées et leur accession sans heurts à des formes de vie meilleures ou tout au moins mieux adaptées à l'ambiance générale et aux nécessités d'une nation moderne. Vingt communautés tarasques leur servent de champs d'expérimentation.

Apprendre à ces Tarasques, engourdis par des siècles de semi-esclavage végétatif, à devenir des citoyens « conscients et organisés » d'une grande république,

DANS CES RECIPIENTS l'indigène puise l'eau du lac. Elle n'est pas saine, et pourtant il néglige le plus souvent de la faire bouillir.

LES « VIEJECITOS » (les Petits Vieux) sont les personnages qui paraissent aux fêtes populaires. Ils portent tous un masque, qui les fait ressembler à nos gargouilles médiévales, et dansent allégrement.

et d'abord, car il faut commencer par les tout premiers commencements, les convaincre que l'eau du lac est mauvaise pour leur santé, qu'il faut la faire bouillir (« Nos ancêtres en ont bu toute leur vie et nous n'avons pas de bois de chauffage », répondent-ils), leur faire comprendre pourquoi il faut parquer les animaux loin des enfants, pourquoi il est meilleur pour la santé de dormir dans des lits, aussi rudimentaires soient-ils, que sur le sol humide, pourquoi il est bon d'ouvrir des fenêtres dans les murs des maisons (« Pour inviter les voleurs », disent-ils en ricanant), pourquoi les enfants et aussi les animaux doivent être vaccinés, pourquoi en buvant moins de tequila et en en économisant patiemment le prix ils pourront mieux vivre, pourquoi il faut envoyer les enfants à l'école (« Nous avons besoin d'eux aux champs », arguënt-ils, têtus), les habituer à se réunir pour discuter et résoudre eux-mêmes les problèmes de la vie commune, les inciter à des campagnes de nettoiement à fond des maisons et des rues, susciter la formation de coopératives de battage du blé, de vente du poisson et d'achat d'engrais et de machines, etc. Tel est le travail quotidien de ces « profesores », comme on les appelle, qui, loin des salles de classe, vêtus du blue-jean, de la chemise à manches roulées et des gros brodequins de marche, s'en vont dans les champs avec les agriculteurs, dans les maisons enfumées avec les ménagères ou sur la « cancha » jouer au basket avec les jeunes.

Travail qui est un apostolat. Les éducateurs de base s'initient à Patzacuaro ; ils continueront dans leurs pays respectifs.

Quelques incidents typiques :

A Cucuchucho, qui est sans doute le village le plus isolé, le plus attardé, l'équipe du C. R. E. F. A. L. de 1951-1952 s'était longtemps heurtée à l'inertie de la population, qui voyait les « étrangers » d'un mauvais œil. Une effroyable épidémie de fièvre typhoïde vint donner raison au « profesor » chargé de la campagne d'hygiène. Décimée, la population, que le dévouement des « étrangers » avait surprise, consentit à creuser un puits loin du lac et à ne se servir que de son eau. C'était un succès considérable pour les

L'AFFICHE ci-contre a vivement déplu aux Tarasques, auxquels elle vantait les bienfaits de l'instruction. « Nos vieux ne sont pas laids comme celui-ci », ont affirmé les Indiens.

LE LAC DE PATZCUARO offre un beau paysage. C'est là que les Indiens Tarasques, qui peuplent la région, pratiquent la pêche à l'aide de filets confectionnés par leurs soins et qu'on voit ci-dessus.

élèves du C. R. E. F. A. L., qui, à partir de ce moment, furent traités en amis, en bienfaiteurs. Lorsque cette équipe fut remplacée au terme de son stage, la population crut que les nouveaux venus avaient chassé les autres pour leur ravir leurs places, et elle les accueillit par des volées de pierres et des vociférations peu engageantes. Il fallut très longtemps pour faire comprendre aux rudes et fidèles Tarasques ce qui se passait et réduire leur dangereuse hostilité.

A Tocuaro, les élèves du C.R.E.F.A.L. parvinrent, l'an dernier, à obtenir des habitants qu'ils creuseraient eux aussi un puits, pour détourner les ménagères de l'eau du lac. Tous n'étaient pas d'accord, mais, le plus grand nombre ayant accepté l'idée, on se mit au travail. On avait déjà creusé plus d'un mètre lorsqu'une troupe hurlante fit irruption, armée de matraques et des terribles « machetes » à lourde lame. C'étaient les opposants au projet qui, fanatisés, venaient prouver l'excellence de leurs raisons par la force. On réussit à les maintenir à distance et à s'expliquer. « Dieu nous a donné le lac, clama le chef. L'eau du lac est sacrée. En chercher une autre serait enfreindre la volonté de Dieu. Nous ne le permettrons pas ! » Il n'est pas facile d'argumenter dans ces conditions. D'autant que la majorité, frappée de terreur religieuse, se dispersait. La mise en service du puits s'en trouva retardée de plusieurs mois, mois pendant lesquels les enfants continuèrent de mourir en grand nombre.

Dans un autre village, les élèves du C. R. E. F. A. L. avaient préparé une campagne d'alphabétisation. Pour convaincre les adultes qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à lire, on avait confectionné des affiches représentant un vieillard et un tout jeune enfant penchés sur le même livre. On trouva amusant de donner à ce vieillard les traits d'un personnage du folklore local : el Viejecito (le Petit Vieux). Il a la réputation d'être malin, le Petit Vieux ; il gambille allégrement aux fêtes lorsqu'on joue « la Danse des Petits Vieux ». Pour cette danse, il porte un masque tarasque qui ressemble à une gargouille grimaçante de notre moyen âge. On dessina donc un petit vieux grimaçant, et les élèves du C. R. E. F. A. L., ravis de l'idée, qui, croyaient-ils, amuserait tout le monde, collèrent les affiches avec ardeur sur les murs du village. Le lendemain, toutes ces affiches étaient lacérées et les visages de la population fermés. On s'informa, ce qui demanda du temps et des trésors de diplomatie. On finit par savoir ce qui s'était passé : « Nos vieux ne sont pas laids comme celui-ci », s'étaient récriés les Tarasques, indignés. Et ils avaient déchiré les affiches. La campagne d'alphabétisation fut compromise pour longtemps.

Ailleurs, on projeta un soir un dessin animé pour montrer les terribles méfaits de l'eau impure. Pour distinguer cette eau impure de la bonne, le cinéaste l'avait teintée en rouge. « Nous sommes bien contents, dirent les villageois : il n'y a pas d'eau rouge chez nous ! »

TOUTES ces histoires ne sont drôles qu'à distance. Lorsqu'on vit, avec un cœur encore ouvert à la pitié fraternelle, au milieu de populations aussi misérables, lorsqu'on voit des enfants squelettiques couverts de plaies purulentes que sucent les mouches et qu'on les voit mourir dans les bouges qui leur servent d'univers, on ne peut s'empêcher de souhaiter ardemment la multiplication rapide des C. R. E. F. A. L. partout où le monde en a besoin.

L'HOMME N'EST PAS UNE MACHINE

Il est très sensible au cadre, à la couleur, autant qu'à la musique, il a besoin de détente et de repos...

PAR EDMOND NESSLER

Le travail est une malédiction, disait un humoriste. La preuve, c'est que l'Eternel, en chassant Adam du paradis terrestre, le condamnait à « gagner son pain à la sueur de son front ». Pendant des siècles, ce ne fut pas une simple boutade. L'homme était littéralement épuisé à la tâche à l'extrême limite de ses forces, et Lassalle, il y a quelque cent ans, pouvait proclamer qu'une loi d'airain maintenait l'ouvrier dans sa condition de désespoir.

QUE leur inspiration ait été philosophique, socialiste ou chrétienne, les premiers réformateurs n'avaient en vue que des objectifs de justice ou de charité. C'est le spectacle de la misère, la dégradation physique de l'être humain et la mortalité infantile qui dictèrent les principales dispositions des législations protectrices.

Mais, très rapidement, on s'aperçut que l'intérêt général de l'entreprise était lié à l'amélioration du rendement individuel de chaque membre du personnel. Des locaux clairs et aérés, une répartition judicieuse de la durée du travail, une présentation rationnelle des machines sont des facteurs évidents de bien-être dont l'influence sur la production se révéla considérable. Dans cet ordre d'idées, psycho-techniciens et sociologues ont poursuivi leurs études, approfondissant chaque jour davantage les problèmes et obtenant, dans ce domaine essentiellement complexe, des résultats impressionnants.

UN CADRE DE FLEURS ET DE BRANCHES STIMULE L'ACTIVITE DU PERSONNEL

IL va sans dire que les solutions ne sont pas interchangeables, que ce qui convient à la filature ne saurait tel quel être appliqué à la métallurgie. Chaque industrie a évidemment ses servitudes, mais lorsqu'elle peut presque complètement s'en libérer, on obtient le magnifique ensemble esthétique des laboratoires du docteur François Debat à Garches. Le créateur de cette oasis de verdure, qui est une grande usine de produits pharmaceutiques, a décrit lui-même, dans une plaquette intitulée la Beauté dans les lieux de travail, l'objectif qu'il a visé et atteint : « Une atmosphère sereine plane dans les lieux où la science médite et expérimente, dans ceux où la matière se transforme par étapes en produits précieux, dans les salles claires où les besognes minutieuses des ouvrières s'opèrent sur des tables parées de fleurs fraîches. De larges baies encadrent des visions de parcs, de parterres et d'eaux. Les jardins offrent au repos des perspectives souriantes, et, non loin, s'élève une salle des fêtes propice aux libres réunions, entourée de terrains de jeux. » Et pour ajouter l'œuvre des hommes aux dons de la nature, le docteur Debat a étendu sa recherche du beau loin dans la nuit de l'histoire. « Nous descendons en ligne directe, écrit-il encore, de ces antiques alchimistes et de ces vieux apothicaires qui s'enorgueillissent, dans les plus belles saisons de l'art, en Egypte et en Perse, dans l'Espagne des califes et la Florence des Médicis, dans la France de la Renaissance et du XVIII[e] siècle, de faire concourir au décor de l'officine les fondeurs et les céramistes, les lapidaires et les ciseleurs, les ébénistes et les orfèvres. Et j'ai groupé des reliques, les mortiers sonores aux patines précieuses, les vases galbés et fleuris, les impalpables verreries, les porphyres et les albâtres, les instruments charmants d'un usage aboli, les serpents d'Epidaure et les bustes d'Esculape qui sont des legs de magnificence et des preuves de noblesse. »

Tout le personnel, du savant authentique à l'humble manutentionnaire, est sensible à cette ambiance qui le stimule dans son activité et l'attache à l'entreprise, et dont on ne pourrait désormais le priver sans attenter à un besoin qui est devenu essentiel, ainsi que l'atteste cette véridique histoire :

Pendant les rigueurs de l'occupation, les parterres avaient été plantés en légumes distribués gratuitement aux employés et aux ouvriers. Il s'agissait, au cours des années de rationnement, d'un avantage considérable, que les familles appréciaient à sa valeur.

Au lendemain de la libération, le docteur Debat soumit par voie de referendum l'alternative suivante à ses collaborateurs : « Faut-il poursuivre la culture des légumes ou reconstituer les parterres de fleurs ? » A la quasi-unanimité, le personnel répondit : « Nous préférons les fleurs. »

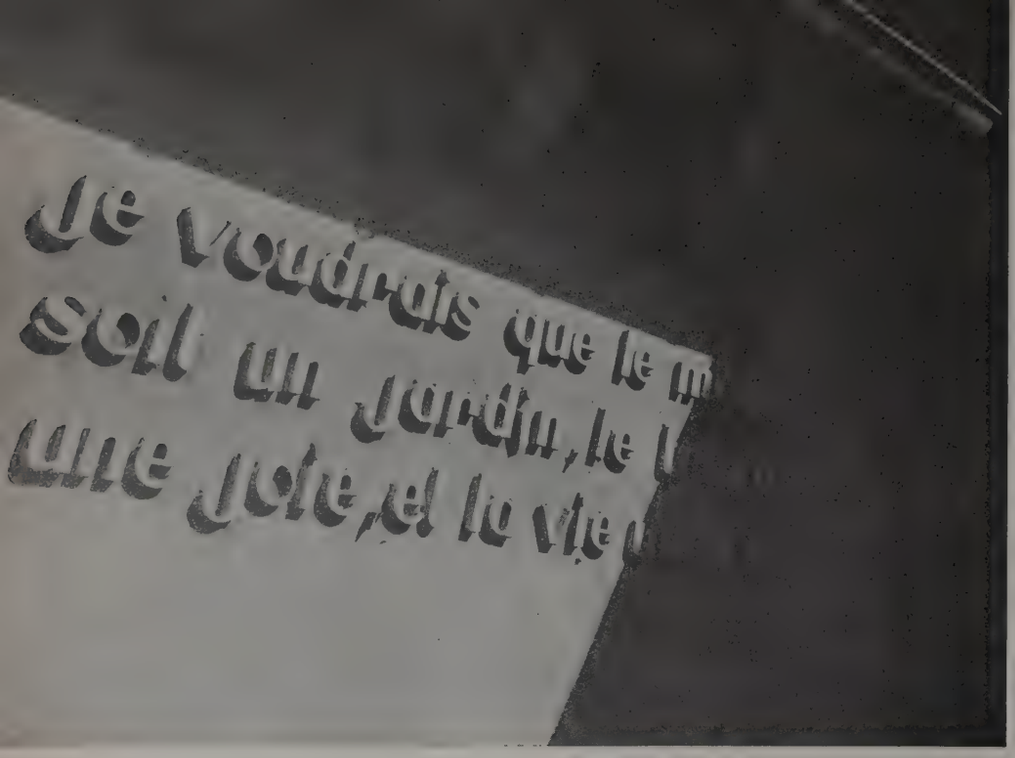
Est-il plus éloquente démonstration ?

ATTENTION A LA PEINTURE, SAVAMMENT DISTRIBUEE, ELLE CONTRIBUE DANS UNE LARGE PART A ACCROITRE LA PRODUCTION POUR UNE FATIGUE MOINDRE

LONGTEMPS, ingénieurs et architectes ont cru que la couleur n'avait qu'une valeur décorative. Les hommes de l'art choisissaient un revêtement parce qu'il leur paraissait gai ou noble et, à vrai dire, ils ne s'en préoccupaient guère lorsqu'il s'agissait d'un lieu de travail, usine ou atelier.

Les études, poursuivies presque simultanément en Amérique et en France, qui

L'HOMME n'est pas une machine ; il est fait de chair et de sang, de muscles et de nerfs. La machine s'use, se réforme, puis on l'envoie à la ferraille. L'effort humain justifie d'autres ménagements.



LA PROFESSION DE FOI du créateur de cette oasis de verdure est gravée dans la pierre. L'USINE MODERNE (ci-dessous) est claire, propre, accueillante. « Une tradition veut que toutes les usines doivent être sales. Nous n'avons pas les moyens de nous offrir cette saleté », a dit Henry Ford.

établirent l'influence de la couleur sur le rendement furent une conséquence indirecte des recherches sur les meilleures conditions de visibilité. De l'éclairage on passa aux panneaux de réflexion, et l'on s'aperçut alors que les tonalités agissaient toujours, et parfois violemment, sur les organismes humains.

C'est en partant de ces observations que les bureaux d'organisation de la firme Du Pont de Nemours purent affirmer dès 1941 que la couleur est fonctionnelle, c'est-à-dire qu'elle peut s'adapter à des objectifs psycho-physiologiques déterminés. Ne distinguons-nous pas immédiatement à leur capsule rouge ou bleue les robinets d'eau froide ou chaude ?

M. Saffre, qui dirige avec une compétence hautement reconnue les recherches qui se poursuivent à la Société française Duco, classe ainsi les couleurs en suivant le spectre de la lumière :

Les violets et les indigos sont tristes ;
Les bleus et les verts sont reposants ;
Les jaunes et les orangés sont toniques ;
Les orangés rouges et les rouges sont excitants.

Et il ajoute : « Suivant la saturation et la profondeur de teinte, les effets varient d'intensité. C'est ainsi qu'il y a tout un monde entre les effets produits par un rose tendre et un rouge incendie. Autant l'un donne une stimulation légère et agréable, autant l'autre risque de devenir brutal et énervant. »

M. Camille Noël et son équipe, qui travaillent pour la Société française de peinture et de ravalement, ont repris le problème en le transposant sur le plan humain et, après d'innombrables expériences, ont tiré des conclusions qui peuvent se résumer succinctement ainsi : le bleu excite le système nerveux ; le jaune, le système musculaire ; le rouge, le système glandulaire.

Un mélange de jaune et de rouge a une influence particulièrement puissante sur la femme, dont le système musculaire est faible et le système glandulaire très développé. Cette influence se traduit, sur le sujet qui y est soumis, par une grande nervosité, alors que le bleu, la couleur généralement préférée des hommes, exerce sur eux une action calmante.

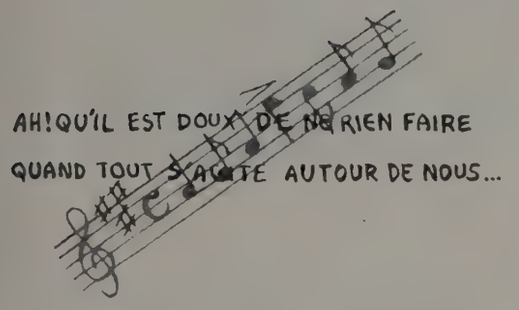
M. Rabate, qui a consacré à cette question des études qui font autorité, remarque de son côté que les couleurs agissent sur l'homme en engendrant soit la gaîté, soit la tristesse. Elles agissent même sur les viscères, et c'est ainsi que le jaune et le brun aggravent le mal de l'air ; le rose, en pâtisserie, est une couleur appétissante ; le vert, mélange de bleu et de jaune — soit d'une couleur froide et d'une couleur chaude — a des vertus reposantes et favorise le sommeil.

Au point de vue du rendement dans l'industrie, les tests se sont multipliés, surtout outre-Atlantique et en Allemagne. Chez Ford, à Detroit, le plancher de l'atelier des tours a été peint en blanc. Le rendement en a été augmenté de 17 %.

Henry Ford, dans son livre Aujourd'hui et Demain, n'hésite pas à préconiser le renouvellement constant de la peinture. « Ce n'est pas une fantaisie, écrit-il, c'est parce qu'une augmentation de 10 à 20 % sur la production des ouvriers a été constatée dans les locaux industriels ou les ateliers spécialement peints. Certaines couleurs sont plus efficaces et créent des différences de 5 à 10 % sur la production. » Et il proclame : « Une tradition veut que toutes les usines doivent être sales. Nous n'avons pas les moyens de nous offrir cette saleté. »

DE TOUT TEMPS ON A CHANTE EN TRAVAILLANT

LE peintre chante sur son échelle, les bateliers de la Volga chantaient en tirant leurs chalands ; en Afrique et en Orient, tout effort collectif s'accompagne de mélopées ou de chants destinés à stimuler



le courage des travailleurs. Et comment oublier les chants de la marine à voile et les chansons de marche ? Ce besoin inné, qui a son anthologie et ses traditions, fut longtemps négligé comme facteur méthodique de rendement.

La première expérience systématique connue date de 1912. Elle eut pour théâtre une fabrique de savon du nord de l'Angleterre, où les employeurs encourageaient les ouvriers à chanter en travaillant. Ce procédé rudimentaire augmenta néanmoins sensiblement les normes de production. Dix ans plus tard, une firme galloise de mécanique, dont les ouvriers devaient marcher sans arrêt pendant deux heures pour essayer un masque respiratoire, découvrit que l'exécution d'airs entraînants sur phonographe était un antidote à la monotonie de la tâche et exerçait des effets salutaires sur le personnel.

Peu à peu, les tentatives de ce genre se multiplièrent outre-Manche et prirent un certain essor avec le développement de la radiodiffusion, mais jusqu'en 1936 l'extension de l'expérience se heurta à la résistance des grands chefs d'entreprise, qui, dit un rapport du Board of Trade, « rejettent l'innovation proposée comme étant fantastique et d'une superfluité incompatible avec un travail sérieux ».

MAIS DEPUIS LA GUERRE LA MUSIQUE EST DEVENUE UN AUXILIAIRE PRECIEUX

LA cause fut gagnée, pendant la guerre, lorsque la B. B. C. mit à l'étude les ressources de la « musique fonctionnelle » et confia l'élaboration des programmes à M. Wynford Reynolds. Actuellement, le nombre des grandes usines équipées en Grande-Bretagne pour la diffusion dépasse quinze mille, et ce chiffre s'accroît à raison de mille par an.

En France, bien que le mouvement ait été suivi avec un certain retard, il gagne rapidement du terrain. Il faut dire que la « leçon de choses » est tout à fait convaincante.

C'est la rentrée à la biscuiterie Gondolo, à Maisons-Alfort. Ouvriers et ouvrières ont souvent effectué de longs parcours tôt le matin par un temps maussade. Certains sont encore engourdis et d'autres distraits par leurs préoccupations personnelles. Le démarrage risque d'être lent. Pendant un quart d'heure, la musique va contribuer à créer une ambiance de gaîté et aussi de communion dans le travail. La préposée au pick-up passera des disques de pas redoublés, d'airs d'opérettes, de marches militaires de fantaisie.

Cette mise en train terminée, le fond sonore des grands ateliers est constitué par le ronronnement régulier des machines, dont on redoute le pouvoir soporifique. De temps en temps, deux ou trois fois pendant la matinée, les amplificateurs sont branchés pour quelques instants et des communiqués sont diffusés. Ils donnent des informations sur la marche de l'usine, sur les décisions de la direction, mais également sur les matches des équipes corporatives, sur les succès remportés grâce au biscuit. Voici par exemple la conclusion d'une émission récente : « Lorsque Tensing parvint au sommet le plus haut du monde, il s'agenouilla pour remercier Bouddha et offrit au dieu des paquets de biscuits et d'autres produits alimentaires concentrés. En somme, l'Everest est une belle victoire du courage, de l'endurance, de la volonté. C'est aussi une belle victoire du biscuit ! »

Même sous sa forme volontairement exagérée, l'affirmation n'est pas inutile puisqu'elle provoque, et c'est le but visé, l'occasion d'un moment de réflexion, une réaction qui soit autre chose qu'un geste mécanique inscrit dans les réflexes.

La musique reprend au milieu de la matinée, qui est une période habituelle de relâchement. Cette fois, on diffuse le programme de musique fonctionnelle de Paris-Inter. Il est varié, abordant sans exclusion la plupart des genres, mais en respectant un certain nombre de principes : les airs doivent être familiers à l'auditeur engagé dans une tâche, ils sont destinés à le soutenir dans son travail et non à l'en détacher ; les airs chantés doivent être proscrits parce qu'ils constituent une distraction supplémentaire inutile ; on évitera également les orchestrations trop compliquées. Le programme de Paris-Inter dure une demi-heure.

Enfin, quinze minutes avant l'interruption de midi, au moment du « coup de collier », une dernière audition de musique enregistrée accélère la cadence qui tend alors à se ralentir. Loin de s'en plaindre, le personnel se déclare unanimement satisfait et participe avec enthousiasme au choix des disques, qui sont changés tous les quinze jours.

DONNEZ UNE RECREATION AUX ADULTES, ILS AURONT UN RENDEMENT SUPERIEUR

N'IMPORTE quel pédagogue sait qu'un enfant dont l'attention a été sollicitée trop longtemps, même s'il y met de la bonne volonté, donne des signes de distraction, suit avec peine des raisonnements ou des démonstrations à sa portée, se plaint de défaillances de mémoire.

Un quart d'heure de récréation avec des jeux parfois violents qui exigent une certaine dépense physique, un bon goûter et le voilà ragaillardi, prêt à affronter victorieusement de nouvelles épreuves.

Et ce qui est vrai pour l'enfant qui fréquente l'école l'est aussi pour l'adulte astreint trop souvent à répéter les mêmes gestes au long d'une journée de travail.

L'explication de cette apparente anomalie est simple : le système nerveux s'épuise avant le système musculaire.

Taylor, qui, le premier sans doute, obtint un accroissement de la production, non pas en augmentant la durée du travail, mais en simplifiant et en systématisant les gestes et en accélérant les cadences, avait introduit dans sa méthode des pauses dites de repos réparateur. Généralement calculées à l'instar des haltes militaires, à raison de cinq minutes par heure, elles ne fournirent que de médiocres résultats. Les ouvriers n'avaient pas le temps de récupérer et terminaient leur journée dans un état de dépression extrême.

D'innombrables observations tirées de l'expérience ont abouti à des conclusions concordantes : pour être efficaces, les interruptions doivent être en effet calculées à raison de cinq minutes par heure, mais groupées en une seule période. C'est ainsi que pour une durée de travail de quatre heures — durée moyenne d'une matinée ou d'une soirée — la pause sera de vingt minutes, commencée dix minutes avant l'échéance des deux heures, terminée dix minutes après. A cette condition, l'amélioration du rendement est notable. C'est ainsi que le docteur Maurice Gautrelet, ancien médecin-chef des usines Peugeot, affirme que si deux équipes effectuent le même travail de 8 heures à midi, l'une sans pause, l'autre avec un arrêt de vingt minutes, la seconde non seulement rattrape le retard, mais atteint encore un rendement supérieur de 20 % à celui de la première. Le professeur Friedman estime, quant à lui, que pour certains travaux de rythme monotone des accroissements de rendement de 5 à 13 % ont été obtenus par l'octroi de temps de repos. Le professeur Simonin, de la Faculté de Strasbourg, rapporteur de la question au Congrès de médecine industrielle de Rio-de-Janeiro, aboutit à des chiffres analogues.

MAIS CETTE RECREATION DOIT ETRE UN CHANGEMENT TOTAL D'ATMOSPHERE

L'ARRET pur et simple ne porte pas en soi toutes les vertus. Pour avoir plein effet, il doit, d'une part, constituer une rupture, réaliser un changement d'ambiance, de l'autre, compenser les détériorations diverses

LE RENDEMENT augmente de façon très sensible quand le personnel est intéressé à la bonne marche de l'entreprise. « Je fais avec joie le travail qui assure le bien-être de ma famille », proclame un panneau encadré dans l'atelier.

LA MUSIQUE contribue à créer une ambiance de gaîté et de communion dans le travail. La discothèque, abondamment pourvue, fournit des programmes musicaux qui sont renouvelés tous les quinze jours.

L'INITIATION AUX JOIES MUSICALES PENDANT LE TRAVAIL

QUOIQU'ELLES n'aient pas pour objectif immédiat l'accroissement du rendement, les réalisations des tissages « la Ruche », à Wattrelos, dans le Nord, méritent une place dans les innovations qui consacrent l'éminente dignité de l'homme face à l'emprise de la machine. Il s'agit en effet d'une véritable initiation aux joies musicales pendant les heures laborieuses.

L'originalité du système réside à la fois dans l'élaboration du programme et sa répétition. Au début de la semaine, chaque membre du personnel reçoit une courte notice ronéotypée présentant une biographie succincte du compositeur choisi et donnant l'horaire des œuvres qui seront diffusées. L'émission est continue, avec cette particularité que des morceaux de musique classique alternent avec des airs de jazz, mais le même programme est donné pendant toute la semaine. C'est cette imprégnation qui permet à d'humbles ouvrières piqueuses de reconnaître, après quelques phrases, Bach, Liszt ou Ravel.

provoquées par la fatigue et la déshydratation. La solution idéale pour les ateliers de moyenne importance et les bureaux administratifs est la salle de réunion où le personnel prend une collation légère composée de sandwiches, de compotes, de biscuits secs, arrosée de boissons rafraîchissantes non alcoolisées : eaux minérales, jus de fruits, limonades, Coca-cola, thé peu infusé et bien sucré. Une cigarette peut être autorisée.

Pour les très grandes usines, la collation sera servie sur tables roulantes. Ce procédé, actuellement à l'étude à la Régie Renault, est généralement usité dans les pays scandinaves, où la pause intercalaire, si elle ne fait pas l'objet d'une législation particulière, est appliquée dans la plupart des grandes et moyennes entreprises.

Mais c'est en Angleterre, où les problèmes du plein emploi ont donné lieu aux études les plus approfondies, que l'on a obtenu les meilleurs résultats en combinant habilement la pause avec le roulement par équipes pour éviter toute immobilisation des machines.

LE TRAVAIL VA-T-IL DEVENIR ENFIN ATTRAYANT ?

L'USINE, l'atelier, le bureau sont encore trop souvent laids, sales, tristes. Ils coûtent cher. La maladie, l'épuisement prématuré, les accidents, les malfaçons, les rebuts, que de gaspillage aux dépens de l'homme et de l'entreprise !

FOURIER, que ses contemporains prenaient pour un illuminé, avait eu la prescience du travail attrayant. Grâce à la couleur, à la musique, à la récréation, son rêve est en train de devenir réalité.

LA « PAUSE INTERCALAIRE » DANS L'INDUSTRIE PARISIENNE

UN grand nombre d'entreprises de la région parisienne accordent, sous des formes diverses, des pauses de détente et de récupération. Citons au hasard :

— **pour l'automobile,** Simca, à Nanterre, quinze minutes le matin, deux fois quinze minutes pour les équipes de nuit ;

— **pour les installations de traitements thermiques,** les Ateliers Partiot, à Rueil, la Société électro-thermique, à Courbevoie, la Technique moderne, à Gennevilliers ;

— **le Roulement à billes** Nadella, cinq minutes par heure ;

— **pour la peinture,** la Société Astral-Celluco, une demi-heure par jour pour les mécanographes ;

— **pour les traitements de surface,** la Duclanisation, dix minutes toutes les heures pour les ouvriers du polissage ;

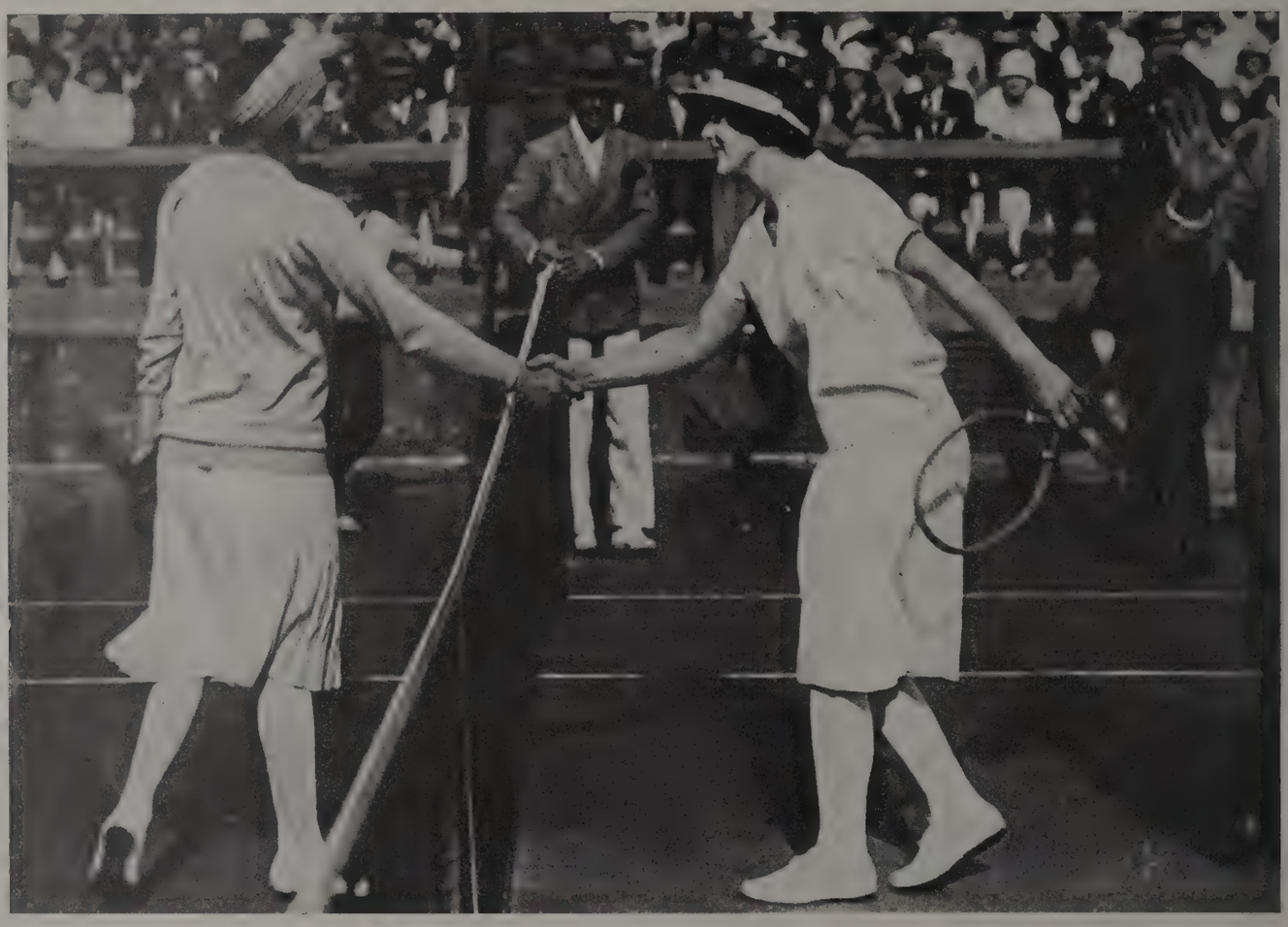
— **pour la biscuiterie,** Gondolo, à Maisons-Alfort, dix minutes toutes les heures et demie pour les ouvrières travaillant en équipe ; les ouvriers pâtissiers, rémunérés aux pièces, s'accordent à leurs dépens des pauses sensiblement équivalentes ;

— **pour les banques,** la Société générale, quinze minutes matin et soir à l'atelier de mécanographie.

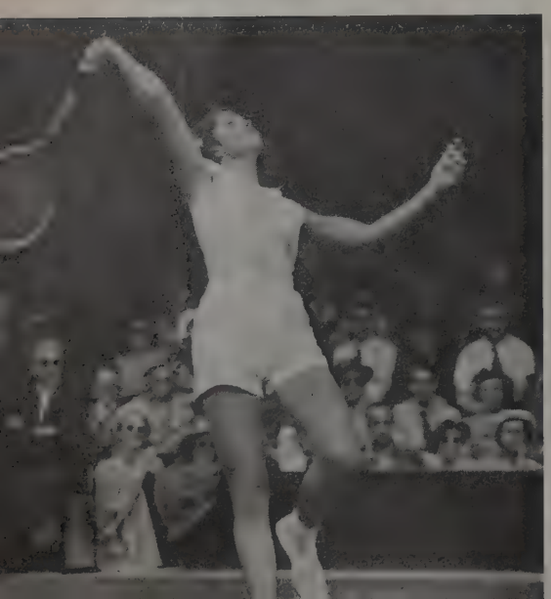
Au cours de ces pauses, le casse-croûte est généralement offert par la maison.

★

CHAMPIONNE INCONTESTEE, M^lle Masson a été pratiquement invincible de 1897 à 1903. Sa tenue vestimentaire : canotier, cravate, jupe longue et ceinturon, contraste curieusement avec celle de la joueuse actuelle que l'on voit, en bas de la page, exécuter une volée haute.



A L'ISSUE du match de tennis le plus sensationnel qui se soit jamais disputé, Suzanne Lenglen serre la main d'Helen Wills, qu'elle vient de battre à Cannes en 1926.



« Dans ce sport éminemment français, le tennis, redevien-drons-nous les meilleurs? »

PAR A. GENTIEN

Le tennis est un sport plus récent que le golf. Son acte de naissance officiel, signé, comme pour celui-ci, en Grande-Bretagne, date non pas du XVIII[e] siècle, mais du premier tournoi organisé à Wimbledon, il y a quatre-vingts ans.

De même, si l'on admet que le jeu diffère sensiblement de la longue-paume qui était pratiquée à la cour des rois de France, il n'a pas les mêmes lettres de noblesse que le golf.

Le tennis ne fut pas lancé par l'entourage d'un souverain — chose curieuse, ce n'est qu'en se démocratisant que ce jeu, longtemps plus tard, deviendra le « sport des rois » — mais par un groupe de bourgeois de la classe aisée qui pratiquaient le croquet sur les pelouses de Wimbledon (petite localité située à 15 kilomètres de Londres) et qui, pendant l'été 1875, construisirent un terrain de lawn-tennis selon les données d'un certain major Wingfield.

Le nouveau jeu, considéré d'abord comme un simple divertissement, se développa si rapidement que deux ans plus tard le « All-England et Croquet-Club » de Wimbledon devint le « All-England Lawn-Tennis et Croquet-Club », titre qu'il porte encore aujourd'hui, bien que les terrains de croquet aient disparu depuis longtemps...

LE PREMIER COURT DE TENNIS FRANÇAIS FUT CONSTRUIT SUR LA COTE D'AZUR PAR DEUX ANGLAIS

En 1881, deux champions anglais, les frères Renshaw, traversèrent la Manche, emportant dans leurs bagages des raquettes, ces curieuses raquettes des temps héroïques dont le cadre n'était pas rond, mais triangulaire.

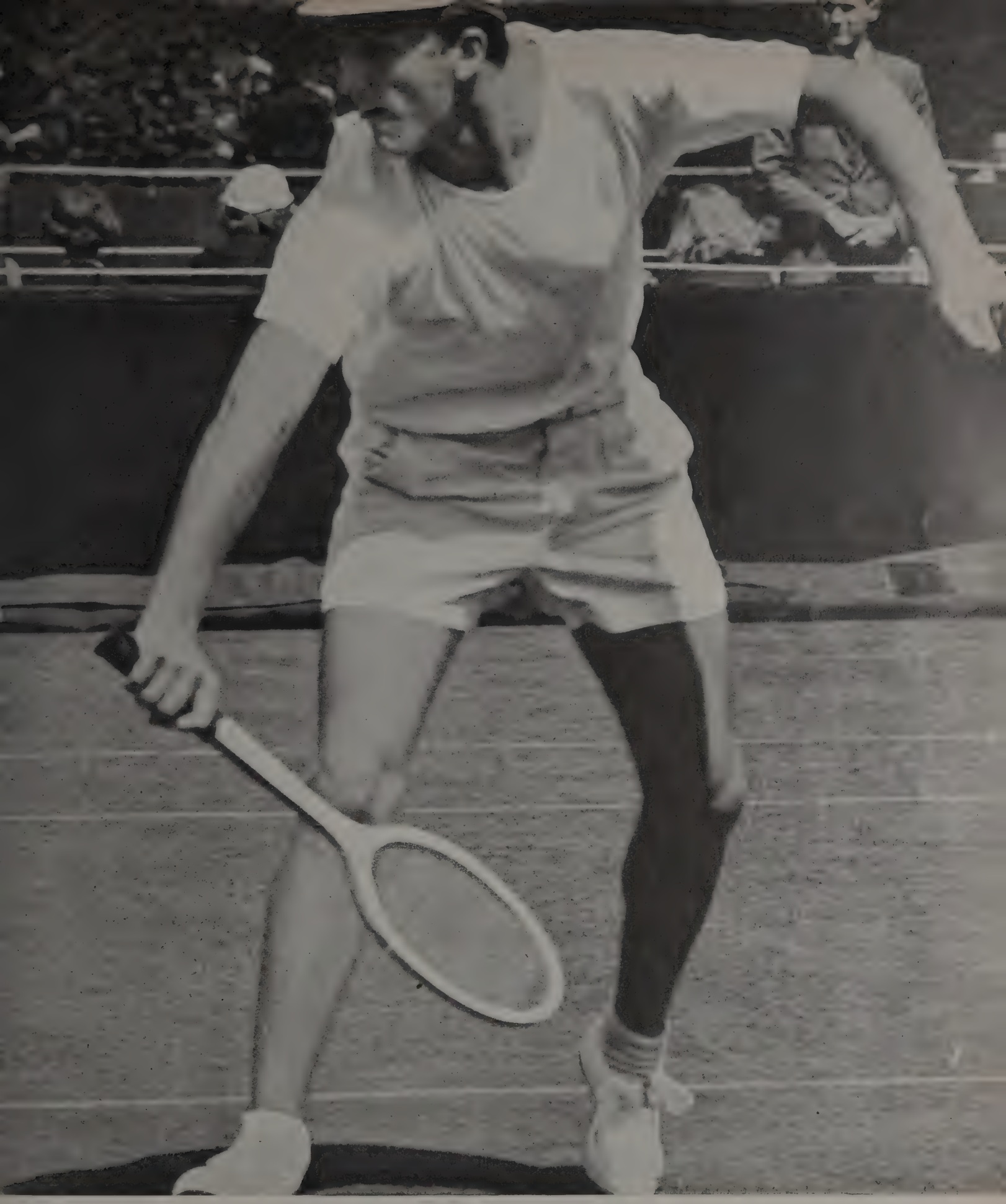
Aucun court de tennis n'existait sur le continent et les frères Renshaw décidèrent d'en construire un eux-mêmes, dans le parc de l'hôtel Beau-Site à Cannes. L'exemple fut bientôt suivi, avec une main-d'œuvre venue d'Angleterre, à Boulogne-sur-Mer, à Dinard et au Touquet, qui étaient de petites enclaves britanniques sur notre territoire.

Le premier championnat de France fut organisé en 1891, sur les courts de l'île de Puteaux. C'était un endroit très « sélect », comme tous les clubs de l'époque. L'élégance y avait le pas sur le sport. Les femmes portaient de grands chapeaux qu'elles retenaient d'une main, leurs jupes balayaient le court et laissaient parfois apparaître une haute bottine de cuir blanc. Les hommes avaient des cols empesés et auraient jugé malséant de jouer nu-tête. Les parties se disputaient dans le faux jour, car de grands arbres ombrageaient les courts. On considérait le soleil comme un ennemi, les terrains étaient construits de façon rudimentaire, pleins de trous, les raquettes étaient peu tendues et les balles,

A ROLAND-GARROS, Abdesselam (France) et Cucelli (Italie) pendant une pause.

LE « CENTRAL » de la Société sportive de l'île de Puteaux (ci-dessous) était au début du siècle le club ultra-sélect. Après la partie on prenait la « cup of tea » sous le parapluie, et l'on couronnait la ROSIERE en croisant les « paniers ». Decugis et Germot, successeurs des Aymé et des Vacherot, se disputaient les honneurs du palmarès et M[lle] Ketty Gillou, sœur du si fameux président de la Fédération française de lawn-tennis, était la vedette du tennis féminin.

BERNARD DESTREMAU, qui a remporté récemment le championnat de France, affirme ci-dessus sa maîtrise dans la fin d'un smash. Il est un des meilleurs joueurs actuels depuis les « Mousquetaires ».



JEAN-NOEL GRINDA est un des espoirs du tennis français. Il a déjà la classe internationale. On le voit ci-dessus disputant un match à Wimbledon avec toute la fougue de ses seize ans.

qu'on achetait de préférence rouges, parce que c'était moins « salissant », se dégonflaient rapidement.

Ces conditions n'étaient pas aussi préjudiciables qu'on pourrait le croire au jeu lui-même. Elles ajoutaient à l'ardeur des pionniers et mettaient en valeur l'adresse, la rapidité des réflexes, le sens de l'opportunité, toutes qualités auxquelles on reconnaîtrait un jour les grands champions français.

Ce tennis en vase clos — car nos joueurs n'avaient l'occasion de rencontrer des étrangers qu'au cours d'un tournoi de plage — dura jusqu'à la fondation d'une épreuve par équipes, qui allait provoquer une vive émulation internationale. C'est en 1900 qu'un Américain, Mr. Dwight Davis, créa sa fameuse coupe. La France ne joua d'abord qu'un rôle effacé dans une épreuve qui convenait mal au tempérament individualiste de nos joueurs d'avant guerre. Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Australie se partagèrent le titre de nation champion du monde jusqu'au jour où apparut la brillante équipe de chez nous. Quatre jeunes gens : Cochet, Lacoste, Borotra et Brugnon, apportèrent au tennis français, avec leur talent individuel, la notion de solidarité. Leurs caractères différaient autant que leur manière de jouer, mais un lien amical et un idéal commun les unissaient.

APRES DES ANNEES GLORIEUSES, LE TENNIS FRANÇAIS SUBIT UNE ECLIPSE

Pendant six ans, de 1927 à 1932, Cochet, Lacoste et Borotra, de force sensiblement égale en simple, et Brugnon, le meilleur joueur de double que notre sport ait connu, dominèrent le tennis mondial au point de vue technique aussi bien que moral. L'appellation de « Mousquetaires » est un hommage de leurs adversaires étrangers à la façon chevaleresque dont ils acceptaient la victoire et la défaite et à leur comportement exemplaire en dehors du court.

Peu de temps auparavant, une vedette — telle que le sport n'en a jamais connu de semblable — avait fait briller d'un éclat extraordinaire, dans les épreuves individuelles, les couleurs françaises. J'ai nommé Suzanne Lenglen. Tout en elle était don, fantaisie, inspiration et aussi discipline et concentration. Elle révolutionna le tennis féminin par sa manière de monter au filet et de terminer les points par quelque smash ou volée imprenable. Cette méthode, inconnue aux championnes qui l'avaient précédée, n'excluait pas la grâce, qui était chez elle innée, ni la régularité au fond du court, qu'elle avait acquise grâce à un travail acharné.

Pleine de personnalité, elle créa une façon de se vêtir pour le tennis, robe courte et légère, turbans multicolores, et des attitudes sur le court que toutes les joueuses du monde s'efforcèrent d'imiter.

Sa supériorité, pendant les années où elle prit part à la compétition, se manifesta de telle sorte qu'aucun sport n'a jamais offert l'exemple d'une aussi grande différence de classe entre un champion et les autres.

Années glorieuses pour le tennis français que celles de Suzanne Lenglen et des « Mousquetaires », qu'aujourd'hui où nous sommes « rentrés dans le rang » l'on ne peut évoquer sans mélancolie...

D'où vient cet effacement de nos champions que l'on crut d'abord provisoire et qui dure toujours ?

Pendant la grande époque des joueurs extrêmement doués, Christian Boussus, Marcel Bernard, André Merlin vécurent dans l'ombre des vedettes, délivrés involontairement de toute responsabilité nationale. Lorsqu'on fit appel à eux, quelques années plus tard, la jeunesse, une certaine forme d'ambition les avaient abandonnés... Une nouvelle couche d'excellents joueurs apparut peu avant la guerre : Petra, Pelizza, Destremau, Abdesselam, qui obtinrent de brillants succès (notamment la victoire de Petra à Wimbledon en 1946), mais n'atteignirent jamais la classe de leurs aînés. On devint injuste pour le tennis français. Pourquoi demander que la fortune tourne toujours son visage vers le même pays ?

L'Angleterre, après nous avoir battu dans le challenge-round de la Coupe Davis en 1933, reprit la position de « leader » qu'elle avait occupée au début du siècle, puis ce furent les Etats-Unis et l'Australie.

Il n'est pas mauvais que la Coupe Davis change parfois de détenteur. Une victoire dans cette épreuve crée un élan dont différentes nations participantes sont amenées à profiter à tour de rôle.

LE TENNIS EST UN SPORT EMINEMMENT POPULAIRE

La vogue du tennis en France date de notre premier succès dans la Coupe Davis. Le 7 septembre 1927 — jour inoubliable ! — nos joueurs battirent à Philadelphie l'équipe américaine composée de Tilden et de Johnston, qui étaient alors les rois du tennis. De ce moment, courts et joueurs se multiplièrent dans notre pays à un rythme qu'il aurait été impossible de prévoir un an plus tôt. Le stade Roland-Garros, conçu et bâti en quelques mois, se révéla vite trop petit pour contenir la foule venue assister à la défense du trophée. Cet enthousiasme ne retomba pas le jour où nous fûmes dépossédés de notre titre. La victoire de la France dans la Coupe Davis avait rendu notre sport définitivement populaire.

La Fédération française de lawn-tennis, qui n'était à l'origine qu'un organisme restreint, formé de quelques amateurs passionnés, fonctionne aujourd'hui comme un ministère. Elle contrôle 70.000 joueurs officiellement licenciés, 1.500 clubs et 4.000 courts, chiffres qui sont toujours au-dessous de la vérité actuelle, car de nouvelles régions ne cessent de venir au tennis ou de voir grandir son intérêt.

En 1953, la Ligue du Maroc, qui fait partie des vingt-sept ligues régionales de la Fédération française de lawn-tennis, occupe le second rang aussitôt après la Ligue de Paris.

En France, aux colonies, dans l'Union française, des championnats, officiels ou non, se disputent d'un bout de l'année à l'autre. Les tournois de plage, qui étaient autrefois réservés à quelques estivants, réunissent autant de participants qu'un championnat à Roland-Garros.

Des industries comme celles de la raquette, de la balle et de certains accessoires ont atteint une technique parfaite et ne cessent de prospérer. Des journaux spécialisés, des marchands d'articles de sport, des professeurs groupés dans une fédération autonome vivent du jeu. Même si l'on exclut les recettes des grandes épreuves, le tennis est devenu une source de profit qui intéresse l'économie du pays. Cette œuvre est due à l'action du champion qui flatte l'amour-propre national et qui, grâce à la publicité qu'il crée, aide au rayonnement et à la diffusion du jeu.

On ne dira jamais assez ce que le tennis français doit à ses champions du passé. Ils ont transmis un flambeau qui brille aujourd'hui d'un feu moins vif. Que faire pour trouver de nouvelles vedettes ? Cette reprise de la marche en avant est la préoccupation essentielle de la Fédération française de lawn-tennis, qui consacre à la recherche et à la formation des jeunes champions une partie des recettes faites sur les grands stades.

COMMENT SONT FORMES LES FUTURS CHAMPIONS

L'effort de la Fédération française de lawn-tennis se fait en deux étapes : une étape d'initiation et une étape de perfectionnement.

Trente centres d'initiation existent en France, alimentés par les écoles, les lycées et les collèges. Ces centres d'initiation fonctionnent suivant la méthode, inventée par Suzanne Lenglen, qui consiste à remplacer la leçon individuelle par des cours collectifs. Ici des gosses pleins d'émulation les uns envers les autres apprennent l'A B C du tennis. On leur montre la manière de tenir leur raquette, de placer leurs pieds et de toujours bien regarder la balle, éléments fort simples dont peut dépendre leur avenir.

Pour les jeunes joueurs qui ont montré des dispositions à l'école

Suzanne-Lenglen (le nom de la fondatrice a été très justement conservé), des cours de perfectionnement ont été créés dans différentes villes de France (sur 70 élèves des écoles Suzanne-Lenglen, on en choisit 3 ou 4 pour les cours de perfectionnement). De même que les écoles Suzanne-Lenglen, les cours de perfectionnement sont gratuits et fonctionnent deux fois par semaine, pendant les heures scolaires consacrées au sport, sous la direction de professeurs diplômés par la Fédération française de lawn-tennis et par l'Association des professeurs de tennis.

Robert Haillet, qui joue aujourd'hui la Coupe Davis pour la France, est sorti d'un des centres de perfectionnement.

LE CHAMPION HENRI COCHET, AU SERVICE DU TENNIS FRANÇAIS

Pour compléter cette œuvre, Henri Cochet s'est mis à la disposition de la Fédération française de lawn-tennis afin de découvrir à Paris et en province des jeunes joueurs de talent. Il organise des stages, au nombre d'une dizaine chaque année, qui connaissent un grand succès. Le recrutement se fait dans les centres scolaires et aussi dans les clubs.

Ces stages ont lieu, avec le concours de moniteurs spécialisés, dans les centres d'éducation physique et sportive, qui sont un organisme d'Etat. Leur but est de montrer les rapports existant entre les autres sports et le tennis, et l'accent y est mis sur la culture physique et l'athlétisme.

Pendant plusieurs mois, chaque année, Cochet mène la vie du stade, levé et couché tôt, courant dans la campagne dès le réveil, participant aux épreuves athlétiques et dormant parfois sous la tente. Il joue au tennis avec les jeunes gens et leur inculque les principes simples qui sont les siens : frapper la balle d'un geste court au moment où elle arrive à la hauteur de la ceinture, c'est-à-dire horizontalement, le pied gauche en avant pour le coup droit, le pied droit en avant pour le revers, le buste toujours penché dans la direction du filet. Le tennis moderne est fait de rapidité. Le coup d'œil prompt, le mouvement du corps, le jeu de jambes y jouent un rôle essentiel. Il faut prendre un quart de seconde d'avance sur l'adversaire, et, plus encore qu'une technique orthodoxe, ce sont les réflexes que Cochet cultive chez ses élèves et une tactique audacieuse qu'il leur inculque.

Cochet fut l'un des premiers à jouer le tennis moderne, qui n'a aucun rapport avec le tennis statique de naguère.

NOTRE PAYS DOIT REPRENDRE SA PLACE SUR LA SCENE INTERNATIONALE

On imagine le prestige d'un enseignement que justifient les plus grands succès qu'un joueur de tennis ait connus. Ces succès n'auraient pas été obtenus sans l'esprit de discipline qui est aujourd'hui celui des stages. L'action de Cochet est technique, morale et aussi sociale. Il montre aux jeunes que l'étiquette de snobisme attachée au tennis est fausse. Le sport est le creuset où se fondent les différentes classes de la société, et le tennis n'échappe pas à la règle. Finie l'époque toute mondaine qui fut celle des débuts du jeu ! Le bon ton est la loi des courts, et non pas une certaine élégance qui n'a rien à voir avec le sport.

Le tennis en se démocratisant s'est mis à la portée de beaucoup de bourses. Les cotisations excessives qui avaient pour but de « fermer » les clubs ont disparu, la chemise Lacoste et le short, faciles à laver, ont remplacé un équipement coûteux, la raquette standardisée n'est plus un objet de luxe, des balles toujours neuves ne sont pas indispensables, surtout pour les débutants. La dépense n'est pas plus grande que pour tel sport dit démocratique.

Le tennis a un autre avantage. On peut le pratiquer fort longtemps, depuis l'âge de neuf ans — où il est bon de mettre pour la première fois une raquette entre les mains d'un enfant — jusqu'à une période avancée de la vie, à condition de savoir alors ménager son effort et de ne plus prendre part qu'à des épreuves de double. Une association de vétérans est très active en France. Fondée sous le patronage du regretté roi de Suède — qui ne se retira des courts qu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans — elle organise chaque année une épreuve officielle qui réunit une centaine de participants.

En ce qui concerne la jeunesse, qui intéresse tout sport au premier chef, Suzanne Lenglen et Henri Cochet ont été les créateurs d'un état d'esprit très généreux qui, avec l'aide compréhensive et constante de la Fédération, ne cesse de s'étendre en profondeur et de porter des fruits. Aussi le tennis français, bien qu'il ne bénéficie pas d'un recrutement aussi vaste que celui de certains autres pays, ne manquera pas de reprendre sur la scène internationale la place qu'il a longtemps occupée.

GENTIEN dédicace son livre « Aventures d'un joueur de tennis » à Henri Cochet, qui, après avoir été le grand champion mondial, forme les nouveaux espoirs du tennis français.

VILLÉGIATURES

Le « Mont » est la sentinelle avancée de ce pays d'Armor dont les côtes déchiquetées abritent tant de plages reposantes.

QUI n'est tenté, quittant Deauville ou même Le Touquet et sa forêt ombrageant de beaux chalets, de grands hôtels, ses golfs et ses rivières, de descendre jusqu'à la Bretagne et d'en faire le tour, déchiqueté par les hautes vagues du mont Saint-Michel dressé comme un fantôme dans sa baie d'argent, jusqu'à Quimper aux deux clochers, essieu de la roue qui court du Raz au clair Camaret, à Concarneau, voisin du bois d'Amour, où Gauguin, de retour des tropiques, enseigna leur voie aux *nabis*.

« Ah ! monsieur Sérusier, pourquoi mélangez-vous les couleurs ? Pourquoi ne prenez-vous pas le plus beau vert, le plus beau rouge de votre palette et ne les posez-vous pas directement sur votre toile ? »

Et Sérusier, sur le couvercle d'une boîte à cigares, rapporta la leçon de Gauguin à ses camarades, qui se nommaient Bonnard, Vuillard, Roussel, Maurice Denis, Vallotton et quelques autres. La Bretagne, sur leurs toiles, changea d'aspect et devint le lieu de pèlerinage des peintres.

D'Été

TEXTE DE MICHEL GEORGES-MICHEL - ILLUSTRATIONS DE RÉGIS-MANSET

Traversons la Vendée, les Charentes, sur quoi veillent les deux tours de La Rochelle et les plages atlantiques. Voici Royan, toute neuve de digues et de villas devant ses grandes plages, Royan dont le renouveau étonna hier le maréchal Juin, claire porte de l'estuaire de la Gironde ; les Landes, Arcachon, et la reine de la côte, Biarritz.

Biarritz, avec son océan rageur, ses falaises, ses toits basques, attend ses touristes, caquetante d'éclats de soleil et de cris ibériques ! Qui n'a grimpé par la petite rue Mazagran, menant au bain, et à la côte des Basques ? Qui n'a évoqué les promenades de l'impératrice Eugénie devant les jardins du Palais ? Qui, dans sa jeunesse, n'a regardé le duc de Windsor se baigner, alors que des jeunes filles enthousiastes faisaient de leurs peignoirs un tapis multicolore et parfumé menant de sa villa *Héliante* à la frange de mer ?

C'était une nouvelle grande époque de la Côte d'Argent. Le duc y

Cornouaille... « terre de pardons et de légendes », où, de Quimper à la pointe du Raz, les Bigoudennes arborent leurs coiffes étranges.

Erskin Gwynn était le véritable boute-en-train de la petite cour que le duc de Windsor tenait naguère à Biarritz, reine de la Côte d'Argent.

tenait une petite cour : Westminster, disparu le mois dernier, visitait son futur souverain, éphémère ; la princesse Narischkine, alias Vix, de l'Opéra, y avait son tabouret si M^lle^ Spinelly, voisine, venait y chanter ses couplets acides. Un brave garçon, neveu des Vanderbilt, Erskin Gwynn, était le boute-en-train de ces *parties*, où Windsor néanmoins veillait à l'étiquette.

Gwynn, un soir, arriva en retard, avec des manchettes noires. Au regard de reproche du prince, il s'écria :

« Ah ! monseigneur, il n'y avait plus de place dans le train. Comme je ne voulais pas manquer le dîner de Son Altesse, je suis monté à côté du mécanicien, et, comme je suis prudent, à chaque tournant j'étendais le bras, de sorte que mes manchettes ont pris quelques escarbilles.

— N'aviez-vous pas votre Rolls ?

— Je l'avais fait venir. Une Citroën se serait débrouillée, mais cette bête-là s'en est allée vers Barcelone !

— Vous ne dites pas la vérité, monsieur Gwynn.

— C'est vrai. Pour tout avouer, hier soir j'étais « noir » comme une chemise italienne. Comme j'étais soutenu par des agents discrets de Son Altesse, sur mon passage des jeunes filles se sont écriées : « Oh ! regardez donc le prince qu'on ramène « cuit ».

— Monsieur Gwynn, connaissez-vous l'histoire de Falstaff ?

— Certainement, mais ce sot était gras, et moi je suis maigre. A la santé de Son Altesse ! »

On s'amusait à Biarritz quand on n'allait pas à la pelote basque ou aux Toros de fuego, sur la place Louis-XIV, chère à Claude Farrère, quand on ne se promenait pas dans ses faubourgs aux jolis noms : Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Hendaye, Guéthary, Ustaritz, Cap-Breton, quand on ne poussait pas une pointe jusqu'à Fontarabie ou sous les

De cime en cime, de val en val, de civets d'izard en verres d'eaux radieuses, on arrive à Luchon-Superbagnères.

tamaris de la *concha* de San Sebastian, quand on ne prenait pas la route des Pyrénées, en partant de Cambo, où s'évanouissent les souvenirs de Rostand le père.

Alors, de cime en cime, de val en val, de civets d'izard en verres d'eaux radieuses, on arrive aux sources et aux sommets, à Luchon, doublée de Superbagnères, au delà des Gavarnie romantiques.

Les sources ! Autres monts, autres paysages. Dans notre dernière chronique nous parlions de Vichy, de Vittel. Voici leurs sœurs cadettes : La Bourboule, sur la Dordogne ; Contrexéville, rajeunie et rajeunissante, faisant miroiter ses établissements de majolique sous les sapins des Vosges ; Bourbonne, se reposant sous ses marronniers ; Martigny-lès-Lamarche et, dans le Massif, Royat, où Maeterlinck se fit un second cœur ; Châtelguyon, où les gourmands se refont un ventre !

Et la Savoie, et sa jeune Léchère, concurrente en miracles de Bagnoles-de-l'Orne !

Leur capitale, Aix, dresse ses arcs romains entre Annecy, Chambéry et leurs lacs, où rôde l'omble chevalier, où, la nuit, se reflètent les lumières des grands hôtels étagés sur la montagne.

La vie, à Aix-les-Bains, n'est pas compliquée. Le matin, c'est le traitement : des rhumatisants que l'on porte en chaise à bras jusqu'à l'établissement où l'on a conservé l'antique piscine romaine. D'autres qui vont à pied, allègres ou clopin-clopant.

Et, dans diverses salles, les douches-massages, les inhalations, les pulvérisations, le bouillon où l'on cuit comme langoustes, la tête couverte d'un chapeau de cuir ; enfin, la « caisse », sorte de supplice chinois, dernière étape pour les amaigrissements. Et c'est là que se dirigent tout

Dans le calme d'Evian, Gérard Bauer travaille à l'élection du prochain Goncourt.

Pour préparer sa nouvelle exposition, Paul Colin a choisi pour cadre La Bourboule...

droit les petites et les grosses dames. Mais elles veulent maigrir tout de suite, en quelques séances, calculant ainsi :

« On perd un kilo à l'heure ; j'y resterai deux heures chaque jour pendant une semaine. Tant pis si je souffre. »

Mais le médecin met le holà :

« Combien de temps avez-vous mis pour vous faire cette petite taille de caillette, madame ?

— Euh !... Dix ans.

— Et vous voudriez la perdre en huit jours ? sans danger ?... Sans crier « au secours ! » quand vous sentirez votre cœur battre trop vite, puis s'arrêter ? Heureusement, nous sommes là. Et faites donc chaque jour, à pied, l'ascension de Hautecombe à la route, plutôt que de si fréquentes visites au pâtissier... »

Pâtisseries, gâteaux de Savoie, contes de fées... C'est au cours d'une de ses villégiatures d'Aix que l'on vit non pas un roi, mais un dieu épouser sinon une bergère, du moins une pâtissière.

A part cela, et le casino, les heures passent légères à Aix. On devine les noms des stars, starlettes et startelettes qui font semblant de vouloir rester anonymes derrière leurs lunettes noires. On identifie les vrais et les faux Farouk. On va entendre Edith Piaf ou Lady Patachou de passage au théâtre, et même cette grosse chanteuse qui ferait bien de suivre la cure et qu'on appelle Lady Patapouf. On va visiter les Charmettes. On lit même les derniers romans. On rêve de les vivre. Mais, béatement, l'on s'endort sur sa chaise longue, dans cette atmosphère sans anxiété qui fait de la Savoie le paysage le plus imagé et le plus reposant de France.

POURQUOI J'AI FAIT LA RÉVOLUTION

« CHRISTIAN DIOR »

Les "3 glorieuses" de CHRISTIAN DIOR

Elles se nomment :

RENÉE, MAUVIETTE ET GLORIEUSE

3 DATES RÉVOLUTIONNAIRES

3 MAI 1953

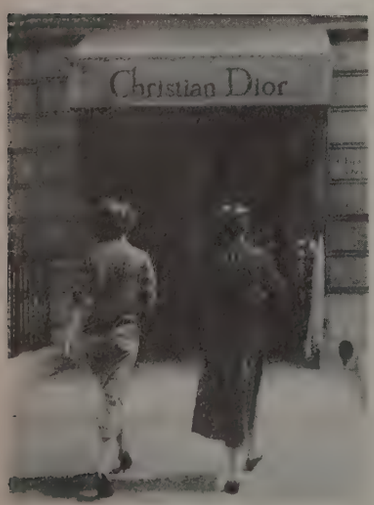
« JE PARS POUR LA COTE D'AZUR »

6 JUIN 1953

« JE TROUVE MA LOGIQUE DE PROPORTION, EN DEUX JOURS JE DESSINE MA COLLECTION »

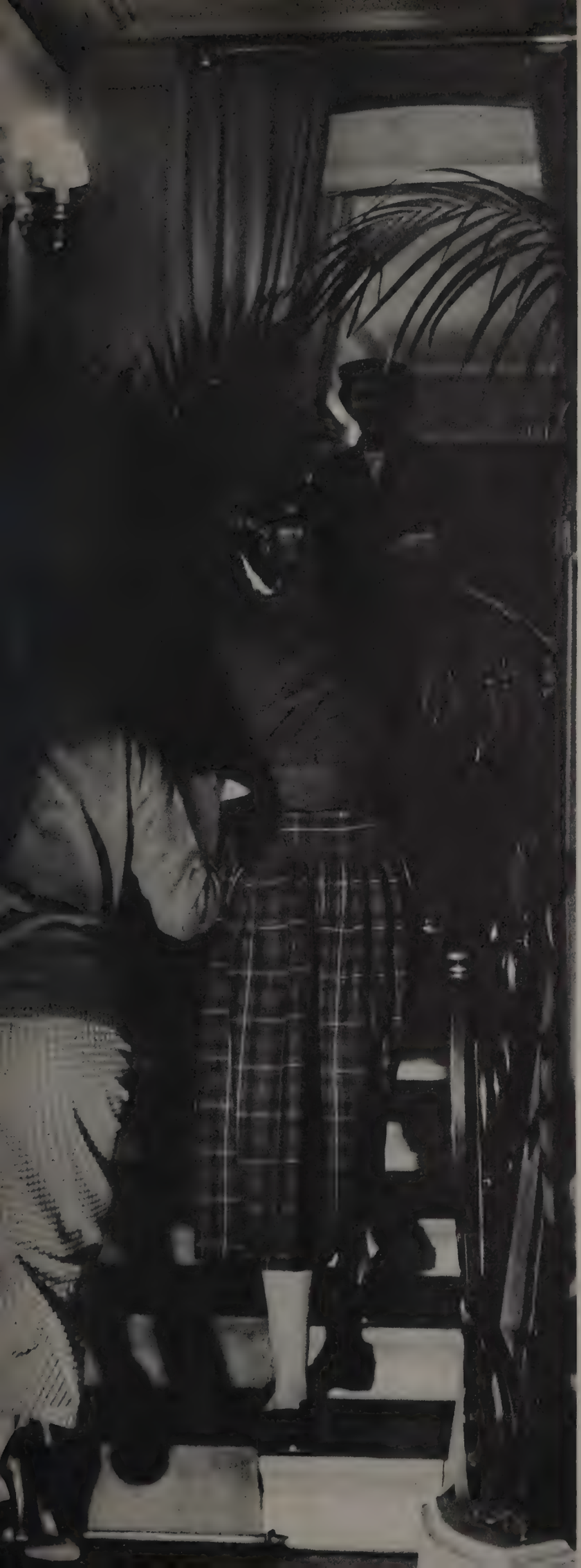
21 JUIN 1953

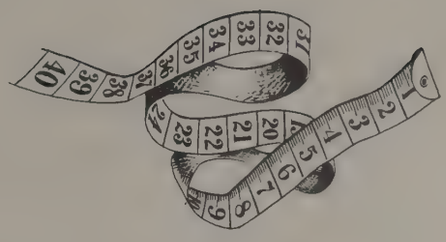
VICTOIRE PORTE LA PREMIÈRE ROBE, QUI FUT BAPTISÉE « VICTORINE »



LUI : « IL ME FALLAIT DE NOUVEAUX MANNEQUINS PLUS PETITS DE TAILLE »

ELLES : « NOUS MONTIONS VERS CE QUI NOUS SEMBLAIT UN IMPOSSIBLE AVENIR »





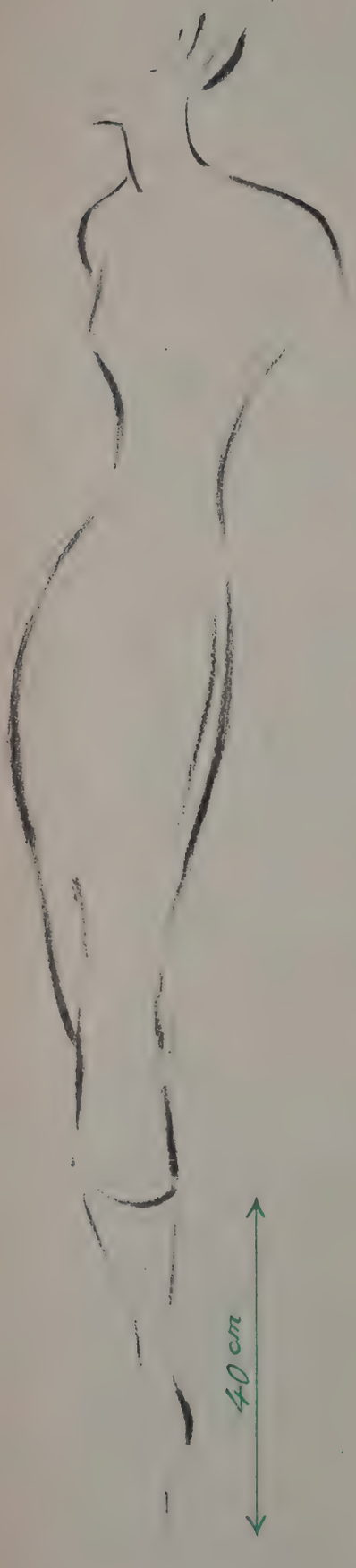
40 cm au-dessus du niveau de la terre !

Et si « Monsieur » Dior s'avisait de fabriquer des culottes, faudrait-il que nous ?...

Sur ce thème, « shocking » au possible, la presse britannique orchestre la contre-offensive d'outre-Manche contre les 40 centimètres du couturier vedette de l'avenue Montaigne. C'est — bien entendu — observer le problème par le petit bout de la lorgnette. Car si demain Christian Dior prenait la parole à la Radiodiffusion française (et pourquoi pas ?) pour un « message aux Français », nos confrères anglais savent bien que, de Mrs. Smith, femme de ménage à Charing-Cross, à la princesse Margaret, toutes leurs compatriotes seraient à l'écoute.

C'est que la longueur des jupes n'est pas une

LES MUSES RÉVOLUTIONNAIRES, CROQUÉES PAR VINCENT ROUX



tempête dans un verre d'eau. Elle est l'occasion d'une démonstration de splendide isolement, d'une part, de « faire face quand même », de l'autre. Que le patriotisme se hisse ainsi, par la voie restreinte, *ad augusta*, il faudrait n'être point Français pour s'en étonner. Il y a, derrière la longueur de mollet que montreront nos belles, une querelle de « gros sous » qui n'a rien de sordide. Il y a l'austérité anglaise de l'austère Norman Hartnell, face à ce qu'on appelle, à partir de Douvres, la danse française sur un volcan.

Les élégantes, ici et là, amoncelleront des arguments techniques. Leurs maris brandiront leur carnet de chèques (fermé). Et les midinettes, comme d'ordinaire, après avoir dit « fontaine » avec le même acharnement que naguère, raccourciront docilement, comme le prescrit le catéchisme parisien.

Pour la raison qu'une jupe doit être ou courte ou longue, « et monté sur le faîte... » C'est une vieille histoire. Les révolutions sont l'essence de la mode, et c'est à Paris que les révolutions se font. Il est « ridicule », « illogique », « scandaleux », « grotesque » et, à tout prendre, positivement « shocking » de jeter au bûcher cette élégante jupe longue qu'on adorait naguère. Mais la logique n'est pas un argument féminin, et c'est pourquoi Christian Dior vaincra, parce qu'il est le plus fort.

To cut or not to cut, that is the question ?

Les Anglais savent, depuis certain dialogue au cimetière d'Elseneur, que poser le problème, c'est le résoudre. Car il est un temps pour semer et un temps pour récolter. Un temps pour allonger et un temps pour raccourcir les jupes.

René CLAUDE.

50 ans d'Élégance Parisienne

PAR ROGER DARDENNE

C'est une heureuse initiative d'avoir placé sous les yeux des Parisiens et des visiteurs de Paris un résumé de ce que fut, pendant cinquante années, la mode féminine conçue et créée à Paris. Le grand magasin qui a pris cette initiative s'en est vu récompenser par un succès qui, deux mois et demi durant, ne s'est pas démenti. Il le méritait par le goût apporté à cette présentation, que ses étalagistes, travaillant sous la direction de M. Raymond Baumgartner, ont su rendre fort attrayante.

A première vue, l'entreprise pouvait paraître difficile. Cinquante ans, c'est peu et c'est pourtant beaucoup si l'on songe à la rapidité avec laquelle la mode, éphémère par essence, naît et meurt. Heureusement, les concours n'ont pas fait défaut. Couturiers, collectionneurs particuliers, dessinateurs ont retrouvé pour la circonstance des documents précieux. L'Union française des arts du costume s'est signalée par l'importance de sa contribution. Cette association a été fondée en 1948 afin de grouper les efforts, jusqu'alors dispersés, nécessaires pour créer le musée du Costume français. Musée qui sera d'une incontestable utilité pour les érudits attachés à cette branche si intéressante de l'histoire, pour les spécialistes du théâtre et du cinéma et aussi pour tous ceux qui, à un titre quelconque, s'emploient à nous vêtir et se doivent de connaître ce que firent leurs devanciers.

La période de la mode qui s'étend de 1900 à 1930 a été représentée à l'exposition de la plus intéressante manière. De grands couturiers ont complété en fournissant des modèles pour les années qui ont suivi. Ainsi, de 1900 à 1952, était-il possible d'apprécier l'évolution de la mode.

Les réactions des visiteuses étaient du reste curieuses à constater. De vieilles dames, cela se conçoit, regardaient avec une bienveillance émue les atours de leur jeunesse. D'autres visiteuses s'esclaffaient à tout ce qu'elles voyaient et les tout derniers modèles seuls trouvaient grâce à leurs yeux...

En vérité, pour l'observateur impartial, à part quelques exceptions — il y a de mauvaises années — rien de ce qu'on pouvait voir dans ces vitrines n'était affreux. Simplement, il fallait faire l'effort de se reporter à la date, aux conditions de la vie du moment. Une excellente leçon d'histoire sociale vous était offerte. Ces robes, ces chapeaux, quelles illustrations pour certaines pages de Proust, pour certains chapitres de Bourget ou de Hermant !

Bien sûr, un vêtement de femme ou d'homme est vite assez ridicule. « Où faites-vous donc faire ces chapeaux qui vous rendent si drôle ? demandait-on à un acteur comique fameux. — Je les conserve d'année en année. »

1900. CORSAGE A BASQUE, jupe à balayeuse, broderies de paillettes formant un décor floral « modern' style », et voilà une robe de cérémonie 1900.

1903. « CAGE A MOUCHES ». Chapeau d'Hortense Coffin, en taffetas gris fer, et voilette en mousseline de soie incrustée de dentelle grise.

1908. MADELEINE VIONNET créa ce vêtement d'intérieur pour Lantelme, qui le portait dans le Costaud des Epinettes, une pièce de Tristan Bernard.

Il avait raison. N'empêche qu'un moment arrive où l'objet perd son ridicule, se charge de souvenirs et d'évocations, devient historique. Sans compter qu'il existe une sorte de loi cyclique d'après laquelle les modes périmées retrouvent l'actualité, avec des variantes évidemment, mais fort reconnaissables. Et n'est-ce pas leur meilleure défense ?

Une place avait été faite aux œuvres des artistes qui ont apporté à la mode féminine l'appoint de leur talent. Ils sont nombreux, et leurs dessins, leurs aquarelles, si souvent pleins de fantaisie, d'esprit, de grâce, reflets de la vie parisienne, justifient l'empressement avec lequel d'avisés amateurs recherchent ces feuilles prestement enlevées. D'aucuns qui auraient été tentés de parler avec quelque détachement de « dessins de modes » ont pu s'assurer que, s'il s'agit d'un genre mineur, ceux qui s'y adonnent, quand ils se nomment — pour ne pas choisir entre les vivants — Christian Bérard, Boutet de Monvel, Georges Lepape, ont droit d'être considérés comme de véritables artistes.

Evidente, mais insaisissable, a écrit Colette, l'élégance parisienne est la seule primauté que nul jamais ne contesta. Les lois, dit-elle encore, en sont subtiles et les secrets, fragiles. En passant en revue ces cinquante années pendant lesquelles cette élégance ne cessa de s'affirmer et de s'imposer on mesurait quelle dépense d'ingéniosité, de goût il a fallu pour inventer, dans une création perpétuellement renouvelée, ces modèles, aujourd'hui pièces de musée. L'esprit de Paris, cet indéfinissable esprit qui les a suscités, y survit. Ils ont été les porteurs du prestige de la capitale.

1912. LA FEMME AU MANCHON, silhouette typique de l'élégante d'avant la Grande Guerre, que dessinait Boutet de Monvel dans la « Gazette du Bon Ton ».

1914. LA JUPE ENTRAVEE. Cette création de Callot sœurs faisait partie d'un ensemble en satin marron broché d'or, avec corsage kimono.

1918. UNE CREATION de Paul Poiret. Robe manteau en velours tango brodée d'argent et bordée de velours épinglé gris souris.

1928. « COCO » CHANEL a signé cette robe de soirée en dentelle rouge grenat avec effet de double volant s'allongeant dans le dos.

1931. CHRISTIAN BERARD, dans cette aquarelle, synthétisait la mode de cette époque où les femmes s'efforçaient de se faire plus grandes.

1936. CETTE TOQUE en plumes d'autruche noires un peu encombrante accompagne une cape de Schiaparelli en tweed noir doublée de taffetas mauve.

HISTOIRES... DE COUTURIERS

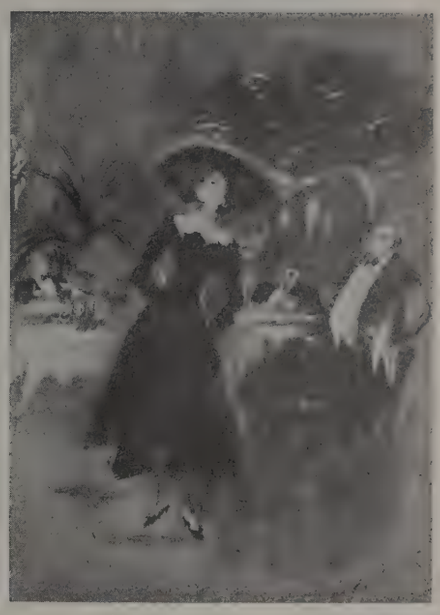
— « Copier, c'est voler », disait M. Dangel, qui présida la Chambre syndicale de la couture au temps des premiers scandales provoqués par les copies de modèles.

— Chanel — Coco pour ses familiers — se riait de l'émoi de ses collègues, à qui elle imputait « de bas instincts de petits propriétaires ». — « Les trouvailles sont faites pour être perdues », disait-elle.

— Madeleine Vionnet, si elle créait beaucoup, parlait et écrivait peu. Mais, par contre, elle agissait. Pour défendre ses créations, elle mettait ses empreintes digitales dans l'ourlet des modèles sortis de ses ateliers.

1939. LA FANTAISIE de Schiaparelli s'exprime dans cette robe du soir en satin blanc imprimé de motifs « la femme au caniche ».

1946. ENSEMBLE de cocktail de Pierre Balmain : longue jupe drapée en jersey de soie et sweater en lainage noir. Echarpe de renards blancs.



1947. AU RESTAURANT. Taille fine et jupe à godets : dans ses compositions maniérées, mais charmantes, Lila de Nobili révélait la mode d'après guerre.

1949. LA MODE SPORT s'inscrit dans cette Parisienne coiffée d'un chapeau casquette, croquée par Eric, de la terrasse de chez Maxim's.

1950. PUIS VINT L'AMPLEUR. Cette mode rappelait au dessinateur Gruau, de souche italienne, les lourds drapés vénitiens des masques de Longhi.

1953. LA LIGNE DIOR. Un grand couturier se retranche sur ses positions... Le monde élégant est en ébullition... Les choses en sont là...

DON JUAN a été la pièce maîtresse du Festival d'art dramatique d'Avignon. Ci-dessus : Christiane Minazzoli (Mathurine), Jean Vilar (Don Juan), Zanie Campan (Charlotte).

LE VII[E] FESTIVAL D'AVIGNON

PAR YVES GANDON

CEUX qui ont accoutumé de suivre chaque année le Festival d'Avignon savent que cette manifestation, unique par le cadre où elle se déploie, possède sa vertu propre et ses grâces particulières. Je ne crains pas d'écrire que cette année Jean Vilar s'y est encore surpassé, et tous les amis du théâtre ne peuvent que s'en réjouir. Le festival ne portait pas, en effet, à son affiche le nom prestigieux de Gérard Philipe ; Jean Vilar ne comptait que sur ses propres forces. Il a témoigné avec éclat, aussi bien dans Richard II, pièce de son répertoire, que dans un extraordinaire Don Juan, qu'il pouvait, et comme acteur et comme metteur en scène, prétendre au tout premier rang.

La Tragédie du roi Richard II, le premier soir, dans la cour d'honneur du palais des Papes, a déroulé sur un rythme fiévreux sa tapisserie bariolée, son action haletante, où l'orgueil et la colère se noient dans les larmes et le sang. Les costumes de Léon Gischia livraient leurs violentes et savantes harmonies de couleurs sous les feux des projecteurs. Les étendards aux armes d'Angleterre et d'Ecosse flottaient au sommet de deux mâts placés aux extrémités du tréteau. Jean Vilar, sous la couronne royale, faisait succéder au cynisme impérieux des premières scènes les plaintes les plus nobles et les plus déchirantes qu'on ait entendues dans la bouche d'un roi. Il avait la noblesse du visage et des attitudes. Il apparaissait le plus digne du trône à l'heure même où on l'en chassait. Le moment le plus haut du spectacle a été pourtant, me semble-t-il, celui où, dans sa prison, seul et droit dans sa longue robe écarlate dont les plis tombent droit comme à une statue, il éleva sa plainte dernière avant d'être poignardé.

Aux côtés de Jean Vilar, Jean Deschamps a campé un Bolingbroke parfaitement convaincant. Il faut marquer dans ce rôle la froide ambition d'une jeunesse impatiente et en même temps l'impétuosité d'un sang bouillant. C'est ainsi que Jean Deschamps l'a interprété, avec force et sûreté.

On peut regretter que, dans la distribution, M[lle] Monique Chaumette ait remplacé Françoise Spira. C'est évidemment une jeune première de haute qualité qui manque à la troupe du T. N. P. Mais je ne veux pas omettre de saluer Daniel Sorano, qui a nuancé de si étonnantes touches comiques le personnage du duc d'York ; et maints autres, à commencer par Jean-Paul Moulinot et Georges Riquier, seraient à complimenter.

LE deuxième spectacle du festival était composé du Médecin malgré lui, de Molière, et de la Garde-Malade, d'Henri Monnier. Il se donnait, suivant la tradition, au verger d'Urbain V. Une autre tradition veut que, pour ce deuxième spectacle, Jean Vilar laisse la bride sur le cou à certains de ses jeunes collaborateurs chargés de la mise en scène : en l'occurrence Jean-Pierre Darras et Georges Wilson.

La Garde-Malade m'a paru enlevée dans un bon mouvement. Il est entendu que ce n'est pas une pièce, puisqu'il s'agit seulement de deux dialogues réunis pour les besoins de la cause, parce qu'on y retrouve les mêmes personnages. Rien de plus monstrueusement imbécile que les propos échangés par la garde-malade et sa commère, M[me] Madou ; rien non plus, malheureusement, de plus vrai, de plus « photographique ». La stupidité atroce d'un parler qu'on pourrait dire « concierge » y est exaltée jusqu'au sublime. On rit machinalement, sans se sentir trop bonne conscience. H. Deschamps et surtout J. Dufilho, travestis en garde-malade et en M[me] Madou, ont montré une force comique du meilleur aloi.

Dans le Médecin malgré lui, mis en scène par Jean-Pierre Darras, je n'ai pas bien compris pourquoi l'on avait pratiqué plusieurs coupures. Peut-être aussi eussé-je préféré une folie plus débridée dans l'ensemble. Reste que Georges Wilson a composé un Sganarelle aux ahurissements fort plaisants, avec une figure haute en couleur. Zanie Campan est une bien agréable Jacqueline et Christiane Minazzoli, une fort gentille Lucinde. On ne voit que peu Daniel Sorano dans le personnage épisodique de Monsieur Robert, et on le regrette. Mais je reconnaîtrai volontiers que ce spectacle coupé forme un divertissement de choix, relevé, bien entendu, par les costumes de Gischia et dont la légèreté même était opportune entre Richard II et Don Juan.

DON JUAN, c'était le gros morceau, la pièce maîtresse, et ceux qui ont assisté à la représentation du 19 juillet, dans la cour d'honneur du palais papal, ne sont pas près de l'oublier. Un furieux mistral secouait les arbres et criait dans la nuit. Il fallut renoncer à allumer les flambeaux pour le dîner de don Juan : l'un d'eux, posé sur un escabeau, se renversa avec l'escabeau lui-même. La fraise godronnée de Jean Vilar était constamment relevée par le vent autour de sa tête.

La pièce n'avait certes pas besoin de ce surcroît de tragique, et Jean Vilar, le cheveu en bataille, l'œil noir, était maître du jeu. Ce don Juan Tenorio, que Jouvet, dans les derniers temps de sa vie, avait en vain tenté d'exprimer, nous le découvrions enfin. Il était sombre et beau, comme illuminé de l'intérieur par la certitude de la damnation, et cependant une sorte d'aura ténébreuse flottait autour de lui. Cet irrésistible sourire, qui lui attirait tous les cœurs, c'était le sourire de celui qui doit vaincre tout de suite, puisque sa seule possibilité de bonheur réside dans l'instant. Au désespéré de l'éternité rien ne reste que le plaisir fugitif.

Si Jean Vilar a, au point de vue psycho-

logique, admirablement compris et rendu son personnage, il a aussi ordonné le déroulement de la pièce avec une rare intelligence, usant de toute la largeur du plateau, où Sganarelle-Sorano courait à toutes jambes, faisant apparaître la statue du commandeur sous une lointaine ogive, d'où le fantôme de pierre s'avançait avec une terrifiante solennité. Et que de trouvailles ! Lorsque don Alonse, second frère d'Elvire, aperçoit don Juan avec l'autre frère de la jeune femme, don Carlos, Jean Vilar se dissimule derrière ce dernier avec une expression indicible d'ironie méprisante. Lorsqu'il se débat entre Charlotte et Mathurine, il rend vraisemblable par sa mimique aisée cette scène difficile.

Il faut ajouter que Daniel Sorano, dans le rôle de Sganarelle, a été le meilleur Sganarelle possible, que Michel Bouquet a campé un Pierrot qui, en l'humanisant, a semblé renouveler le rôle. Zanie Campan et Christiane Minazzoli ont encore mérité une mention élogieuse.

Rendons enfin au mistral son dû. Quand, au dénouement, don Juan serre la main du commandeur, un long gémissement du vent ajouta à l'horreur de la scène, et je garde dans les yeux la vision de Daniel Sorano fuyant dans la nuit et réclamant au ciel ses gages. Ainsi ce festival s'est clos sur un triomphe mérité.

★

BRUITS DE COULISSES

RETOUR DE MARCEL PAGNOL.

LA saison prochaine sera marquée par un événement de première importance : le retour de Marcel Pagnol au théâtre. A Saint-Martin-Vésubie, où il a pris ses quartiers d'été, l'auteur de Topaze met la dernière main à une pièce qu'il polit et repolit depuis près de huit ans. C'est Judas, l'homme des trente deniers.

« Je ne le réhabilite pas, a déclaré Pagnol, j'explique seulement son terrible destin par la grande idée de la prédestination. »

MARCEL PAGNOL, son fils Frédéric et... sa pipe à Saint-Martin-Vésubie.

UNE REPLIQUE DE « JUDAS ».

C'EST en octobre que la pièce sera créée au théâtre Sarah-Bernhardt. Le R. P. Bernardet, supérieur des Dominicains, l'a lue et approuvée. Elle ne sera ni censurée ni condamnée par l'Eglise. Elle contient cependant une réplique qui a fait sourciller l'éminent Frère prêcheur. Celle-ci sera prononcée par Serge Reggiani, qui tiendra le rôle de celui dont Jésus a dit qu'il eût mieux valu pour lui n'être jamais né. Marcel Pagnol nous a confié cette réplique à l'oreille pour les lecteurs de France-Illustration :

« Qu'est-ce qu'un Dieu, dit Judas, qui a peur de la police ? »

DANS RICHARD II la troupe de Jean Vilar, dans des costumes de Léon Gischia, n'a pas failli à sa renommée. Ci-dessus : G. Wilson (duc d'York) ; J. Deschamps (Balingbroke) ; J. Vilar (Richard) ; M. Bouquet (Aumerle).

CONCERT DE PLEIN AIR A AIX-EN-PROVENCE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

DANS les salles de concert parisiennes, l'annonce des premières auditions a pour résultat constant de faire le vide... Rien ne saurait mieux prouver la qualité d'esprit qui règne au Festival d'Aix que la démonstration à laquelle nous avons assisté. Contre tout usage, contre toute prudence, les organisateurs avaient décidé d'y faire cette année large part à la musique contemporaine et même de lui consacrer trois concerts tout entiers.

La réponse est venue, convaincante. Bien sûr, ce ne furent pas les locations du Barbier de Séville ou des Noces de Figaro. Pourtant, toute une petite foule sensible, ardente, où dominait la jeunesse, a rempli la cour ombragée de l'hôtel de Maynier d'Oppède. Il fallut ajouter des chaises.

Et l'on n'avait fait aucune concession. Plusieurs des compositeurs étaient de ceux que l'on ne joue à peu près jamais en France et dont les recherches d'écriture sont peu familières au public, qui leur est même hostile, et, en bref, ne passent guère les cloisons des cénacles. De même, après la grande exposition Cézanne, une exposition qui groupait les principaux adeptes de l'art abstrait a été organisée par une galerie aixoise.

Je ne jurerai pas que des auditeurs n'aient applaudi surtout pour ne point paraître béotiens dans ce milieu de mélomanes. Je ne jurerai pas que les premières auditions de Mihalovici, Werner Egk, Petrassi, Jarre et Le Roux aient reçu un accueil unanime, que le concerto de Sauguet n'ait un peu irrité quelques admirateurs. Mais c'est la rançon des nouveautés. Aussi bien, le rôle de tout festival devrait toujours consister à s'appuyer sur des succès consacrés pour révéler de jeunes musiques et combattre une paradoxale indifférence du public envers les créations de son temps.

Les grands contemporains, Stravinski, Schönberg, Bartok, Milhaud (le joyeux et pétaradant Milhaud de 1920 plus encore que celui du Concertino, assez diffus, de 1951), tous étaient représentés par des œuvres d'un vif intérêt. Placé alternativement sous la direction de Paul Sacher, Ernest Bour et Hans Rosbaud, l'orchestre du Sudwestfunk de Baden-Baden fut impeccable. Dans les cinq études de piano de Milhaud, Monique Haas fut éclatante.

M. Le Roux, l'un des jeunes compositeurs, avait fait distribuer un prospectus où il avertissait charitablement les auditeurs que son œuvre exigeait un exceptionnel effort de « tension nerveuse ». Par bonheur, d'autres concerts procuraient détente et relaxation. Avec l'ensemble de cordes italien I Musici, spécialisé dans la musique vénitienne du XVIII[e] siècle, nous étions aux antipodes. Il a ravi par sa sonorité, sa transparence, son homogénéité, son style. Dans la cour de l'archevêché, sur la place Saint-Jean-de-Malte, devant l'église illuminée, il a joué des œuvres d'une rare élégance, de Vivaldi surtout, qui fait passer des accents d'une expression passionnée. Des pièces comme le « Concerto en fa majeur pour trois violons » ou celui en ré « pour viole d'amour » ont charmé l'auditoire.

PAR
ROBERT KEMP

MOZART ET ROSSINI AUX EAUX D'AIX-EN-PROVENCE

LE Festival d'Aix a réparé, cette année, une injustice. Il a rendu à Rossini sa place, au pied du monument de Mozart ; une place dont on l'avait chassé depuis les époques triomphales du wagnérisme. Il est vrai que Rossini a sur la conscience un gros péché : c'est « Guillaume Tell », qui passa pour « l'opéra des opéras modernes »... Et le bon maestro était sa propre dupe qui, persuadé d'avoir écrit un chef-d'œuvre — et quel Himalaya de la musique dramatique ! — brisa sa plume et se borna à cuisiner de petits plats napolitains, pâtes, tomates, et ce qu'il faut de parmesan...

Le grand Rossini fut éclipsé par le mauvais Rossini, le Rossini bouffi, enflé, épaissi de « Guillaume Tell », dont la vulgarité ne se peut tolérer... Le grand Rossini, c'est celui de « la Cenerentola », c'est celui du « Barbier », une merveille. On la jouait, jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, très souvent, cette merveille. Les amateurs de théâtre la savaient par cœur ; ils comptaient les grains des vocalises. Mais ensuite on la joua moins. Pour la gloire d'un Baugé, au passage d'une Barrientos, d'une Moralès... et au Conservatoire pour éprouver la résistance dans l'aigu des barytons ou — air de la Calomnie... — l'étendue d'une basse. « Le Barbier », en général mal joué, médiocrement chanté, pris dans la glaise durcie des « traditions » de coulisses, n'avait plus de vitalité ni de brillant.

A Aix, pour beaucoup d'auditeurs, et même sexagénaires, ce fut une révélation !... Il faut dire que l'exécution fut miraculeuse. Je connais mon « Barbier » ; je l'ai entendu cinquante fois au moins, fredonné au piano et accompagné à des demoiselles qui manquaient de solfège... Jamais je ne l'ai entendu chanter aussi bien, jouer avec plus d'esprit et de fantaisie.

En haut du palmarès, le maestro Carlo Maria Giulini, qui aime Rossini comme les bons fils de Noé aimaient leur père : il jette, sinon un manteau, du moins un voile, une mousseline sur les vulgarités de certaines mélodies et sur la misère des harmonies. Il reste de l'orchestre du « Barbier » un murmure puissamment dynamique, un chaleur qui peu à peu monte à l'ébullition, un babillage intrépide... Et là où M. Giulini peut faire jaillir une note plus claire, mettre un accent plus vif, il ne manque pas l'occasion. Cela devient nerveux, tendu, entraînant. Les syncopes sont des crispations, les trilles, des frissons de plaisir ; et les gammes, de l'eau fraîche pour la soif...

Après lui, Maurice Sarrazin, qui a renouvelé toute la mise en scène, supprimé les stations devant le trou du souffleur, les gestes usés, les effets vieillis et caducs. La façon dont il a réglé le finale de la première partie, autour de Bartholo ahuri, et l'air de Basile est bien à lui ; et c'est ravissant.

Maintenant, il faut dire qu'il disposait de chanteurs peu ordinaires ! Le Bartholo de Marcello Cortis égale, en beaucoup

COSI FAN TUTTE a remporté au Festival d'Aix-en-Provence un succès triomphal grâce surtout à la beauté des voix des interprètes. Ci-dessus : Marcello Cortis, Teresa Stich-Randall, Nan Merriman et Graziella Sciutti.

POUR BEAUCOUP D'AUDITEURS, la représentation du Barbier, de Rossini, a été une révélation : l'orchestre a été conduit de façon parfaite par le maître Carlo Maria Giulini et la mise en scène, renouvelée par Maurice Sarrazin.

moins bouffon, le Bartholo de Fugère. Il est moins rossinien, moins farceur, plus mozartien. Mme Dolorès Wilson chante avec une sûreté sans accrocs, d'une voix lumineuse et puissante. M. Capecchi vit joyeusement le rôle de Figaro, et il a une voix d'une plénitude admirable. M. Valletti chante à ravir l'aubade d'Almaviva, qui est un vrai casse-cou, et il vocalise net ; il sait piquer la note, la détacher ; il désempâte les traits... Quel dommage que, pour l'allure cavalière et la grandesse espagnole, il soit moins doué...

Et le Basile de M. Calabrese, rasant les murs, se glissant le long du clavecin — ce Basile chauve-souris — comme il est neuf et savoureux ! Avec les décors, une Séville joujou et un cabinet du dottore Bartholo du plus fin style mauresque ; avec les récitatifs originels, soutenus de clavecin, et quelques airs supprimés et qu'on a généreusement rétablis (j'aurais de petits regrets à risquer...), ce fut vraiment un charme. Et une leçon humiliante. Je sais qu'on avait écrémé la troupe de la Scala, du San Carlo, du Metropolitan... Mais, hélas ! nous ne pouvons pas rivaliser...

Et la supériorité des interprétations d'Aix est devenue profondément humiliante quand, le lendemain, on nous a donné « Cosi fan tutte »... Non seulement parce que Mozart — tout de même !... — surpasse Rossini, mais parce que les voix étaient encore plus belles. Mme Stich-Randall et Mme Merriman ont des gosiers prestigieux. Et avec quel soin tout est préparé, comme ces deux voix se sont accoutumées l'une à l'autre et se répondent exactement, comme dans un miroir, chacune gardant sa couleur et se plaçant à son échelon... Comme les symétries, la charpente aérienne, traversée de lumière, des duos de Mozart se dessinent bien... Les deux voix d'hommes — MM. Capecchi, baryton, et Simoneau, ténor — sont fort belles aussi, mais non « inouïes », comme les autres. La mise en scène, réglée par Bartholo — par M. Cortis, qui s'appelle ce soir don Alfonso — est excellente ; elle est d'un musicien, plutôt que d'un comédien. Or M. Cortis est un grand comédien, donc il a voulu se subordonner à la musique. Comme il a bien fait ! Les mouvements, les groupes reflètent exactement l'agencement musical. On croit voir évoluer les mélodies, suivre leurs croisements, leurs révérences, leurs sauts gracieux, l'un par-dessus l'autre ; les trios, les quatuors, le quintette merveilleux, le sextuor, on les voit et on les entend ; les deux impressions se correspondent, s'identifient. Et cela peut paraître, à qui n'entend pas, un peu trop géométrique. Mais la musique de Mozart est une géométrie aussi... Toute rêveuse et charnelle qu'elle sache être aussi, elle est d'abord un « ordre ».

L'excellent M. Cortis, donc, et Mlle Graziella Sciutti, rossignol romain, et moineau aussi tant elle est narquoise, taquine et coquine, achevaient l'enchantement.

Quel homme résolu et patient entreprendra de former à Paris une troupe vocale de cette qualité et la fera travailler durement pour obtenir des représentations comparables à ces deux-ci ?

MARTHA MODL (Brunehilde), à la diction si parfaite, et Wolfgang Windgassen (Siegfried), ténor exceptionnel, dans le troisième acte de Siegfried.

LE FESTIVAL DE BAYREUTH

PAR PIERRE SABATIER

AVEC la dernière semaine de juillet a commencé le festival de Bayreuth devant un public aussi fervent, aussi nombreux et aussi international que les années précédentes. Les admirateurs de Wagner savent en effet que nulle part ailleurs les œuvres du maître ne trouvent une réalisation aussi parfaite, dans un cadre plus approprié. Les deux petits-fils de Richard

Wagner, Wieland et Wolfgang, qui, depuis 1951, président à ces manifestations, ne se contentent pas de maintenir les grandes traditions d'art établies depuis la fondation du théâtre. Ils vont résolument de l'avant, se montrent de hardis novateurs dans les mises en scène aussi bien que dans les distributions et n'hésitent pas chaque année à bouleverser les unes et les autres pour obtenir un meilleur effet, pour dégager plus complètement le sens des œuvres choisies, pour rendre plus perceptible la pensée du maître, plus efficace son action sur les spectateurs. Sous leur direction il semble qu'il y ait une association étroite et constante entre la musique et la lumière. C'est la lumière qui crée à peu près uniquement le décor. Les années précédentes, cette volonté d'abstraction avait quelque peu surpris et déconcerté auditeurs et critiques. Le fait est désormais acquis : Bayreuth écarte tout réalisme. Les décors sont réduits à des plans. Le rocher des Walkyries, la tour de Tristan, le manoir du roi Mark, la forteresse où Gunther accueille Brunehilde et Siegfried, la vallée profonde où coule le Rhin, la forêt même sont imposés à notre inspiration — et avec quelle force ! — par des jeux d'ombres et de lumières d'un effet inégalable, et jamais l'immense brasier qui entoure et protège le sommeil de la Walkyrie n'a paru plus impressionnant que grâce à une projection merveilleuse et incandescente sur le fond du panorama. De même dans Parsifal. C'est à Rembrandt qu'on est obligé de penser constamment, aussi bien pendant les scènes du Graal que pendant celles de la mort d'Isolde ou même lors de l'apparition de la Walkyrie à Sigmund quelques instants avant le combat. Bien souvent ce sont les tons mêmes de Rembrandt dont s'inspire Wieland Wagner, magicien responsable des réalisations du Ring, de Parsifal et de Tristan, dont il a retravaillé et encore si possible amélioré la mise en scène, ne se montrant jamais satisfait de lui-même, comme un véritable artiste.

CETTE année, les Maîtres Chanteurs ont été remplacés au programme par Lohengrin, dont le plus jeune petit-fils de Wagner, Wolfgang, assure la mise en scène. Drame romantique, tout baigné de poésie, débordant d'héroïsme et de générosité, Lohengrin annonce déjà musicalement et philosophiquement l'esquisse des grands thèmes éternels qui domineront l'œuvre de Wagner et trouveront leur développement dans la Tétralogie et Parsifal : la solitude implacable de l'homme, l'impossibilité du bonheur, la lutte entre le bien et le mal, la créature humaine tendant vers la mort comme le seul moyen de réaliser son destin... Lohengrin, le chevalier défenseur de l'innocence opprimée, qui surgit, traîné par un cygne, à l'heure où la douce Elsa court un danger mortel et repart, sa mission accomplie, sans pouvoir goûter à un bonheur légitime, est bien le frère de Tristan, de Sigmund, de Siegfried, comme celui de Brunehilde et d'Isolde.

Wolfgang Wagner a su redonner la vie à Lohengrin avec un goût et un talent extrêmes. Ses décors sont sobres, évocateurs et imposants, entre autres celui du deuxième acte représentant la cour du château médiéval d'Anvers, avec sa tour ceinturée d'un chemin de ronde — où Elsa vient chanter au clair de lune son air nostalgique — et l'imposant escalier menant à la chapelle que gravira le long cortège du mariage de Lohengrin et d'Elsa.

LOHENGRIN était difficile à monter à cause de ses mouvements de foule, de ses chœurs, tout autant que de sa distribution. Wolfgang Wagner a triomphé de ces difficultés. Tous ses tableaux sont réglés avec une rare perfection, ne laissant jamais un instant les foules en dehors de l'action comme il arrive presque partout ailleurs.

Il faut dire que les chœurs à Bayreuth, comme l'orchestre d'ailleurs, sont composés de solistes recrutés dans les meilleurs théâtres. C'est ce qui explique leur virtuosité, leur « fondu » absolu, leur musicalité constante dans quelque œuvre qu'ils servent. Nous retrouvons ces chœurs extraordinaires dans le Crépuscule des Dieux, dans Parsifal, sous la direction de Wilhelm Pitz que nous admirons une fois de plus comme en 1951 et 1952.

TROIS chefs d'orchestre éminents se partagent le programme de Bayreuth. M. Keilberth a de nouveau dirigé, comme l'an dernier, la première Tétralogie avec cette autorité, ce souci des moindres intentions de l'œuvre qui caractérisent son talent.

C'est également lui qui présidait aux destinées de Lohengrin. Les deux autres chefs d'orchestre sont des nouveaux venus à Bayreuth. Bien que célèbre dans le monde entier, Clemens Krauss, le maître viennois, spécialiste de Mozart et de Richard Strauss, venu ce printemps à Paris avec l'opéra de Vienne, n'avait encore jamais pris part à une manifestation de la colline. Il s'est imposé dans Parsifal, se montrant à l'égal des plus grands, comme d'ailleurs dans le second cycle du Ring. Eugen Jochum dirige cette année Tristan et Isolde, succédant à Herbert von Karajan. Paul Hindemith, un des compositeurs les plus marquants de l'Allemagne actuelle, a été chargé de conduire la 9e Symphonie de Beethoven au cours de ce festival, cette symphonie qui tint une telle place dans la vie de Richard Wagner.

Parmi les artistes deux nouvelles venues américaines, Mmes Reznic et Steber, se sont imposées d'emblée par la qualité de leur voix et par celle de leur interprétation. Mme Reznic est une Sieglinde étonnante d'ardeur pathétique ; Mme Eleanor Steber, une Elsa poétique et tendre, digne de son éminent entourage. Deux nouvelles venues également : les contralti Maria von Hosvay et Gisela Litz.

En somme, Bayreuth 1953 marque plutôt un progrès sur Bayreuth 1952, bien que cela à priori semblât difficile.

LA DERNIERE SCENE de Parsifal au Festival de Bayreuth : le ténor Raman Vinay (Parsifal) ; le baryton George London (Amfortas) et Martha Modl (Kundry), à la voix si colorée.

ANTONIO a été la vedette du Festival de Grenade ; il avait comme partenaires Rosita Segovia et Flora del Albaycin, qui, si elles sont excellentes danseuses, ne font pourtant pas oublier Rosario.

FESTIVAL DE GRENADE 1953

NUITS DANS LES JARDINS D'ESPAGNE

PAR MARTINE CADIEU

PAR les rues brûlées de soleil un homme va qui chante sa plainte. Au Sacromonte, les forgerons frappent leur rythme sourd. Une femme passe, vêtue de noir, première soif de l'homme, première fontaine. L'homme chante son amour.... Rumeurs de cloches, la voix s'éloigne avec le vent, suppliante, emportée. Il suffit d'une voix dans le soleil pour réveiller toute la sensualité, tout le mysticisme de l'Espagne. Certains chants, presque perdus, lentement reviennent à la surface. Il suffit d'un danseur frappant la terre de ses talons, levant ses mains jointes vers le ciel de vitrail pour que ressuscite un rêve sacré...

ETE. Terrasses pâlies. Au loin, la terre nue, blonde et tendre au soir malgré sa soif. La lumière qui frappe au visage, par vagues claires, suscite un émerveillement, presque un vertige. Vertige aussi les parfums farouches, chaudes odeurs de fruits, de feuilles et de terre. Vertige la première fontaine. L'eau trop fraîche, trop douce aussi. Dans les jardins del Generalife, à la fin du jour. Grilles des ombres. Des filles en vert, des garçons en noir, qui dansent sur des tréteaux. La rumeur des castagnettes, les cris des oiseaux. Antonio fait répéter sa compagnie. Pour la première fois ce ne sont plus des enfants passionnés qui jouent. De toute l'Espagne on vient les voir aujourd'hui. Depuis deux mois ils travaillent sous la direction d'Antonio. Deux heures de danse classique tous les jours, plusieurs heures de danse espagnole. Déjà la marque d'un style.

... La ville le soir, du haut des remparts. Les cris jaillis des murs noirs. L'inquiétude, puis les lumières ruisselantes dans les failles des rues. De l'or fondu.

Nuits dans les jardins d'Espagne... Dans les allées de cyprès, avides de voir et d'entendre, des ombres se pressent. Et brusquement la fête prend tout son sens. Jardins verts, phosphorescents. Les tours d'or rouge de l'Alhambra. Les fontaines parmi les roses sur les terrasses illuminées. Nuit insolite et merveilleuse. Ici l'on croit aux miracles. Les miracles répondent aux soifs des hommes, leurs propres désirs les suscitent, leurs mains cisèlent musiques, danses, décors.

DEUX rideaux s'écartent sur une scène improvisée.

Fleurs, rêves, femmes... Douze danseuses aux bras purs dessinent des courbes toujours plus parfaites. L'Allegro de concert, de Granados, est un ballet d'inspiration musicale et poétique, qui rappelle un peu la Sérénade de Balanchine. Un homme noir surgit parmi les songes nocturnes. Cette première apparition donne la tonalité. Elle révèle la recherche d'Antonio : créer un style de ballet espagnol en harmonisant classique et folklore. Martinete : Un forgeron frappe sur l'enclume... Un homme chante. Martinete, la plus ancienne danse flamenca. Antonio y est sa propre forge, le fer et le feu. La terre devient une enclume martelée par le rythme du corps, par l'obsession de l'homme. Le chanteur debout module sa plainte hébraïque et grégorienne. Le forgeron implacable frappe ses coups. Sur un fond d'étincelles Antonio se dépouille. Sa ligne est plus ramassée. On le suit dans les profondeurs de la vie.

Le Zapateado sans musique et la Cana, elle aussi danse très ancienne, frappent au cœur. « On ne peut s'empêcher de t'aimer »... Il n'y a pas de plus beau cadre pour cet homme qui trace seul son chemin, implore, hurle son amour impossible à assouvir et sa nostalgie de Dieu. Tout au long de la danse ce bruit de feuilles et d'eau... Un cri traverse la plainte du chanteur. Les hirondelles passent dans les faisceaux de lumière, deviennent oiseaux de feu... Le rythme sourd ébranle les hautes murailles. Le vieux palais maure s'inquiète et ses échos répondent au martèlement des pas. Les guitares déchirantes élèvent leurs chants plus haut que les cyprès, pâles sur le ciel noir. Les arbres de lumière plongent dans le ciel comme dans de l'eau. Le danseur trace sur le sol des rosaces de son, des lignes qui parlent, s'éloignent comme des ondes, nous emprisonnent. Sous les étoiles ce langage prend tout son sens.

L'homme est seul, plus que jamais seul dans ces jardins, porté par le silence. Il ouvre la main, appelle comme pour une bénédiction, implore, bras ouverts, et la nuit ruisselle sur lui comme de l'eau !

Aucun danseur n'avait encore pensé à créer un ballet en hommage à Manuel de Falla. Le Llanto, ou plainte, est l'un des ballets les plus sobres qui aient été créés en Espagne. Quatre femmes, robes blanches sous un châle noir, luttant à la fois contre la vie et contre la mort. Que l'on arrache ce voile de deuil et la femme se dresse, pure comme un jasmin. Qu'elle se penche et son visage, effleurant celui des hommes, suffit à éteindre leur peine. Les personnages de Manuel de Falla ressuscités, la gitane de feu, l'ardente meunière, glissent comme en songe. Mais hommes et femmes ont perdu ce qu'ils aimaient, et leur plainte se prolonge quelques instants, jusqu'à l'effeuillement d'une dernière rose.

Autres ballets, Suite basque, le Mystère des femmes voilées — Cadix — l'Amoureux de Ségovie, dont il y a moins à dire. Pilar Lopez et d'autres compagnies espagnoles ont dansé pour nous des fêtes similaires, avec plus ou moins d'âme. Rosita Segovia et Flora del Albaycin sont pour Antonio deux bonnes partenaires, qui ne feront pourtant jamais oublier Rosario.

Le silence retombe sur l'Alhambra et l'inquiétude demeure, mêlée à la joie. La danse espagnole peut-elle devenir ballet ? Peut-elle reculer ses limites ? N'est-elle pas seulement faite pour le couple : sensualité, pour le danseur solitaire : mysticisme... ? N'est-elle pas à ce point exclusive qu'elle s'accommode mal des groupes et des architectures ? Massine a prouvé le contraire. Antonio veut faire une grande œuvre. Sa compagnie est une promesse véritable, indéniable. Il la dirige avec amour et reçoit l'enthousiasme pour réponse. Son rôle est grave et il le sait... C'est à Grenade qu'il a signé un contrat avec le théâtre de l'Empire. Après avoir dansé à Valladolid, Pampelune, Bilbao, après avoir tourné à Rome un film avec Massine, Carrousel napolitain, il viendra à Paris avec sa troupe. Il a accompli en deux mois un travail prodigieux. D'ici février le spectacle, rodé, prendra toute sa valeur.

AUTRE joie du festival : le palais arabe... Ses dentelles de sable, ses déchirures de ciel. Une harpe fait un bruit d'eau... C'est le concert de Nicanor Zabaleta, le premier harpiste d'Espagne. L'eau de la cour des Myrtes frissonne. Dehors des cris d'enfants... Par toutes les fenêtres du palais le soleil entre.

Au loin, le Sacromonte brûle. Sur les murs le jour pâlit, ivoire. Les ombres cruelles des grilles se font tendres, s'effacent. Il y a un profond contraste entre cette harpe, qui chante Hændel, Scarlatti, Palero, Ribayaz et Caplet, et le style maure, les lions, la cour des Sultanes... Deux civilisations et la musique au-dessus de tout.

JOSEPH PEYRÉ A VOULU COMPARER DEUX ESPAGNES

PAR GÉRARD CAILLET

C'EST au cours d'un de ses passages à Paris que j'ai fait la connaissance de Joseph Peyré. Un passage qui n'était pas un voyage comme les autres puisqu'il s'agissait de signer le contrat qui allait permettre de « tourner » Sang et Lumière.

Il y avait dix-sept ans que Joseph Peyré attendait cet instant. Une de ces histoires absurdes comme on en rencontre dans le cinéma : au lendemain du prix Goncourt qui couronna le roman — en 1935 très exactement — un producteur acheta les droits ; depuis il attendait, plutôt que de réaliser le film, une occasion de le revendre un bon prix... Procès. Pressions. Enfin, voilà quelques mois, tout put être remis aux mains d'un nouveau producteur.

Quand je vis Joseph Peyré, la première chose qui me frappa fut qu'il avait l'air d'un officier de romans en civil ; la seconde était sa satisfaction. Il était content ; et il était content pour un motif bien éloigné de la vanité professionnelle : il venait de découvrir sa vedette, et celle-ci le faisait rêver d'admiration. Cette vedette, c'était Daniel Gélin.

« Il frémissait en me parlant des taureaux comme s'il les avait pratiqués toute sa vie. Et je vous assure que ce n'était pas de l'affectation... L'épuisement de la vie de studio (c'est un travail effrayant !) y ajoutait une touche dramatique... »

Ici l'on reconnaît l'éclairage que Joseph Peyré projette sur ce qu'il contemple. Car son secret littéraire, c'est de faire surgir, sans repos, derrière les visages et les paysages le masque inquiétant de la tragédie.

C'est ce qui m'a frappé dans son Guadalquivir, et je le lui dis.

« Il s'agissait un peu, pour moi, d'une confrontation, m'a-t-il répondu. L'Espagne d'après guerre opposée à l'Espagne d'avant guerre ; du moins, comparée... Je ne voulais pas recommencer Sang et Lumière. Mais je pouvais étudier Séville après Madrid. J'y ai connu une tristesse très grande. »

Pourtant, plus que l'histoire d'une ville qui a changé, Joseph Peyré a voulu faire avec Guadalquivir le poème de la marisma, le livre des bords du fleuve. Le héros de son roman, mieux qu'un torero, c'est un taureau ; et ce taureau, précisément, s'appelle Marismeno... C'est lui qui vengera à la fin ses frères aux cornes honteusement sciées...

« Il n'était pas facile de connaître la vérité sur ce point, m'explique Joseph Peyré ; surtout pour un étranger. Mais j'ai fini par être adopté dans ce monde fermé des toreros, et la protestation de mon livre y a fait, je vous assure, quelque bruit ! »

Car face aux toreros qui acceptent de combattre des bêtes mutilées, Joseph Peyré a placé l'éleveur — celui qui élève au sein de la marisma une bête prodigieuse...

Mais je ne veux pas vous raconter ce beau livre qu'est Guadalquivir ; et je ne l'ai pas fait raconter une deuxième fois, dans le hall d'hôtel où nous avons parlé, à Joseph Peyré. Je voudrais vous faire comprendre ce que j'ai reçu comme une évidence ce jour-là : que cet homme qui sait raconter une histoire, dont les romans sont animés par la vie de l'action, s'intéresse par-dessous tout cela aux régions intimes de l'âme.

C'est elles qu'il vise quand il écrit sur Séville du fond de sa demeure provençale. C'est elle qu'il pense enrichir en ajoutant à son œuvre ce livre unique qu'il vient d'achever : une histoire de toutes ces Vierges que Séville promène, durant la Feria, parmi ses rues.

« Afin, dit-il, que le passant les comprenne. »

JOSEPH PEYRE dans les rues de Séville.

S. E. M. RAMIREZ MORENO, ambassadeur de Colombie à Paris, prononce son discours à la fin d'un des dîners de gala à Evian.

JOURNEES INTERNATIONALES DE LA PRESSE A LA BIENNALE DE L'INFORMATION

Pour la troisième fois, les Journées d'Evian ont servi de cadre à une rencontre internationale de journalistes et de personnalités soucieuses des problèmes de l'opinion publique. En dépit des circonstances qui retinrent à Paris, au dernier moment, plusieurs des notabilités annoncées, ces manifestations furent dignes de la tradition qu'elles ont déjà établie. Les ambassadeurs de Colombie, du Danemark et de Syrie, le ministre chargé d'affaires de Syrie, M. Georges Reynal, chef du Service de presse à la présidence de la République — et qui fut un des initiateurs de ces journées — furent les hôtes d'honneur du Conseil permanent, entourés de près de deux cent cinquante participants appartenant à trente nationalités. La venue en Europe de plusieurs représentants de l'Amérique du Sud, de l'Amérique du Nord, de l'Afrique et de l'Asie maintint aux débats le caractère international qui fait leur valeur.

Il a été souvent précisé que les Journées internationales de la presse sont conçues sur un plan différent de celui des congrès d'organisations professionnelles. On n'y empiète pas sur le domaine des syndicats ou des associations de presse. On s'y livre seulement à des échanges de vues sur quelques principes généraux de la diffusion de l'information, afin de provoquer des contacts personnels et de susciter de franches amitiés entre des hommes de pensée appartenant à des nationalités, des opinions, des secteurs très différents. On a pu ainsi comparer ces manifestations à une sorte de « club temporaire ».

Cette année, le thème offert aux discussions portait sur « l'Information et la Vérité ». M. Jules Romains, de l'Académie française, prononça sur ce sujet un discours qui mériterait d'être souvent répété. M. Pierre Archambault, président de la Confédération générale de la presse française, M. Paul Bastid, de l'Institut, M. Paul Lévy, chef des services d'information du Conseil de l'Europe, M. Jacques Léauté, chef adjoint du service technique et juridique de la presse du ministère de l'Information, M. Paul Gosset, président de la Commission de la presse, M. Jacques Bourquin, membre du Conseil de la F. I. E. J., Mme Virginia Vernon, vice-présidente de l'Association de la presse anglo-américaine, M. Victor Vinde, vice-président de l'Association de la presse étrangère, le professeur Armbruster, de l'Université de Francfort, M. Aldunate Philips, député et journaliste chilien, le professeur Greenwood, secrétaire de l'Association de la presse catholique canadienne, comptèrent parmi les animateurs les plus ardents des séances.

Ayant prouvé leur intérêt et ayant maintenu trois fois de suite leur attrait, les Journées d'Evian méritaient de prendre une forme définitive. Tous les participants demandaient à se retrouver chaque année. Notre confrère M. Georges Riond, qui assume bénévolement depuis 1951 les fonctions de commissaire général, soutint au contraire qu'il convenait de modifier cette périodicité si l'on désirait donner à l'institution plus d'ampleur dans ses réalisations et plus de chances de pérennité. En fin de compte, il fut décidé de fonder la Biennale de l'Information. La première biennale se tiendra au mois de juin 1955.

Il n'est pas douteux qu'une manifestation de cet ordre — à laquelle sont dès à présent conviés tous les milieux de la presse, de la radio, de la télévision et du cinéma d'actualité — servira utilement le prestige du journalisme moderne et contribuera à la concorde des esprits libres par-dessus les frontières. Nous formons donc des vœux sincères pour sa réussite.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

L'EVOLUTION DES RAPPORTS SOVIETO-AMERICAINS

James Burnham, Contenir ou Libérer, traduit de l'anglais par Hélène Claireau, postface de Raymond Aron (Calmann-Lévy, 328 pages). Un livre appelé à soulever d'ardentes polémiques : sous la plume d'un des plus célèbres auteurs américains, c'est en effet la base même de la politique des Etats-Unis à l'égard du monde soviétique qu'il remet en question.

On sait que la thèse de la Maison Blanche, formulée par l'ex-ambassadeur à Moscou, M. George Kennan, est celle de l' « endiguement » (containment), qui consiste à maintenir le statu quo et à empêcher de nouveaux empiétements de la puissance soviétique. M. Burnham professe que cette politique purement défensive est condamnée à la stérilité ; elle méconnaît la nature révolutionnaire de l'entreprise moscovite. Il conteste également la valeur du système qui consiste à croire que ce sont les mauvaises conditions économiques qui font naître et prospérer le communisme ; à l'appui de sa négation, il cite le cas de pays pauvres, comme la Turquie, l'Irlande, le Portugal, qui échappent à l'emprise communiste et de pays riches, comme la France, qui sont obligés de lutter contre elle. Peut-être eût-il pu indiquer que l'anticommunisme se présente également sous des formes très différentes, par exemple en Angleterre, en Suisse et en Espagne.

Son raisonnement est mieux étayé quand il dit que le climat favorable au communisme est essentiellement politique : indécision, léthargie ou abdication des gouvernements.

La solution du problème est, pour lui, celle de la « libération », la mise hors la loi du marxisme, le refus de la reconnaissance de la Chine populaire, le retrait de celle qui a été accordée au gouvernement de Varsovie, etc. Il ne cache pas que cette attitude peut mener à la longue au risque de guerre, mais elle ne l'aggrave pas plus qu'une politique de capitulation, qui aboutit aux mêmes conséquences. « Nous sommes perdus, dit-il, si notre adversaire garde tout ce qu'il possède ».

Ce livre a été écrit avant la mort de Staline. La solution qu'il propose aurait-elle l'appui de la Grande-Bretagne et de la France ? On ne peut qu'exclure cette éventualité.

LA FRANCE DE LA RENAISSANCE

Duc de Lévis-Mirepoix, François Ier (Amiot-Dumont, 260 pages). L'éminent historien de Philippe le Bel et des guerres de religion campe ici avec son habituelle sûreté d'érudition une des plus grandes figures de notre histoire. Avec sa prestance de géant, ses lèvres de faune au sourire bienveillant, son grand nez qui flaire de loin le parfum des dames et les embûches de ses ennemis, le roi a pour lui tous les prestiges du courage et de l'esprit. Il a le sens inné de la grandeur, l'intuition diplomatique, la vision des perspectives. Ses aventures galantes, évoquées avec une parfaite délicatesse de touche, ont parfois fait oublier aux historiens la noblesse de son œuvre, sa sûreté de jugement, son humanité. Le vainqueur de Marignan est l'auteur de la seule paix perpétuelle de l'histoire. Sa captivité même, après la bataille de Pavie, l'a grandi. « Le roi est prisonnier, dit la régente, mais la France reste libre. »

Il fut l'ami du pape et celui du sultan : il garda toujours à son arc la « corde orientale ». Il mit les « beaux esprits » dans sa vie et dégagea ce qu'il y avait de plus pur dans le souffle de la Renaissance.

Après trente-deux ans de règne, mélancolique et solitaire, il se résigne à la mort. « J'ai déjà vécu ma part », dit-il à son entourage. « De tous les grands chefs d'Etat, dit l'auteur, c'est peut-être celui qui, par delà son métier, a le plus ardemment servi les hautes préoccupations de l'homme. »

Ce livre est écrit dans un style plein d'élan, de grâce et de couleur qui donne à l'érudition l'attrait de la vie et l'atmosphère d'une époque.

DEMEURES ET JARDINS DE FRANCE

Notre confrère Plaisir de France, après avoir présenté par province cent maisons de campagne dans un premier ouvrage intitulé Maisons de France puis, dans un second, Décoration de France, des intérieurs urbains, de style ancien ou d'esprit moderne, complète aujourd'hui ces deux volumes par un troisième, Demeures et Jardins de France. On y trouvera toute une série d'exemples allant de la petite maison au château et qui montrent comment on est parvenu à résoudre un problème toujours identique et dont les données sont cependant extrêmement variables : combiner le charme et le pratique. En outre, cet ouvrage présente une étude très poussée de la question des jardins. Les textes, clairs et substantiels, sont dus à MM. Roger Baschet, J.-Ch. Moreux, Ernest de Ganay, Jacques de Chailly, et l'illustration photographique en noir et en couleurs est en tous points digne de la réputation acquise par cette collection. Suivant l'heureuse expression de M. Olivier Quéant, directeur de Plaisir de France, dans sa préface, il fait bon vivre dans ces maisons, petites et grandes, et en les montrant on a un peu l'impression d'adresser au monde un message de bonheur et de paix.

LES ROMANS

Kikou Yamata : la Dame de beauté (Stock).

Mme Kikou Yamata, que Paul Valéry appelait Mademoiselle Chrysanthème, fait sa rentrée littéraire avec ce roman qui nous décrit le curieux mélange nippon de traditions ancestrales et de pratiques européennes et qui s'achève sur un chapitre particulièrement émouvant. Une longue préface où l'auteur conte ses aventures de guerre — elle fut emprisonnée au Japon, où elle se trouvait, pour avoir déclaré que le pays qu'elle préfère est la France — ajoute à l'intérêt de la Dame de beauté.

L'HISTOIRE DE LA GUERRE

Général C.-L. Menu, Lumière sur les ruines (Plon, 384 pages). L'auteur éclaire d'un jour nouveau le chaos où sombra l'armée française en mai 1940. Son livre abonde en précisions, en observations directes, dominées ici et là par de larges vues d'ensemble. Par son indiscutable valeur historique, il intéressera non seulement les survivants de ce drame, mais aussi tous ceux qui ont le souci des problèmes militaires d'hier et de demain : ils y puiseront des enseignements d'une valeur permanente étayés sur des données expérimentales rigoureusement contrôlées.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

MOIS DE SEPTEMBRE 1953

ENFIN, Saturne et Neptune ont terminé leur conjonction. Cette séparation durera environ trente-deux ans. Mais ces deux planètes seront pendant quelque temps poursuivies par le carré d'Uranus et, heureusement, le trigone de Jupiter.

Aspects bien curieux, entre quatre planètes lourdes, qui peuvent se compenser mutuellement et faire naître des journées pleines d'apathie, où les ennuis viendront d'un manque de décision.

Le 8 septembre, la conjonction Soleil-Lune aura lieu à 15°22 de la Vierge. Mercure tout près de cette rencontre indique que la question pécuniaire sera encore au premier plan. De nouvelles relations se noueront, de nombreux projets d'association se réaliseront.

Mais malgré ces perspectives sympathiques, Saturne versera sur tous une ombre pessimiste. Nous sommes toujours dans l'ère des difficultés.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril (BÉLIER)	Ennuis, tristesse, surtout pour 3e décan. Accidents. Chutes. Dans les affaires, les décisions brusques et rapides sont les meilleures.
Le **20** Avril et le **21** Mai (TAUREAU)	La situation est très favorisée. Ne rien brusquer dans toutes les questions sentimentales ; le calme et la bonté peuvent éviter bien des situations hasardeuses.
Le **21** Mai et le **21** Juin (GÉMEAUX)	Penchants philosophiques. Pondération et méthode dans toute entreprise. Quelques dépenses exagérées viendront un peu troubler ces jours pleins de félicité.
Le **21** Juin et le **22** Juillet (CANCER)	Contrastes insurmontables dans l'être intime. Tendances négatives ou destructives. Mauvais caractère.
Le **22** Juillet et le **23** Août (LION)	Signe favorisé pendant la première quinzaine. La passion revêtira une forme violente.
Le **23** Août et le **23** Septembre (VIERGE)	Réussite, joies, satisfactions. Pour une fois, ceux qui sont nés sous ce signe auront de l'audace.
Le **23** Septembre et le **24** Oct. (BALANCE)	Les événements les plus sensationnels et les plus brutaux viendront bousculer les « natifs » de la Balance.
Le **24** Octobre et le **23** Novem. (SCORPION)	Chagrin d'amour qui durera longtemps. Pour le 3e décan, un événement brusque peut heureusement changer la situation.
Le **23** Novem. et le **22** Décem. (SAGITTAIRE)	L'amour peut faire éclore les plus beaux rêves. Mais la question d'argent créera une ambiance pleine de difficultés.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier (CAPRICORNE)	Mois très critique. Tristesse, déceptions amoureuses pour le 1er décan. Pour le 3e décan, grands risques d'accidents. Déceptions dans tous les domaines.
Le **22** Janvier et le **20** Février (VERSEAU)	Grande mélancolie ; neurasthénie, qu'il faudra même soigner. N'hésitez pas à voir votre médecin.
Le **20** Février et le **21** Mars (POISSONS)	La situation rencontrera de grandes difficultés. Seul un événement fortuit et inattendu pourra modifier la tristesse de ces trente jours.

THÈME ASTRAL DE Mlle X... NÉE LE 31 AOUT 1919

NATURE aux sentiments nobles et énergiques, pleine de dévouement, portant en elle un esprit religieux élevé, qui se complait à étudier les grands problèmes de l'au-delà.

Si cette nature aime se dévouer pour les autres, ses dévouements et ses affections lui sont rendus sur le plan de l'affection.

Aux événements qui vont bousculer cette vie, se joindra une crise morale qui, en octobre, peut faire prévoir un changement total d'existence.

Cette personne lutte dans la vie. L'énergie qui la marque aura tout le loisir de monter au paroxysme des luttes qui parcourent ce thème en tous sens. Elle en sortira victorieuse, et la fin de la vie est assurée dans la réussite.

Actuellement, ce qui ressort de cette nature, c'est un esprit de méthode qui la rend maîtresse de ses nerfs.

L'ordre et le travail systématique dominent l'esprit dans un ensemble de qualités indiscutables. Seul, un esprit soupçonneux, où perce la jalousie, est le côté terre à terre de cette nature, dans une façon de farder la vérité, ayant plus d'apparence que de fond.

La volonté est inflexible dans une témérité et un mépris total du danger, dans une ambiance d'ambition et un peu de mise en scène où sont gaspillées les plus belles qualités, et le résultat en est une mélancolie et un pessimisme exagérés.

L'existence (ou la profession) se place dans le contact des relations avec les tiers. Mais ces relations sont trouvées, souvent, dans des milieux bizarres et inférieurs, pas toujours de bon aloi. Cela n'a rien de surprenant : cette personne a tendance à une vie double, ce qui est regrettable, car elle peut gâcher les beaux sentiments qui viennent à elle et, par sa faute, faire subir de réelles fluctuations à sa situation. C'est elle qui fait et défait son bonheur et son malheur. Du calme dans l'imagination donnerait un résultat bien plus heureux.

La situation est une continuité d'une lignée familiale. La conscience et la concentration doivent être présentes à tout travail.

La gorge, les poumons et les nerfs sont fragiles. Possibilité de plusieurs unions.

Aime la toilette. Très coquette. Ame vraiment très complexe. Alternative entre le « oui » absolu et le « non » catégorique, dans le désir d'agir suivant ses désirs et le tourment des remords après l'action. Le tout dominé par un faisceau de grandes qualités.

DEUX GRANDS MARIAGES

A la Madeleine

UNE messe a été célébrée le 1er août en l'église de la Madeleine pour le mariage de Miss Joan Douglas Dillon, fille de S. E. l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, avec M. James Brady Moseley, étudiant en droit à Harvard. La mariée, que l'on voit au bras de son père, portait une robe d'organdi ornée de dentelle de Valenciennes. Le mariage civil avait eu lieu la veille dans l'Eure à Neaufles-Saint-Martin.

A Villerville

ARTISTE peintre, fille de M. Jean Marie, directeur de la Compagnie Générale Transatlantique et nièce de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, Mlle Micheline Marie a épousé, en l'église de Villerville, M. Dominique Pedinelli, chef adjoint au ministère de la Reconstruction et du Logement.

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Ts les Soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

LES MORTS DU MOIS

M. DE PEYERIMHOFF

VICE-PRÉSIDENT du Conseil national économique, ancien président du Comité des Houillères, M. de Peyerimhoff de Fontenelle est décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait représenté la France à la conférence économique internationale de Genève et il avait été membre du comité consultatif économique de la Société des Nations. Commandeur de la Légion d'honneur il avait en 1952 remplacé M. Raoul Dautry à l'Académie des Sciences morales et politiques.

RUGGERO RUGGIERI

LE célèbre acteur italien Ruggero Ruggieri, qui était venu il y a quelques semaines donner à Paris une série de représentations, est mort à Milan. Il avait quatre-vingt-deux ans. C'était un comédien puissamment expressif et qui a marqué de son empreinte un grand nombre de rôles de Shakespeare, d'Annunzio et Pirandello.

MAURICE BRILLANT

AVEC Maurice Brillant disparaît un grand érudit et un excellent écrivain. Secrétaire de la rédaction du *Correspondant* pendant de nombreuses années, il avait collaboré à plusieurs autres journaux et revues. Helléniste savant, historien, poète, critique d'art, il s'était acquis une grande autorité comme spécialiste de la danse sur laquelle il a beaucoup écrit. On lui doit aussi quelques romans, dont *l'Amour sur les tréteaux*. L'élégance gracieuse et châtiée de son style, l'ironie légère de ses récits rappelaient Anatole France. Maurice Brillant y peignait volontiers les paysages de l'Anjou, sa province d'origine. Il était, en effet, né à Combrée en 1881.

JACQUES LACOUR-GAYET

LE 8 août est mort en Suisse Jacques Lacour-Gayet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Fils de l'historien Georges Lacour-Gayet, il comptait parmi les plus ardents et les plus avertis défenseurs de l'économie libérale et, comme président de la Fédération des entreprises multiples, vice-président du Conseil national du commerce, il tenait une place importante dans les milieux de la production. Il fut jadis expert du gouvernement français à la S. D. N. Auteur d'importants ouvrages d'économie politique, il dirigeait la publication de l'Histoire du commerce.

NUVOLARI

LE champion automobiliste italien Tazio Nuvolari est mort à Mantoue où il avait été frappé d'une attaque de paralysie. Il était réputé comme l'un des conducteurs les plus audacieux. De fait, une chance inouïe lui avait permis de sortir indemne de terribles accidents de course, ce qui lui avait valu dans les milieux sportifs le surnom de « fils du diable ». A deux reprises, il avait triomphé dans la compétition des mille miles.

NOUVELLES RELIGIEUSES

A ALGER vient de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, l'un des derniers collaborateurs du cardinal Lavigerie, celui qui fut son dernier secrétaire, S. Ex. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger.

Tout jeune, il avait été remarqué par le grand cardinal. Curé de Sousse, il mit au jour les fondations des basiliques d'Hadrumète et retrouva les catacombes où reposaient les premiers chrétiens d'Afrique.

C'est à Sousse qu'il apprit sa nomination à l'archevêché d'Alger.

L'œuvre accomplie par lui à Alger est considérable : nouvelles églises bâties, paroisses développées, œuvres créées sous son impulsion ne se comptent plus.

Mais c'est son rôle social et moral qu'il appartient de souligner. Dans ce creuset de races qu'est l'Algérie, il sut encourager les efforts des uns comme aussi calmer les effervescences des autres. Il était toute charité et sa bonté était légendaire.

LA « Semaine Sociale » s'est tenue cette année à Pau. De très nombreux représentants de l'épiscopat, des hommes politiques, voire des ministres, avaient tenu à honorer de leur présence cette session consacrée à un sujet particulièrement brûlant : « Guerre et paix », avec un sous-titre non moins délicat : « De la coexistence des blocs à une communauté internationale ».

Dans ses conclusions, la « Semaine Sociale » a condamné « la coupure même du monde, la résignation à l'oppression des autres, les injustices sociales ».

Elle a souligné que « le plus grand obstacle d'un ordre de paix se trouve sans doute dans les inégalités économiques et sociales trop grandes à la surface de la planète ». Elle a conclu en souhaitant le développement des contacts internationaux, en particulier la constitution d'une Europe cohérente.

EXPOSITION DE FAIENCES

PAR les soins de M. Henry J. Reynaud, président de l'académie de Moustiers et de l'Académie internationale de la céramique, une exposition a été organisée à Moustiers-Sainte-Marie en l'honneur des frères Ferrat, glorieux maîtres faïenciers du XVIIIe siècle. Elle a été inaugurée par M. Boucoiran, directeur général du tourisme, entouré de très nombreuses personnalités. Notre photographie montre la reconstitution de la cuisine des frères Ferrat en 1758.

LE GANT-BOUCLIER

IL arrive fréquemment, au cours des mouvements de rue, que des agents chargés du maintien de l'ordre soient blessés au bras par les matraques, les bâtons ou les pancartes qui servent d'armes aux manifestants. Afin de limiter les « accidents du travail », nos gardiens de la paix vont être dotés de gants à crispin, dont les manchettes en résine très résistante pourront supporter des coups assenés avec vigueur, sans qu'il en résulte trop de dommage pour eux. C'est du moins ce qui ressort de l'expérimentation ci-dessus, faite sur un patient par un moniteur de la police.

CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

A LA suite de sa nomination comme commandant en chef des forces alliées du secteur Centre-Europe, le maréchal Juin a été allégé de ses fonctions de président du comité des chefs d'état-major et d'inspecteur général des forces armées françaises. Sur la proposition de M. Pleven, le Conseil des ministres a approuvé la nomination, comme chef d'état-major général des forces armées, du général Paul-Henry Ely qui présidera le comité des chefs d'état-major. Il a reçu à cette occasion rang et appellation de général d'armée.

Grièvement blessé en août 1940, commandant d'infanterie, il devint, durant l'occupation, représentant du gouvernement provisoire d'Alger auprès de l'organisation de la résistance dans l'armée. Général de brigade après la libération, directeur de l'infanterie, puis divisionnaire, commandant de la septième région militaire, il fut le chef d'état-major du général de Lattre à l'inspection générale des forces armées. Depuis lors, il a tenu un rôle important dans la politique militaire Atlantique, d'abord comme chef de la délégation française au Comité militaire de l'Union occidentale, puis comme délégué au groupe permanent du parti Atlantique.

LIVRES NEUFS, SOLDÉS 50 fr. Valeur 250 à 500 fr. Catal. 64 p. contre timbre
Lib. FONTENEAU F. I. 6 - POITIERS

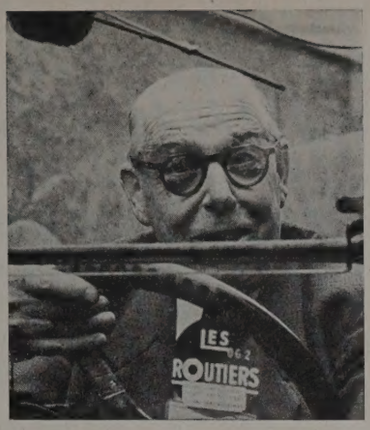
DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*
UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**
DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**
DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**
LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**
ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER
Vous viendrez certainement un jour à **TANGER** *et vous serez heureux de posséder ces documents*

LA MÉDAILLE D'INDOCHINE

Sur proposition de M. G. Raphaël-Leygues, conseiller de l'Union française, une médaille a été créée par un décret du 12 août. Cette médaille, en bronze, dont voici la maquette, sera accordée aux militaires ayant au moins quatre-vingt-dix jours de campagne en Indochine dans une formation régulière ou supplétive. Ce délai ne sera pas exigé pour les blessés ou pour les combattants cités à l'occasion d'opérations.

MESSE CHANTÉE SUR LE MONT BLANC

Six Petits Chanteurs à la croix de bois ont réussi l'ascension du mont Blanc. Malheureusement, le vent soufflant en tempête, ils n'ont pu séjourner que quelques instants au sommet, où ils louèrent le Seigneur au nom des petits chanteurs d'Europe. Une messe a été dite devant le refuge Vallot, à 4.362 mètres d'altitude.



UN DIPLOME BIEN MÉRITÉ

Un des premiers diplômes décernés par « l'Ordre des conducteurs d'élite », créé par « les Amis des routiers », a été décerné à M. Germain Loubat, qui possède le cinquième permis de conduire français délivré en 1890.

Agé de soixante-treize ans, M. Loubat, qui, en 1911, gagna le Tour de France en automobile, compte plus de cinquante années effectives de conduite sans aucun accident.

LE RECORDMAN DES DONNEURS DE SANG

Ancien champion de catch, actuellement conducteur dans une compagnie de transports par route, M. Ernest Prud'homme est une providence pour les blessés et pour les opérés. Ce géant blond pèse 100 kilos. Le sang qu'il a déjà donné pour secourir des vies en péril représente plus de quatre fois son poids. Et il n'entend pas en rester là !

LE MOIS HIPPIQUE par TRÉ HARDY

LES GRANDES RÉUNIONS DU MOIS DE SEPTEMBRE

En feuilletant le calendrier des concours hippiques annoncés en septembre, on est heureusement surpris de compter encore vingt-trois réunions à cette époque de rentrée. Il est vrai que la dernière semaine du mois d'août accusant à elle seule vingt jumpings fait paraître le chiffre assez minime. N'importe... tournons la page de ce mois qui nous a si gâtés pour signaler la très belle rencontre de Biarritz qui opposera du 4 au 10 septembre les meilleures cravaches de jumping sur le terrain fameux d'Aguilera. Cette rencontre fait revivre une tradition de talus, de banquettes et de murs en pierre sur lesquels autrefois Juge-Montespieu, René Ricard, Lowenstein, Rovira, Joseph Jonquères d'Oriola et, plus près de nous, Larregain et Henri de Royer affirmèrent leur réputation. Nos anciens montaient très fort sur la terre, nous les trouverions sans doute « en arrière » aujourd'hui, mais il n'est pas dit qu'ils ne prendraient pas le meilleur sur les gentlemen de 1953.

Le Grand Prix de la Ville de Biarritz, épreuve majeure, se disputera le 7 septembre ; quant au championnat de puissance, il est fixé au surlendemain.

De grands matches de polo sont également prévus vers cette époque sur la Côte d'Argent. Du beau sport en perspective.

LE TOUR DE FRANCE HIPPIQUE

Les galops de La Baule se situent aux mêmes dates. On peut regretter cette coïncidence, mais les « week-ends » sont très recherchés par les comités. Du reste la Bretagne est loin du pays basque. Il est à prévoir que la Baule sera comme d'habitude le rendez-vous de la gentry bretonne et vendéenne, ainsi que le « show » des produits de la Loire-Inférieure et des environs.

Les journées de Compiègne, organisées par la Société hippique française, du 10 au 13 septembre, sur le splendide terrain en lisière de forêt, permettra de rapides échappées sur ses parallèles aérées. Notons comme difficultés le passage de routes, style Craon ou Verrie, et la butte, qu'il faut avoir prise soi-même pour en apprécier l'importance.

Barbizon, si attractif du 11 au 13, sera avec Vincennes (20 septembre) le dernier concours du mois dans la région parisienne. Entre eux et après eux c'est un vrai tour de France : Saint-Yrieix, Bayon, Sedan, Issoudun, Mantes, Verdun, Aix-en-Provence, mais comment les citer tous... N'oublions pas la date du 27 septembre au Cercle de l'Etrier, à Paris, où se disputera la coupe des S. H. R. U. après de sévères éliminatoires régionales.

Tout ceci présage octobre, un mois de réunions peu nombreuses mais choisies. Nous en parlerons la prochaine fois.

★

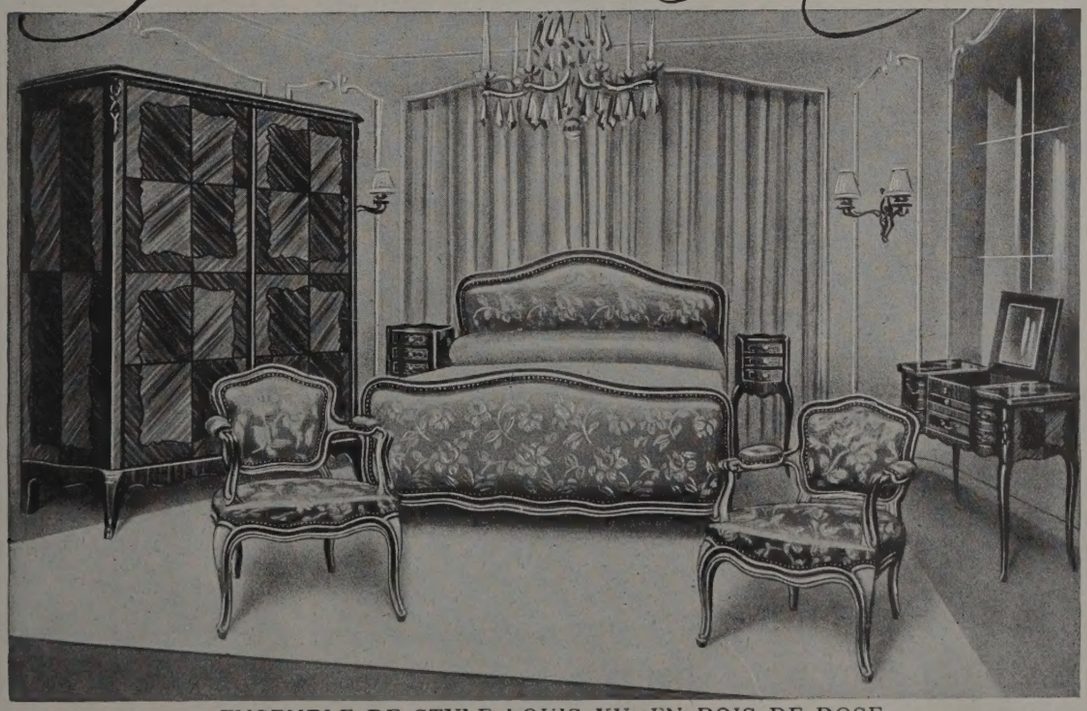
LÉGION D'HONNEUR

Au titre de la présidence du conseil, M. Jérôme Jérôme-Lévy, publiciste, a été promu commandeur.

Au titre du ministère de l'Education nationale, MM. Chevalier, inspecteur général des bâtiments civils et palais nationaux, Philippe Erlanger, homme de lettres, et Jacques Natanson, auteur dramatique, ont été promus officiers.

Au titre de la Défense nationale sont promus officiers : MM. Pierre Mendès-France, député, ancien ministre, Michel Debré, conseiller de la République, Koscziusko-Morizet, directeur du Cabinet à l'Elysée, Maurice Rheims, Marcel Bleustein et Georges Berr, auxquels nous adressons nos chaleureuses félicitations.

Pour vous Madame !



Choix important de meubles de style, copie d'ancien et les plus belles créations modernes présentées dans nos magasins.

Catalogue gratuit n° 87 sur demande

Larges facilités de paiement

ENSEMBLE DE STYLE LOUIS XV, EN BOIS DE ROSE

74, Champs-Élysées, LEVITAN, 63, Boulevard Magenta,

9 12 11

en BOURGOGNE...

...produire le vin ne suffit pas,
il faut encore le sélectionner, puis l'élever.

LE
NÉGOCIANT-ÉLEVEUR
Bourguignon

vous offre :

- SES RÉFÉRENCES
  il a développé la réputation du Bourgogne ;
- SON EXPÉRIENCE
  traditionnellement il en assure la diffusion ;
- SES RÉSERVES
  il possède toute la gamme des vins fins.

vous conseille :

De ne pas vous fier seulement
à l'APPELLATION et au MILLÉSIME du vin,
mais avant tout,
à la RÉPUTATION de votre fournisseur.

De faire confiance
aux vins qu'il vous propose
sous les initiales

MARQUE V.S.R. DÉPOSÉE

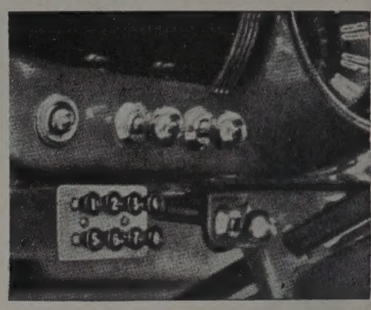
Pour tous renseignements sur le Commerce des Vins de Bourgogne :

COMITÉ PROFESSIONNEL DU BOURGOGNE
7, place Carnot, BEAUNE, Côte-d'Or

L'INVENTION AU SERVICE

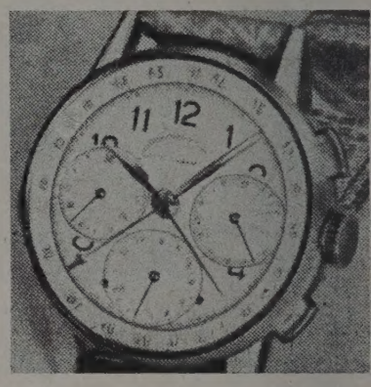
POUR LES AUTOMOBILISTES

VOICI une petite invention, bien américaine, qui permet de reconnaître rapidement sa voiture dans les immenses parcs-garages d'outre-Atlantique. Un petit drapeau d'aluminium portant les initiales du propriétaire est fixé à l'extrémité de l'antenne de radio.



AVEC cette petite boîte, munie de boutons et fixée au tableau de bord, le conducteur n'a plus besoin de clef de contact. Pour mettre le moteur en marche, il faut pousser quatre des huit boutons, selon un code qui n'est connu que du seul propriétaire de la voiture.

IL arrive souvent, notamment dans les garages, que les voitures soient disposées « en bataille » si près les unes des autres qu'il est à peu près impossible à un conducteur de corpulence moyenne de prendre place au volant sans risquer d'érafler la carrosserie du voisin. Voici un raffinement pour l'automobiliste soucieux de savoir-vivre : ce dépassant garni de caoutchouc protège la carrosserie voisine quand une portière est ouverte trop brutalement.



UNE montre-chronomètre a été conçue par un fabricant suisse à l'intention des fanatiques du volant. Cet instrument de précision ne se contente pas, comme le font la plupart des chronomètres, d'indiquer l'heure et d'enregistrer la vitesse horaire de la voiture. Il enregistre également la durée du temps de route jusqu'à douze heures et — c'est là que réside la principale innovation — comprend un compteur spécial qui enregistre les quantités d'essence utilisées.

POUR LES AMATEURS DE CAMPING

UN inventeur propose cette ingénieuse transformation d'un camion à benne en véritable maison roulante. Le coffre proprement dit contient les bagages, ainsi qu'une petite échelle destinée à atteindre la chambre à coucher, qui consiste en une toile de tente supportée par deux mâts en V reliés par une barre horizontale. Pour la route, la tente démontée et la literie sont posées à plat et recouvertes d'une bâche imperméable. Sur les côtés du coffre, des compartiments ont été aménagés en doublant la structure au-dessus des roues. Ils s'ouvrent vers l'extérieur, ce qui en facilite l'accès, et le panneau rabattu sert de table pour préparer les repas, manger, etc.

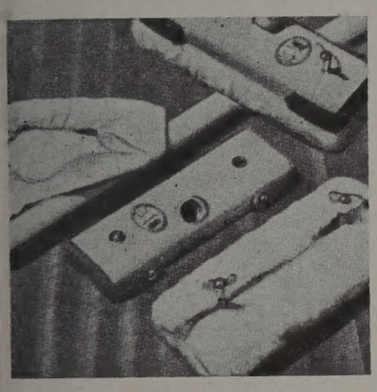
DE LA VIE PRATIQUE

PAR CLAUDE THOMAS

POUR LES MÉNAGÈRES

VOICI un moyen d'obtenir de la glace pilée sans inonder la cuisine. La boîte en plastique est emplie d'eau, qui se transforme en glace dans le réfrigérateur. L'intérieur de la boîte étant muni de nervures moulées, il suffit de frapper avec un marteau en certains points pour obtenir de la glace pilée.

GRACE à un nouveau procédé chimique, on peut désormais transporter au frais boissons et aliments dans un emballage ordinaire. Une sorte de gelée, contenue dans une enveloppe cylindrique, est prise en glace dans le réfrigérateur. Il suffit de déposer ces blocs dans la caisse à provisions.



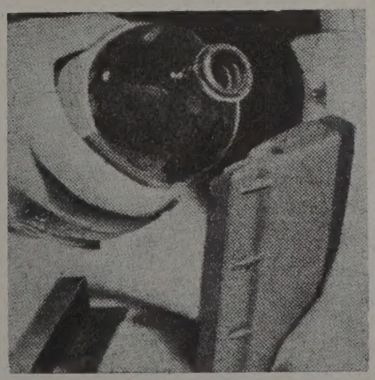
UN balai démontable permet de frotter les parquets à la main avec moins de fatigue pour la ménagère. Il se compose d'un manche s'adaptant à une plaque de bois qui maintient un tampon en peau de mouton. Ce dernier peut être enlevé quand on désire le laver et il est enfermé dans une enveloppe en plastique pour faciliter son rangement.

LA corvée des boutons à recoudre disparaît avec ces nouveaux boutons, munis d'attaches en acier inoxydable, qui se posent en une seconde sur chemises ou pyjamas. Afin de ménager l'orgueil de la ménagère, l'inventeur a prévu de passer deux fils dans les trous pour faire croire que les boutons sont cousus.

POUR permettre à une cuisinière d'ouvrir une boîte d'une seule main, il existe des boîtes dont le couvercle s'ouvre automatiquement quand la boîte sort de l'étagère.

PLUS de risques d'égratignures ou d'ongles cassés si l'on utilise un petit appareil de caoutchouc qui sert à tenir les tampons métalliques pour récurer les casseroles.

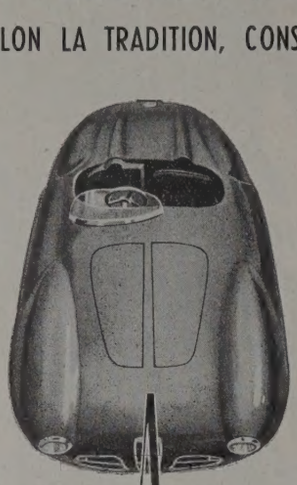
LES appareils sanitaires en matière plastique ont fait leur apparition en France. Baignoires, lavabos, cabines de douches sont présentés à la clientèle en différentes couleurs. Ces articles, d'une étonnante légèreté, sont toutefois plus solides que les appareils en porcelaine émaillée, et leur surface ne se raye pas.



LE nettoyage des vitres se fait sans effort et sans se salir les mains avec ce petit appareil en matière plastique. Après l'avoir débouché, on verse dans l'appareil le liquide à nettoyer, qui imbibe le bourrelet de feutre destiné à décrasser la vitre. L'autre extrémité de l'appareil présente une raclette pour sécher sans risque de laisser de traces.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

SERA, SELON LA TRADITION, CONSACRÉ AU



SALON DE L'AUTOMOBILE

IL COMPRENDRA EN OUTRE UNE PARTIE IMPORTANTE RÉSERVÉE A L'ACTUALITÉ

144 pages, dont 32 en couleurs.

★

NOS ABONNÉS DE LA CATÉGORIE N° 2 RECEVRONT EN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DEUX FASCICULES VAN GOGH I ET II, DE PIERRE MAROIS

Commandez-le dès maintenant chez votre fournisseur habituel ou à FRANCE-ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e.

VENEZ VISITER

et traiter des affaires

à la...

XXIXe

FOIRE *internationale*

12 AU 28 SEPTEMBRE MARSEILLE

le premier marché du Bassin Méditerranéen

LE BRIDGE (N° 119)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 105

le mort : ♠ D V 7
♡ 3 2
◇ 8 7 4 2
♣ 10 8 4 3

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R 10 9 8 6
♡ A R 6 5 4
◇ A
♣ A

Sud joue 6 ♠ et Ouest entame du ♣ R. Quel est le meilleur jeu de Sud ?

Sud doit jouer ♡ as puis ♡ 4, concédant ainsi une levée à ♡.

Il s'assure ainsi le petit chelem même si un adversaire a singleton à ♡ et si on lui rejoue ♠, puisqu'il lui reste deux atouts maîtres au mort pour couper ses deux petits ♡ perdants.

Il serait imprudent de jouer ♡ A et ♡ R, car si un adversaire a singleton à ♡ et au moins deux atouts : l'un pour couper et l'autre pour rejouer atout, Sud manquerait son petit chelem puisqu'il resterait avec trois petits ♡ perdants et seulement deux atouts au mort pour les couper.

La probabilité à priori de singleton à ♡ et d'au moins deux ♠ chez le même adversaire est de 12,3 %.

Certes, jouer ♡ A et R réussira une levée supplémentaire (le grand chelem) 84 fois sur 100 (si les ♡ sont 3-3 ou 4-2 ou 2-4), soit un gain de 30 points × 84 = 2.520 points, mais comme cette imprudence perdrait le petit chelem 12 fois sur 100, ce qui représente une perte de douze fois : 500 (petit chelem) + 350 (manche) + 180 (de trics) + 50 (amende pour une chute) = 12.960 points ; on voit que le jeu de sécurité paie celui qui l'applique. C'est d'ailleurs presque toujours le cas lorsqu'il s'agit d'un chelem.

Réfutation de quelques erreurs.

Considérons les deux diagrammes suivants 1 et 2 :

le mort : ♠ x x x x
♡ x x x
◇ x x x
♣ x x x

NORD
OUEST 1 EST
SUD

♠ x x x x
♡ x x x
◇ x x x
♣ x x x

le mort : ♠ x x x x x x x x
♡ x x x x x
◇ ...
♣ ...

NORD
OUEST 2 EST
SUD

♠ ...
♡ x
◇ x x x x x x
♣ x x x x x x

Nous lisons trop souvent des erreurs du genre suivant dans les revues et les traités.

Sud doit s'attendre que les mains cachées d'Ouest et d'Est : 1° soient régulières (sans singleton ni chicane) dans le diagramme 1 parce que Nord et Sud ont de semblables mains ; 2° soient très irrégulières dans le diagramme 2 parce que les mains de Nord et de Sud le sont aussi.

La vérité est que Nord-Sud ayant le même côté 8 ♠ - 6 ♡ - 6 ◇ - 6 ♣ dans les deux diagrammes, la probabilité qu'Ouest ait telle main donnée (et celle d'Est, qui aurait le reste des cartes, serait alors également déterminée) *est rigoureusement la même dans les deux diagrammes.*

Les distributions particulières des deux mains de Nord et de Sud sont sans influence. Seul le côté Nord-Sud 8-6-6-6 est déterminant.

C'est ainsi que, *pour tout côté Nord-Sud 8-6-6-6*, la probabilité qu'Ouest ait une main 4-3-3-3 est de 14,2 %, celle qu'Ouest n'ait ni singleton ni chicane est de 73,4 %, etc.

Cette évidence mathématique n'est d'ailleurs pas si difficile à comprendre pour les joueurs peu familiarisés avec le calcul des probabilités.

Tout se passe en effet comme si les 52 cartes étaient distribuées aux 4 joueurs de la manière inusitée suivante. Après un battage soigné du jeu, la moitié des cartes est donnée à Nord et l'autre moitié à Est. Et il se trouve que le hasard a donné à Nord 8 ♠ - 6 ♡ - 6 ◇ - 6 ♣ et à Est le reste, soit 5 ♠ - 7 ♡ 7 ◇ 7 ♣. Puis Nord et Est sont priés de distribuer au hasard la moitié de leur paquet de 26 cartes à leur partenaire.

Il devient clair ainsi qu'un singleton distribué à Sud ne peut en provoquer un chez Ouest. Les distributions sont totalement indépendantes. Le fait que dans le diagramme 2, Nord à 8 ♠ et Sud n'en a pas, tandis que Nord et Sud ont chacun 4 ♠ dans le diagramme 1 n'influe en rien sur la répartition des 5 ♠ chez Ouest et Est, qui est la même dans les deux diagrammes : ♠ 3-2 ou 2-3 : 67,8 % ; ♠ 4-1 ou 1-4 : 28,3 % ; ♠ 5-0 ou 0-5 : 3,9 %.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

MUSIQUE INSTRUMENTALE

Miss Ellen Coleman, musicienne anglaise de valeur, fait enregistrer à Londres quelques fragments de ses Leaves of Memory **(Recorded Productions, Londres, LTD), composées pour le piano. Enid Brook les joue avec charme. Il sait mettre en valeur le caractère parfaitement harmonieux de ces pages mélodiques, accessibles à tous. Leur sensibilité assurera leur succès. Elles allient en effet à une grande sobriété d'accents l'écho d'une inspiration généreuse, qui porte souvent l'empreinte d'un attachant romantisme, rare à notre époque. Les agrégations modernes, riches de sonorités variées, souvent incisives, restent étrangères à Ellen Coleman, qui préfère suivre les traditions d'autrefois et bannir les dissonances.**

CHANSONS POPULAIRES ET DANSES STYLISEES

Sous la rubrique : « Magic-Notes », Columbia fait paraître une collection de disques miniature « microsillons », 45 tours. Jean Bretonnière et Tino Rossi ont fixé quelques-unes de leurs chansons sur ces petites plaques, et leurs admirateurs écouteront avec plaisir les accents nuancés, enrichis d'une pointe d'humour, du premier de ces interprètes, soutenu par l'orchestre que dirige J.-H. Rys. Il chante : Mes Mains, Et bâiller et dormir ; **le second est très à son aise dans l'interprétation de :** Ne lui dis jamais **et** la Petite Mule ; **l'ensemble instrumental est conduit par Pierre Spiers.**

Dans la même collection figure une tarentelle styrienne de Claude Debussy ainsi que sa valse : la Plus que Lente, **interprétées l'une et l'autre par Walter Gieseking. Le disque favorise l'union de la musique dite sérieuse et des compositions réputées légères. En vérité, il ne devrait exister qu'une seule sorte de musique : la bonne...**

W.-L. LANDOWSKI.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.